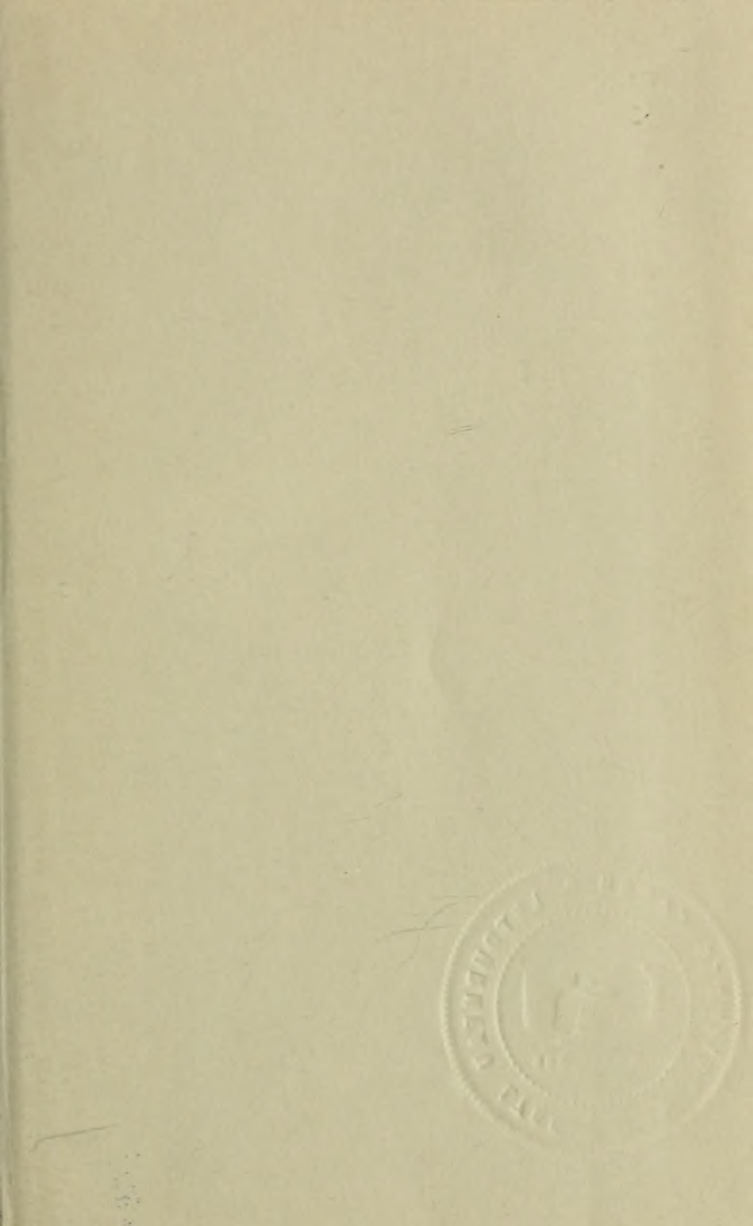
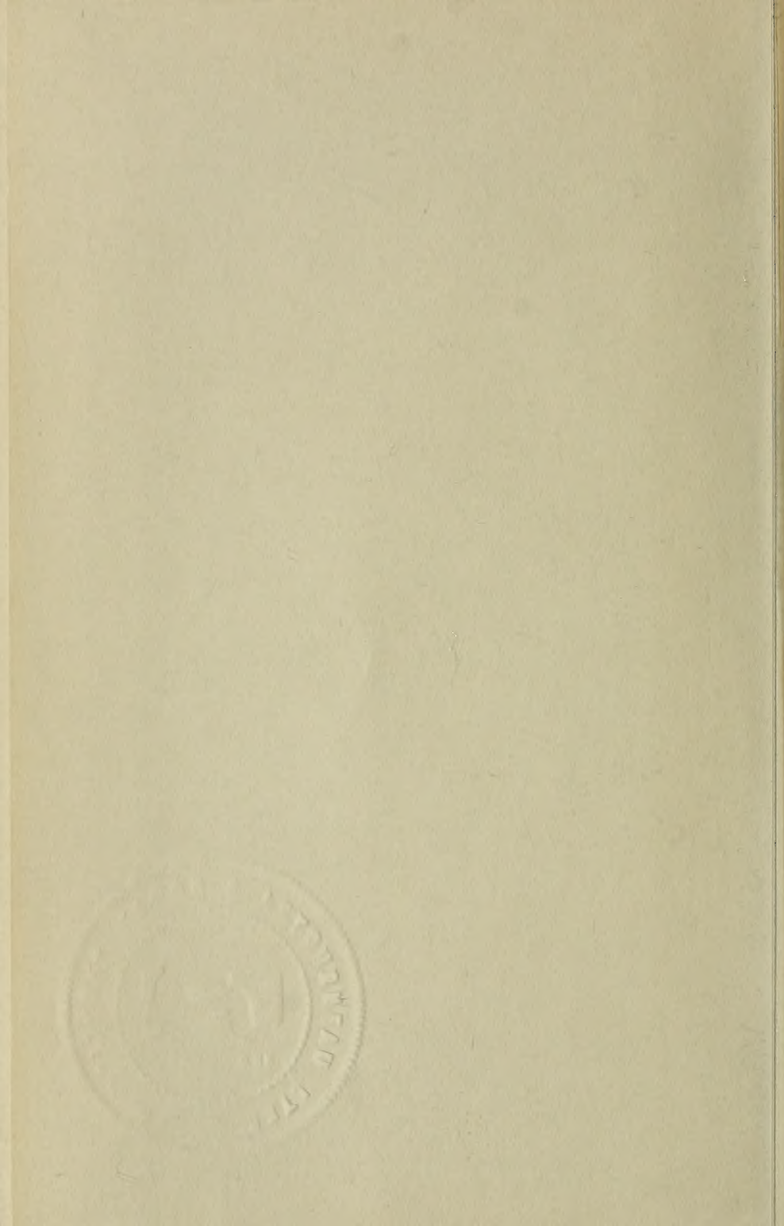
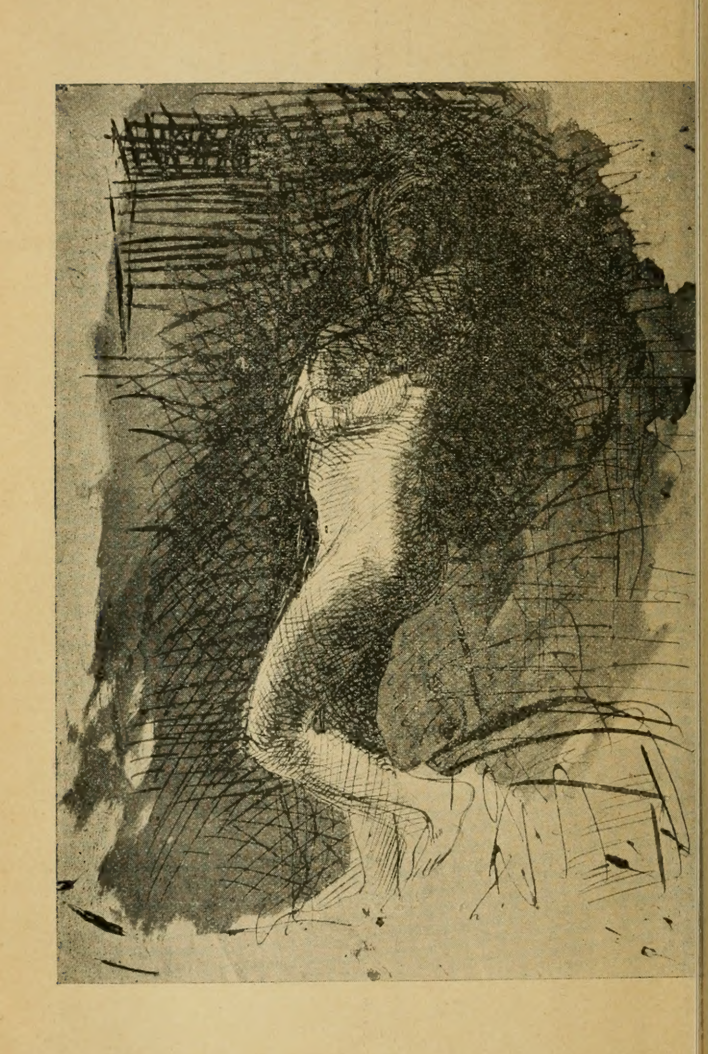








Contes Surhumains

DU MÊME AUTEUR

La Porte d'Or (*poèmes*) ouvrage ayant obtenu le prix Sully Prudhomme l'année de sa fondation (*2e édition, librairie Ollendorff*).

L'Esotérisme dans l'Art (*esthétique*) épuisé.

Contes Aventureux, couronnés par l'Académie française (*librairie Guillemoto*).

Florizel et Perdita, pièce lyrique en 4 actes, imitée du *Conte d'hiver* de Shakespeare, musique de A. Rabuteau (*imprimée hors commerce par la Ville de Paris*).

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

L'Espoir Merveilleux (*poèmes*).

La Possédée (*tragédie*).

VICTOR ÉMILE-MICHELET

CONTES SURHUMAINS

Frontispice d'Auguste Rodin

NOUVELLE ÉDITION



— 1907 —

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE D'ÉDITION

— **78, rue Taitbout** —

PARIS

UT INTRET
IN COMMUNIONEM
DIVORUM POETARUM
ET IN CATENAM
HERMETIS FILIORUM,
INTERCEDANT
SEPTEM

LUDOVICUS-CLAUDIUS DE SAINT-MARTIN,
EDGARDUS POE,
GERARDUS DE NERVAL,
CAROLUS BAUDELAIRE,
ELIPHAS LEVI,
AUGUSTUS VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
P.F.G. LACURIA,

PRO
MINORE FRATRE
VICTORE ÆMILIO-MICHELET.

CONTES SURHUMAINS

L'AMOUR EN ERREUR

A Paul Bourget

Ma chère, mon adorable, ma bien-aimée Léna, ton cœur sait absoudre toute défaillance. Tu me pardonneras, tu m'as déjà pardonné si, à l'heure présente, j'accueille une pensée autre que notre amour et notre mort. Que dis-je? tu m'approuves d'écrire ces pages. Car il faut qu'elles soient. Peut-être auront-elles la vertu de ramener des amants dans une voie de salut dont nous sommes chassés, nous deux, nous victimes d'une initiale erreur.

Léna, tu les liras, ces pages. Elles n'auront pour toi nulle révélation. Car entre nous ne

sourd aucun secret. Mais d'anxieux silences s'écoulent entre nos âmes comme des fleuves morts. Certes, pour nous entendre, les paroles sont inutiles, autant que la parure des roses dans tes cheveux cendrés. Pourtant comme nous en avons souffert, de ces silences interceptant le baiser de nos pensées !

Nous avons toujours vécu, Léna et moi, occupés l'un de l'autre. Si des années ont séparé nos corps, nos esprits jumeaux furent indissolublement liés du berceau à la tombe. Léna, tu fus engendrée pour moi d'un baiser de la douleur à la joie. Nos premiers regards se sont caressés. Léna ne connut ni sa mère ni son père, et comme elle je naquis orphelin. Or, peu de vivants eurent une enfance aussi heureuse.

Nos dix-huit premières années s'écoulèrent dans la paix et la félicité. Que la terre soit légère au doux vieillard qui nous recueillit pour nous élever ainsi ! Nous grandîmes côte à côte, Léna et moi, entre cet excellent homme, Envel, et sa vieille servante Michelle. Comment le solitaire philosophe assuma-t-il nos deux enfances ? Il garda là-dessus un silence dont nous ne désirâmes jamais le délier. Que nous importaient nos origines ? Son cœur avait toutes

les tendresses et son intelligence toutes les forces. Il avait pénétré les plus mystérieux arcanes de la vie. Il savait l'homme, la nature et les dieux. Auprès de lui, auprès de la bonne Michelle, nos yeux candides ne connurent pas les larmes.

Nous vécûmes ainsi dix-huit ans sans quitter notre belle vallée verte, notre terre de joie. Notre maison dominait la petite rivière, serpentant dans les prairies vers la mer prochaine. Des futaies touffues couronnaient les horizons circulaires des coteaux ; et le vent de la terre et le vent de la mer, au frôler des cimes de hêtres et de pins, renonçaient leur violence pour descendre en douceur musicale dans notre vallée. Le refuge était choisi pour que la nature oubliât de nous blesser. Hormis trois mois d'hiver, nous vivions sur un onduleux tapis vert et or. De compactes floraisons se succédaient autour de nous. Des fleurs, partout des fleurs jaunes, violettes et rousses. Nos yeux s'ouvrirent à leur beauté. Peut-être le reflet constant de ces fleurs solaires se perpétue-t-il encore dans les prunelles de topaze de Léna. La terre nous offrit d'abord ce qu'elle crée de plus charmant et de plus innocent. Insensés ! plus tard nous lui avons demandé l'angoisse. Elle ne la refuse jamais.

Nos âmes gémellées s'élargissaient là dans la plénitude. Je ne me souviens pas qu'un désir ait jailli de l'esprit de Léna sans qu'un identique désir ait jailli du mien. Nos paisibles rêves planaient parallèles. Nous ne soupçonnions pas la désharmonie, entre nous ni dans le monde. Et quand, le soir, après l'aimable journée de jeux dans les prairies, la barbe blanche d'Envel se penchait vers nos fronts, le tendre sourire du vieillard écartait de nos poitrines les maléfices de la nuit.

Sa voix, si limpidement sonore que sans doute elle n'eut jamais le pouvoir de blesser, nous révélait l'allégorie de la vie. Il nous parlait de la nature et des dieux, rarement des hommes. Leur histoire, les annales de leurs désirs, de leurs souffrances, de leurs luttes et de leurs crimes, il ne jugea pas bon de nous en préoccuper. Mais sa parole nous enseigna l'essentielle réalité, nous évoqua les esprits des choses dont nos yeux fidèles pénétraient la beauté. Et notre chère vallée nous ouvrit la perspective de ses plans spriritucls. Derrière l'écorce des chênes, nous savions les vertes hamadryades. Sous la terre que foulaient nos pieds joyeux. nous devinions le travail incessant des gnômes. Quand, dans notre rivière, Léna et moi, nous

nagions de conserve, nous percevions glisser au long de nos chairs nues et chastes, de même que les truites effarées, les esprits subtils des eaux, les naïades toujours jeunes. Et l'âme des fleurs dorées ne frémissait pas dans le silence des soirs sans que la nôtre communiât en elle. Les esprits des choses, les divinités secondaires de notre vallée nous étaient familiers comme nos chiens.

Par-delà nos horizons, plus loin que nos prairies florescentes et nos forêts d'érables et de trembles, existait-il un autre monde? Nulle curiosité n'accompagnait nos suppositions; aucun désir ne nous tentait de connaître les villes, de voir l'agitation de la foule humaine. Parfois dans un canot nous descendions la rivière saumâtre et basse jusqu'à la mer, jusqu'à la mer d'où nous revenions plus émus.

Ainsi l'adolescence nous couvrit de ses ailes claires. Nos cœurs devenaient plus graves et nos rires plus éclatants. Nous sentions la beauté s'épanouir en nous comme en les iris de notre vallée, l'amour nous envelopper comme l'air perpétuel.

Quand la douce tête de Léna, lasse, s'appesantissait sur mon épaule, sa chère tête, la rose de sa pensée, somptueuse toujours de l'é-

clat des roses sous l'aurore, je la contemplais sans pensée, sans désir, sans rêve, ah! sans me douter qu'un jour je souffrirais, plus que d'atroces blessures, de ses candides yeux jaunes, habités aussi d'une égale douleur. L'ovale perlide de son visage se carminait légèrement sous mes lèvres. Nos caresses pures ignoraient encore les troubles sensuels. Nos cœurs géminés battaient selon une telle eurythmie d'amour que les effluves de nos chairs nubiles n'enfiévraient pas notre sang. Oui, le bonheur aurait pu nous accompagner jusqu'à la tombe. Notre amour aurait eu la douceur de l'inceste. Quelque jour, notre étreinte se fût exaltée selon le vœu de la terre. Et nous en serions morts peut-être; car les anges de la lune viennent chercher les couples d'âmes qui se fondent entièrement en une seule âme androgyne dans une extase aussi divine qu'eût été la nôtre.

Cependant, un soir, Envel prononça de mystérieuses paroles. Il nous embrassa plus tendrement encore que de coutume, et le lendemain, il ne se réveilla plus. Nous versâmes nos premières larmes. La vieille Michelle ne tarda pas à suivre son maître dans le cimetière fleuri. Les seuls êtres qui nous aimaient s'effaçaient de notre horizon. Notre amour demeu-

rait une fleur solitaire. Et bien qu'Envel nous eût accoutumés à considérer la mort comme une modification simple de la vie, une tristesse serpentait entre notre ingénuité.

N'accusons ni les destins ni les hommes : Hélas ! Le péril ou le malheur viennent de nous-mêmes.

*
* *

Le soir où nous trouvâmes dans la forêt le vieux chemineau évanoui, le monde se révéla sous un aspect nouveau. L'homme caduc était tombé de lassitude, de misère et de désespérance. Nous l'emportâmes en notre maison, et, durant quinze jours, nos jeunesses veillèrent sur sa débilité. Il nous conta, de sa parole simple et rude, la vie de souffrance. Puis un jour, il reprit son bâton et s'en alla, — vers quelles routes ? Mais les clairs yeux de Léna demeurèrent plus pensifs sous mes lèvres moins certaines.

Oui, notre juvénile félicité ne s'épanouissait plus selon la candeur des roses. La douleur de la terre avait franchi le cercle de nos horizons pour forcer la virginité de notre joie. Aucun sentiment ne pénétrait le sein de Léna sans envahir le mien ; car nous avions la même âme

sous deux formes. Une ombre croissait entre nos baisers, venue d'au-delà notre atmosphère ; une ombre pesait sur la spontanéité de nos rêves.

La chère tête blonde de Léna se penchait sur ma poitrine, et sa bouche adorée exprimait notre même pensée :

— Mon aimé, nous irons vers les hommes. La voix impérieuse de leur souffrance nous appelle. Elle chante à notre solitaire bonheur une incantation délétère, et nos oreilles l'ont reçue comme une flèche empoisonnée. A nous, riches de jeunesse, de beauté et d'amour, la détresse du monde nous crie au secours. »

Et nous avons marché, dans l'enthousiasme et le tourment, vers le monde des hommes.

Toujours, toujours, je me souviendrai de ce matin d'été, de ce matin sombre d'été où nous franchîmes, pour la première fois, le seuil d'une ville. Au bord de la ville un large fleuve gisait. Le fleuve s'écoulait vers la mer inconnue, et nous nous en allions vers l'angoisse prochaine. D'un ciel tourdille le soleil naissant descendait sur les eaux lentes. Des pêcheurs mornes s'abandonnaient dans des barques délabrées. Nous traversâmes le pont par lequel arrivaient les gens pour se disperser entre les murs malingres.

Au bord de l'eau s'espaçaient les tristes maisons des prostituées. Et sur la route marchaient, cariatides informes, les paysannes portant de lourds paniers sur la tête. Elle passait aussi, la belle fille avec qui tu coucheras demain, ô jeune homme insoucieux que j'envie, mon semblable et pourtant si différent! Des hommes défilaient courbés, des rouliers menant de pauvres chevaux lassés. Des chiens efflanqués tiraient des attelages pesants : et des mendiants tortueux clopinaient vers les rues. Tous ces corps étaient douloureux, déformés par la vie pénible et stérile. Toutes ces faces étaient entaillées de souffrance. La cité nous apparaissait dolente et maudite. Léna, c'est la ville où pour la première fois furent déchirés nos cœurs.

Le désespoir enserra notre sein. Nous nous étreignîmes, oppressés et défaillants. Léna répétait, de ses lèvres haussées vers mes yeux :

— Nous sommes riches de jeunesse, de beauté et d'amour.

*
* *

Des années ont passé, sept sinistres années de séparation, ah! nous le savons maintenant, sept années de mort. Nous nous sommes retrouvés à travers le monde. Nous sommes re-

venus dans notre vallée. Et nous voici tous deux, jeunes encore, éperdus dans notre amour blessé, et vainement nous usant le cœur à le laver de nos souvenirs.

Le jour où nous nous séparâmes, la terre se dérobait sous nos corps émus de notre dernier baiser. Mais l'image d'un fallacieux devoir exigeait de nos esprits novices cette séparation. Ah! le vrai devoir, c'était de créer sur le monde la vertu d'un magnifique et solitaire amour. Mais l'enthousiasme du sacrifice, la folie du renoncement emplissaient nos poitrines. Le sort insidieux triomphait.

Qu'ai-je fait durant ces sept années maudites? J'ai tenté d'agir selon de nobles et pures pensées. Comme tous les hommes, j'ai montré des faiblesses. Mes bras n'ont pas réalisé l'ambition de mon désir, et la gloire de mes espoirs a défailli sous mes étreintes. Mais, j'en puis jurer par le tendre front de Léna, aucune autre aspiration que celle des justes ne guida mes pas. J'ai marché vers la misère humaine avec la volonté de la soulager ou d'en périr. Non, je n'étais pas né pour cet effort. Il m'en a manqué la foi violente. Selon mon pouvoir, j'ai employé mes forces. J'ai servi l'harmonie, la paix, la justice. Mais l'ignominie des oppres-

seurs, la lâcheté des opprimés, la faiblesse de tous m'induisirent au sens de la révolte ; et j'ai invoqué la colère comme une loi généreuse. J'ai jeté des clameurs dont l'écho enveloppe encore mon nom, mon nom qui fut même, pour quelques cœurs simples, un flamboiement d'espoir. Ah ! comme ils furent déçus, ceux-là ! — Hélas, comme tous ceux qui espèrent ! Mon effort mal né n'engendra que des désastres, ne frappa que le pôle noir de son but lumineux. N'avais-je pas rêvé de passer dans la foule, beau semeur d'amour à pleines mains ! j'ai démuselé plus de haine. Malheur à l'œuvre avortée du passant impuissant !

Que de fois, lutteur découragé, j'ai laissé tomber mon front dans mes mains lasses ! Mais les dernières paroles de Léna vivaient en mon sein : « Nous sommes riches de jeunesse, de beauté et d'amour ». Je redressais ma taille. Pourtant, l'angoisse ne quittait pas mon ombre, et avec elle, endolorie d'absence, l'image de ma bien-aimée Léna.

Un soir de déroute, — car j'étais allé combattre pour un courageux petit peuple défendant sa liberté et son existence, — j'étais resté sur le champ de bataille, blessé. Sous la clarté glaciale des étoiles, des mains très douces de

femme s'imposèrent à mon front fiévreux. Dans l'exaltation de l'heure, mes lèvres murmurèrent un nom. toujours le même : Léna !

C'était elle. Ayant appris que je faisais partie de cette armée, elle était venue, infirmière, et m'avait trouvé sur le sol sanglant. Et nous sommes revenus dans notre vallée d'enfance, jurant de ne plus nous quitter désormais, ah ! jamais plus.

*
* *

Oui, l'asile de nos enfances a reçu bénignement nos jeunesses troublées. Parmi les fleurs dorées flottent encore les souriants fantômes de nos joies adolescentes. L'âme de nos baisers d'autrefois palpite autour des branches, et la voix des brises dans les pins chante l'hymne de nos émotions révolues. Notre amour a grandi comme les arbres. La vie, si dure aux hommes. offre des trêves aux amants extasiés. Hélas ! Léna, de cruelles ombres passent entre ta beauté loyale et la flamme de mon amour. Quel diadème d'angoisses à tes cheveux d'or pâle ! Et sur tes seins parfumés mes lèvres n'ont pas goûté qu'une saveur de joie.

La nuit solennelle où notre amour s'exalta dans la chair a-t-elle triomphé de nos tourments ?

Que ne pouvions-nous lui en donner la puissance ! Léna, je suis entré, vierge, dans ton étreinte. Nulle autre femme ne troubla mon sein d'un désir. L'homme hanté d'un unique amour est aimanté d'un irradiant prestige où court s'éclairer le cœur ténébreux des femmes. Combien sont venues effleurer ma trace de leur ombre chaude. Elles ont passé, tentatrices vainement.

Or, durant les sept années d'absence, ma bien aimée, quel fut ton destin? Du moindre événement ayant frôlé ton front, rien ne m'est caché, non plus qu'aucun de tes rêves. Nos heures passées nous apparaissent aussi transparentes que le cristal. D'ailleurs, quand bien même j'ignorerais les faits évanouis, en pourrais-tu moins souffrir, pauvre, pauvre chère dolente ?

Sur des plans différents, mon aventure fut la tienne. Où ma volonté juste, où mon énergie militante, passèrent néfastes, ainsi ta beauté et ta tendresse enfantèrent du malheur. Et c'est à cela que nous pensons toujours, et c'est de cela que nous languissons sans répit, et la fleur morte du souvenir exhale à jamais sa vénéneuse haleine. Léna, quand ta beauté se pencha sur la souffrance des hommes, elle blessa des âmes. Vers elle des hommes ont désespérément crié d'a-

mour. Et tu la leur as donnée comme tu aurais donné tout ton sang...

Je sais ton que amour me fut toujours voué sans partage. Je sais tes larmes, tes désespoirs. Ah! je sais tout trop bien! Et le souci ne quitte plus ta poitrine, et l'obsession des choses d'autrefois nous ronge et nous déchire. O le cercle d'ombre autour de tes yeux trop brillants, et la pâleur de tes chères lèvres!

Oui, le passé n'est jamais qu'une image attachée à notre atmosphère personnelle, une image vivante et nourrie de notre essentielle substance. Ne pouvons-nous la détruire? Ne pouvons-nous tuer, bête malfaisante, la création obsédante dont notre faiblesse même entretient l'existence? La main n'a-t-elle pas le pouvoir d'effacer une image inscrite dans la lumière, où nos yeux anxieux s'exaspérent de la contempler? Le fleuve du Léthé ne coule pas que pour les morts, l'eau lustrale de l'oubli. Mais nulle âme n'y atteint, nulle ne s'y plonge pour y dissoudre l'obsession rivée à l'épaule sans y avoir été conduite par une puissante et intacte volonté. A Junon seule le privilège de baigner chaque année ses beaux flancs dans la fontaine de Kanathé pour en sortir vierge de corps et d'âme. Nous, notre volonté, enchaînée par la passion, a perdu cette

fière liberté de son geste, qui balaierait de notre horizon les spectres hallucinants des événements révolus.

Ah! spectres voraces, souvenirs vampirisés dont la gueule fouille notre amour pour en arracher la joie, nous portons votre poids farouche à nos reins. Qui nous délivrera? Qui nous rendra la sérénité, la force pacifique de l'amour initial? Qui? La mort peut-être.

O mort, libératrice aux doigts pâles, refuge de ceux à qui la vie fut erreur et tourment, oui, comme tant d'autres, nous avons évoqué tes pas de visiteuse suprême. Tant d'amants avant nous ont forcé ta venue, par le fer et le feu, par l'eau et le poison. Furent-ils si déments de fuir la douce lumière, autour d'eux épaissie de cruauté? Nul couple en amour ne s'est jeté dans les bras de la mort pour y chercher le néant. Tous y voulurent saisir l'espoir de l'union définitive et parfaite. O mort, ils ont désiré ta nuit comme la plus belle des nuits d'amour. Ils n'ont pas imploré la destruction de la vie, mais sa multiplication sous ta loi. Car le sûr instinct des cœurs blessés d'aimer soulève le voile des plus mystérieux arcanes.

Mourir? si souvent après l'éphémère enthousiame des voluptés sacrées, impuissant, hélas!

à délivrer de son tourment notre triste amour, si souvent, dans son pâle visage, les yeux dorés de Léna, cernés d'angoisse plus que de délices, m'implorèrent vers le seuil du tombeau ! Là se dissoudrait le poids nous attachant au malheur, le poids délicieux et fatal de ton corps, de ton corps trop aimé qui fut en des bras d'homme. Et libre et léger, notre amour poursuivrait dans la pureté des ombres son essor rédimé.

Puis la grave image d'Envel surgit au bord de notre rêve exitial. Envel? Il savait de lointains secrets, lourds aux hommes, mais dont sa tête blanche portait le faix en souriant. Des cycles qu'elle a franchis, son ombre pouvait s'approcher sans trouble de nos fronts tristes ! Et nous avons appelé doucement cette chère mémoire à notre aide. Oui, sa pensée est descendue en nous comme un fleuve ami.

« Ceux qui, suggéra-t-elle, se donnent à la mort, provoquent sur leurs têtes une réaction proportionnelle à leur tentative. La norme violée prend d'autant plus fortement possession de son violateur. L'état de ton être que tu renonces te ressaisira d'une étreinte de fer, proie vainement réfractaire. Par ton saut hors de la terre, tu n'éluderas pas ta souffrance, preuve et conscience de ta vie. Elle t'enserrera de bras invinci-

bles. Ta volonté t'en pourrait-elle délier? Puisqu'elle fut vaincue déjà par ta seule désespérance, aura-t-elle la puissance de triompher de ton désespoir corroboré par l'effort de ta fuite, en réversibilité? Ta mort volontaire est un pacte d'alliance avec la fatalité. Tu n'en briseras pas les conséquences. Qui se rue à l'esclavage, atteindra-t-il la liberté? L'instinct à demi lucide des amants les avertit que la mort est le multiplicateur de la vie. oui. mais de la vie telle qu'ils la quittent. Etouffée par la passion, leur volonté inerme n'atténuera pas. derrière le tombeau, la rigueur du destin par elle évoqué. Au plan correspondant de la spire vitale, une fatale main de ténèbres leur présentera. plus amère encore, la coupe d'angoisse qu'avaient rejetée leurs doigts défaillants. »

Cette révélation nous pénétrait, haletants et pensifs. Puis la voix insonore, la chère voix autrefois familière que percevaient nos sens plus subtils que nos oreilles, continua, plus tendre :

« Enfants, enfants choisis, votre voie, tracée par mon espoir, s'est dérobée à vos pas. Pour vous traduire à l'erreur, l'insidieux serpent qui rôde autour des amants heureux a vêtu la plus noble forme. Son fort attract as-

pira votre élan essentiel. Enfants, s'il eût su résister au vertige de la chute, votre amour eût enfanté pour le monde la vertu d'un Signe. La beauté de ce solitaire amour épanchait son parfum dans la douleur de la terre. Toute beauté est créatrice de joie. Deux êtres s'aimant sublimement du berceau à la tombe, dans la profondeur d'une vallée inconnue, apportent, plus que d'illusoires sacrifices, une irradiation bénéfique dans la vie universelle. Enfants, pauvres enfants! j'aurai parlé trop tard! Et si j'avais parlé plus tôt, vous n'auriez pu comprendre. »

Hélas! Oui, nous avons compris trop tard. Chers yeux douloureux de ma Léna, verrez-vous un jour l'horizon pur de la joie?

Que l'amour clément nous pardonne et nous aide!

L'ILE DE LA JOIE

L'ÎLE DE LA JOIE

A Catulle Mendès

> Si tu cueilles sur la terre la fleur de ton espoir, elle te sera vénéneuse et mortelle.

L'air était suave comme un amour naissant, en cette première aube de mai, et la lune amie entrait dans sa troisième maison. Le jeune homme marchait depuis des heures vers l'occident. Il avait vingt ans peut-être, et nul ne savait si bien que lui les choses des temps anciens. Des gouttes de rosée constellaient ses cheveux blonds. Il traversa de profondes vallées vertes où des iris ianthins fleurissaient à l'ombre des chênes, et des coteaux rocailleux où des ajoncs égratignaient sa culotte en peau de chien. Ses pas épeuraient des couleuvres bleues comme ses prunelles et secouaient, aux pointes épineuses des tiges, des toiles d'araignée alourdies de gouttelettes adamantines d'aiguail. Il arriva au pied d'un rocher abrupte et

très élevé dont les flancs tendaient aux colères du vent d'Ouest quelques sapins étriqués. Le cœur du jeune homme battit plus fort en son sein. Il escalada le rocher. Au sommet, il s'arrêta. Cette cime formait un plateau surplombant un paysage dont l'horizon circulaire abornait un ciel lointain. Le jeune homme regarda vers le Nord. L'aspect des choses ne répondit pas à l'appel de ses yeux, qui étudièrent longuement l'espace. Enfin, vers le levant, ils projetèrent un rayonnement de joie, et ses bras, d'instinct lancés vers le mirage d'un désir, se croisèrent sur sa poitrine, tandis qu'il s'extasiait de voir.

D'immémoriales paroles, au cœur de la contrée, racontaient la vision qui lors enchantait le juvénile passant. Elles évoquaient l'existence énigmatique d'un lac dont les eaux ne pouvaient être aperçues que du faîte d'un rocher. Un seul jour de l'année, chaque printemps, une conjonction d'astres permettait, par la projection d'une mystérieuse lueur, de voir un paysage d'ordinaire invisible. Et d'étranges rumeurs serpentaient sur ce lac d'apparition. Les vieilles du pays, en épuisant les quenouillées durant les veillées d'hiver, divulguaient aux enfances les prestiges de l'incertaine nappe d'eau

qu'elles avaient vue, elles ou des aïeules oubliées. Bien des yeux s'étaient émerveillés de ce rêve. Le plus assuré, c'est qu'au-dessus de ces eaux jamais oiseau n'avait volé. Quand les bergeronnettes par bandes émigraient, elles faisaient un long détour pour éviter ces approches. Au milieu du lac toujours enveloppé d'une brume violacée, on découvrait à grand peine une masse confuse, une île peut-être. Parfois, la brise qui soufflait de la montagne opposée apportait sur les eaux calmes des chants délicieux envolés de l'île. Et d'avoir entendu les murmures de cette musique épars dans la nuit, de jeunes bergers des alentours étaient restés longtemps taciturnes et pâles. Mais jamais la barque d'un homme n'avait ouvert la surface de ces ondes, et cherché cette île fallacieuse où ne pouvaient vivre que des créatures d'autres mondes.

Et c'étaient ces eaux mystérieuses que le jeune passant du matin découvrait sous la lointaine brume au cœur de laquelle se voilait une masse obscure. Certes, toujours les ondes, filles de la lune attractive, ont enveloppé de leur vertige les désirs vacillants des âmes. Au-delà de leurs vagues, existe-t-il une patrie où nos intimes espérances s'incarnent en de glo-

rieuses formes pour nous exalter de leurs étreintes ? Il est des eaux léthéennes qui lavent le passé de ses souillures et de ses peines, et des eaux d'Hippocrène qui versent au sein l'enthousiasme et la force. Le prince des ondins offre aux hommes un pacte mystérieux. L'haleine de ces eaux envahissait d'une angoisse le jeune homme qu'autrefois avaient assailli, sans le troubler des périls et des séductions. Il ferma les paupières pour ne plus voir que son âme et se recueillit pour invoquer, comme aux heures solennelles de la vie, les influences souriantes à son destin.

*
* *

Quelques instants plus tard, le solitaire passant marchait dans une galerie souterraine. De l'heure précédente, il conservait le souvenir confus d'un rêve : Une pierre tournante, un coup de poignard dans un poitrail de bête squameuse, gardienne de seuil, puis une descente éperdue dans des ténèbres. Il marchait, trébuchant sur des animaux de l'ombre et de la terre. Des souffles glacés dévoraient la sueur de ses membres. Une voix qui semblait venir du cœur de la terre dit : « Les gnômes sont dominés. Mais

les eggrégores du respir sont moins redoutables encore que ton propre désir. »

Combien de temps dura cette marche tâtonnante? Le jeune homme ne le sut jamais. Mais il aspira la délivrance aux premières lueurs du jour. Devant ses yeux éblouis s'étendaient les eaux majestueuses. Il sauta dans une barque ancrée là. Parmi le silence éperdu sur les ondes où ne chantait pas même une vibration de brise, une voix qui semblait venir du cœur des eaux dit :

« Les ondins sont dominés. Mais les eggrégores du respir sont moins redoutables encore que ton propre désir. »

*
* *

Il y avait, dans le jardin de délices, une assemblée heureuse. Le jeune homme aperçut sept belles jeunes femmes. Elles étaient nues divinement. L'une se détacha du groupe et vint à sa rencontre. Il lui semblait se souvenir de l'avoir aimée toujours.

— Jeune homme, demanda-t-elle, que viens-tu chercher dans notre retraite?

Le timbre de sa voix évoquait des heures de joie. Il répondit, troublé :

— Je crois que je suis venu pour te voir. N'es-tu pas cette Marie-Morgane, la chanteuse

de la mer dont les hommes murmurent inquiets le nom merveilleux ?

Elle sourit comme l'espoir :

— Oui, tu reconnais Morgane. Nos races diffèrent, : je ne suis pas née d'une femme. Des pêcheurs, dit-on sur la terre, me virent surgir de l'écume des vagues, et la planète cupridée respire au rhythme de mon sein. Tu vins près de nous parce que tu fus élu. Nous attendions tes pas.

Le jeune homme la regardait avec des yeux de violent désir. Elle rit comme une femme.

— Nous ne sommes pas, dit-elle, au pays d'où tu sors. Puisque te voici notre hôte, veux-tu te soumettre à nos coutumes ?

— Ma volonté sera la fille obéissante de la tienne.

Toutes les gracieuses créatures du jardin entouraient le jeune étranger. Morgane cueillit une fleur somptueuse :

— Tu respireras, dans le calice bleu de cette fleur, l'oubli de tes désirs superflus et de tous les événements qui, dans le passé, heurtèrent de blessures l'expansion de ton être. As-tu souffert ? A cause de voir ta jeunesse, tu n'as connu, diraient les hommes, que des peines d'enfant. Peut-être furent-elles cruellement aigües. Quand

même tes jours auraient été vêtus d'exceptionnelle bénédiction, ils s'écoulaient dans l'atmosphère de la terre où palpite l'universelle douleur de la vie. Tes yeux d'enfant ont pleuré. Ton cœur adolescent s'est gonflé. Ton âme d'homme fut lésée par les attentes de l'avenir brandissant, parmi le faisceau de ses conjecturales menaces, ces certitudes : la décadence et la mort. Aspire, ami, dans la fleur bleue, l'oubli d'avoir souffert. Aspire encore l'oubli, — ah ! si précieux aussi ! — d'avoir distrait les forces de ton âme vers de furtives contingences, étrangères à ton idéal. Aspire, ami, avec l'oubli, la puissance de vivre uniquement pour ton désir essentiel. Alors tu marcheras ici dans la joie et dans le plénitude. Mais je ne puis te donner que la vertu d'un oubli momentané. Je t'offre une trêve dans la conscience de ton destin. Je ne puis, sans tarir une source de ta vie, t'inculquer l'oubli de ton instinct natal. Des liens de ton antériorité t'attachent, incrustés en toi si profondément que je ne saurais les briser sans déchirer ta chair. Donc, un jour tu nous quitteras.

— Quel fou renoncerait la patrie de sa joie ?

— Tous les hommes ; car nul ne pourrait demeurer fidèle au miracle de son idéal conquis.

Tu partiras quand tu voudras. Nous te demandons seulement de ne rien emporter hors de notre insulaire patrie : pas une fleur, pas un brin d'herbe. En fais-tu serment ?

— Je le jure ! Paroles d'ailleurs superflues, car jamais je ne partirai de mon gré.

— Nous ne sommes pas, vois-tu, du monde de la terre. Ce qui nous entoure ne doit pas y pénétrer.

La belle créature, d'un doux geste, tendait la fleur bleue, du bleu des mers lointainement vierges, et le jeune homme s'enivra du parfum. La fleur se flétrit.

— Mourrais-tu de mon baiser, fleur amie ? s'écria-t-il. Oh ! fleur adorable dont l'haleine a mondé mon âme, fleur lustrale de l'oubli, fleur salvatrice de la primordiale ingénuité, que ne sais-je encore pleurer pour honorer ta perte !

— On meurt de donner son âme, dit Morgane, et tout amour est une mort partielle. Au cœur de l'initiatique corolle tu puisas la naissance à notre vie. Pour nous, tu dates de l'instant où tu aspiras sa suprême effluence. Reçois le nom qui signe ta nouvelle âme : tu t'appelleras Adgan (1), car tu es rené.

---

(1) *Adgan* en celtique : même signification que le latin *renatus*.

*
* *

Les jours s'écoulaient, fleuris d'égale joie. Or, Adgan s'étonnait d'être heureux.

La belle Mary-Morgane eut un sourire lointain.

— Les hommes ne sont pas nés pour le bonheur, dit-elle. Tous ceux à qui nous l'avons donné l'ont porté comme un fardeau,

— Pour moi c'est le poids d'une rose.

— Pourtant tu fus élu robuste parmi les hommes, et d'âme plus forte. Mais non plus tu porterais une rose une heure durant au bout de ton bras tendu, non plus ton sein ne renfermerait longtemps sans haleter la sérénité parfaite. L'air léger des cimes vierges oppresse la poitrine des enfants des hommes.

Appuyant son osculation irisée sur les tiges fleuries du jardin, un arc-en-ciel perdait sa corne dans la lointaine limpidité du ciel.

— Vois ! dit Morgane étendant sa main diaphane. C'est l'arche somptueuse du pont qui conduit nos désirs au rivage de leur épanouissement.

Elle était délicieusement grave, comme la félicité. Des perles rosées s'entortillaient aux ondes sombres de sa chevelure, avivant la chaude matité de sa chair, vaisseau d'un sang

merveilleux. Une gaze cuivreuse révélait son jeune corps, émanant de mystérieux aromes. Fleur féminine d'un monde suprême, Adgan la contemplait de son regard heureux ; et, bien que l'atmosphère de cette contrée eût aboli en lui l'effort de la pensée, il se demandait, en souvenance éparse d'un passé perdu, quelle était pour lui cette créature et son domaine.

— Je ne suis peut-être, énonça Morgane, que le diapason de ton espoir.

Le jeune homme tressaillit. Son silence était donc entendu de l'étrange promeneuse, dont nul souci ne pouvait obombrer le rayonnement limpide, et qui poursuivit :

— Que t'étonnes-tu, ami? Il n'est pas difficile d'entendre, silencieuse ou sonore, la pensée des hommes. Car la cage est étroite où se heurtent ses ailerons. Toi, comme les autres, ne peux-tu donc accueillir ta joie sans en chercher les causes? Du fleuve qui te berce dans le délice de ses ondes, que t'importe la source? Ame inquiète encore, regarde autour de toi. Un cercle occulte t'entoure que ne franchissent pas, morbides vampires, les entités de l'ombre générées par tes pensées d'autrefois, tes irrévocables pensées oubliées. Le satellite obscur qui suivait tes pas d'homme, frère diminué de celui

qui contriste dans les cieux le sillage de la terre, dut suspendre sa lourde fidélité à ta trace. Ah! respire voluptueusement l'air libre de ces journées. Que tu regretteras plus tard la possession de ces heures présentes!

— Pardonne, amie délicieuse et bonne. Les hommes n'ont pas l'accoutumance de la joie. Elle m'étonne autant qu'elle m'enivre.

— Et tu rêves de son secret. Pauvre songeur, qu'en ferais-tu? Penses-tu donc, autour de ce point, pouvoir créer par ta seule force le monde adéquat à toi-même?

Elle indiqua, sur les frondaisons d'arbustes, une fleur éclatante et solitaire, qui s'élançait plus majestueuse que celle des tulipiers. Ses grands pétales nacrés flamboyaient comme des prunelles d'amoureuses. Nul homme ne l'eût aperçue sans frissonner.

— Vois cette fleur. Elle cache au profond de son calice le secret merveilleux. Le parfum qu'elle évapore ne diminue pas l'intensité du mystère enclos en son cœur. Elle est ici le symbole de la joie. Celui qui la cueillerait pour l'emporter sur la terre ne trouverait plus dans sa main qu'une tige effritée. Ici, vois avec quelle grâce heureuse elle s'allie aux formes qui l'entourent. Ne sens-tu pas qu'ici, comme elle, tu

te mires dans ta propre correspondance? Le bonheur que nous t'offrons, mes sœurs et moi, c'est un monde pareil à toi-même. Vois comme l'aspect des choses est selon ta beauté. La joie appartient à l'homme assez fort pour invoquer un monde fidèle à son juste idéal. Enfant, ta main débile n'a pas la puissance d'une telle œuvre. Nous, les sœurs mystérieuses, nous t'avons recueilli, abandonné de toi-même, passif passant, pour t'introduire dans la création souriant à tes vœux primordiaux. N'y contemples-tu pas, charmé, la beauté multipliée de ton âme, sous tes yeux épanouie?

Elle se tut. Ses yeux somptueux suivaient des visions. Des voix légères chantèrent, dans l'atmosphère tendre, l'hymne exaltant les paroles de la belle songeuse. Adgan sentait sur ses épaules un manteau de joie.

*
* *

Si jamais tes pieds abordent à l'île heureuse, passant, puisses-tu contempler longtemps sans fatigue le reflet de tes propres beautés! Seuls, sur le sol des hommes, les héros donnent cet effort.

Une nuit, Adgan errait dans le jardin merveilleux. Une molle lumière révélait le paysage

silencieux et parfumé. Les fleurs s'érigeaient attirantes comme des amantes nocturnes. Adgan passa devant la fleur majestueuse, forte d'un enivrant secret, dont les grands pétales nacrés flamboyaient sous la lune pâle. Il la regarda, la fleur farouche de la joie. Vers elle se tendait sa main audacieuse. Un soupir montait de son sein. D'un coup sec, il brisa la tige, puis s'enfuit dans la nuit furtive.

Dans le lointain violet, une voix triste et surhumaine chantait : « Si tu cueilles pour la terre la fleur de ton espoir, elle te sera vénéneuse et mortelle. »

Un jour, sur le sol des hommes, des passants trouvèrent gisant un blême jeune homme blond serrant une tige pourrie dans ses doigts crispés. Il s'éveilla, regarda vaguement sa main droite et la fleur décomposée. Il ne sut plus parler ; il ne sut plus sourire. Une année durant, on l'aperçut, taciturne insensé dont le geste trébuchait. Puis un soir, des enfants de la contrée s'effrayèrent de heurter le cadavre du fou familier. On conte qu'alors une étrange lueur auréolait son beau visage calmé. La mort aussi peut conduire à l'île de la joie, comme à l'océan du désespoir et de l'angoisse.



LA DÉTRESSE D'HERCULE

LA DÉTRESSE D'HERCULE

A Léon Dierx

Le héros juvénile avait caché son front
Dans le sein fleuri de l'amante.
Et celle-ci disait : « Quelle tourmente
A chassé de nos cœurs le bonheur vagabond ?
Voici qu'un lourd fardeau d'angoisses imprévues
Tombe sur notre pauvre amour et le corrompt.
Les ailes des baisers ne montent plus aux nues,
Et la fleur de la joie est morte entre nos seins.
Chère âme, l'éternel ennemi, le Destin,
A mystérieusement dévasté nos âmes.
En la mienne la cendre a recouvert les flammes ;
Et désespérément, parfois encor, j'étreins,
Morte que mes baisers n'auront pas ravivée,
La chimère d'amour en mes bras étouffée.
Il ne nous a laissé que d'immortels chagrins,
Notre intime passé, prometteur de beaux songes...
J'ai tant aimé tes yeux, plus doux que mes mensonges ! »

Et le Héros, dont les pensers suivaient leur voie,
Une voie âpre et désolante, répondait :

« A toi qui fus l'Amour, à toi qui fus la joie,
Je n'aurai pas une parole qui rudoie.

Pourtant j'ai perdu l'étoile qui me guidait.
La voix qui m'appelait vers l'avenir se tait;
Ce qui chantait en moi de divine espérance
Se tait, et m'abandonne seul et sans défense
Dans l'île du Désir où je languis, perdu.
Je suis le survivant du Héros que je fus.
Car j'étais né superbe et fier. Je ne suis plus
Qu'une âme autrefois grande, et tant diminuée
Pour avoir trop souffert auprès de tes beaux seins.
Dans mes yeux, des regards étoilés sont éteints;
Et ma force terrible est lasse, exténuée
D'avoir combattu la renaissante ruée
Des vautours du Destin, acharnés sur nos rêves!

OMPHALE

Sur les heures de joie, hélas! toujours si brèves,
Les ailes du malheur planent grandes ouvertes.
Les tortures que tu auras par moi souffertes
Sont un principe essentiel de ta beauté.
Plus haut surgit ton front d'avoir été dompté
Par le baiser de la détresse et de la femme.
Et je te vois ainsi d'un cœur épouvanté.
Car j'ai senti, confusément, vivre en ton âme,
Une force effrayant ma faiblesse de femme.
J'ai peur de ta parole comme de la mer.
J'ai peur d'entrer dans ta pensée intérieure,
Abîme inconnaissable où mon être se perd,
Monde mystérieux au fond duquel demeure
Une vie abondante et bouillonnant si fort
Qu'elle est aussi vertigineuse que la mort.
Ton intime idéal, que je ne puis comprendre,
Troubla mon frêle amour de toute sa hauteur.

Et je crois sentir, quand ta belle tête tendre
Sur mon sein, qu'elle sut charmer, revient s'étendre,
Le fardeau d'un soleil me tomber sur le cœur.

HERCULE

O fleur de mon désir épanouie en femme,
Ton corps fut pour mes yeux la forme de l'espoir.
L'espoir est mort. La force est morte. Mon vouloir,
Puissant jadis, est mort. Et la détresse entame
Mon triste amour qui fut ma dernière beauté.
Au vertige de ton respir, j'avais sculpté
Dans le rêve de t'aimer la cariatide
Qui supporte sur la façade du destin
Le poids de ma vie. Et tout a coulé soudain.
Sur mon cœur aveuglé planait l'esprit lucide :
Et je me sais mourir, cadavre partiel,
D'avoir modelé sur un idéal mortel
Le désir immortel qui me brûla le flanc.

OMPHALE

Je vivais de ton souffle, et je suis une morte.
Et ton âme elle-même n'est pas assez forte
Pour ressusciter à l'amour mon âme morte,
Cadavre où le regret seul encore est vivant.
C'est une chaîne de mort qui lierait nos flancs.
Mais le lys de ton rêve est demeuré candide :
Ne va pas le flétrir sous mon haleine aride.
Va, pars, las de verser l'eau sainte de l'amour
Et de la vie au cœur mort-né, trop faible pour
Naître à ton baiser. Va ! Vers le soleil persiste
L'envol de l'aigle ayant la flèche à l'aileron !
Dresse ton sein puissant, asile des fronts tristes,

Où j'aurai seule en vain caché mon triste front,
Dresse sa silhouette à l'horizon du monde,
Comme un temple enfermant en sa beauté profonde
Ton idéal irradiant aux cœurs l'espoir ! »

Et le Héros dans la solitude du soir
Marcha, la main remise à la garde du glaive.
Il disait, lançant au ciel ses regards blessés :
« Je sais que viendra l'heure où j'étreindrai mon rêve,
Mais avec des bras morts peut-être, ou si lassés ! »

SARDANAPALE

SARDANAPALE

A José-Maria de Hérédia

Pendant un grand nombre d'étés comme ces petits garçons qui nagent avec des vessies, je me suis aventuré sur un océan de gloire, à une distance où j'ai perdu pied.

SHAKESPEARE

(Paroles à la bien-aimée)

Me plier aux formes de la vie, peut-être y suis-je impuissant!

Pour m'adapter à une ambiance, pour me faire une bête d'un troupeau, pour devenir un personnage considéré de ses contemporains, je ne saurais renoncer mon idéal. Que d'autres paraissent : moi, je suis!

Des passants me frôlent ; quelques uns me parlent et je leur réponds. Mais je suis loin d'eux. Je vis hors du temps. Je suis un étranger dans toutes les patries.

J'aurais pu assigner à mon existence un but unique et l'atteindre. Conquérir une partie du monde, comme Alexandre ou Napoléon ; créer

un éternel chef-d'œuvre, comme Dante; assembler un or talismanique, comme Flamel. Certes, l'un de ces efforts, j'aurais pu le fournir. Mais, usant à réaliser un seul idéal toutes leurs énergies concentrées, Napoléon ou Dante ou Flamel ne perçurent la vie que sous l'une de ses faces. J'ai souhaité davantage.

Quoi encore ? Commander au cœur des femmes comme don Juan ? Commander aux forces de la nature, comme Apollonius de Thyane? Je de ne doute point qu'il me soit possible d'accomplir ce que put accomplir un autre homme, mon semblable et mon égal. Car j'étais né pour m'asseoir au conseil des Héros.

Voilà pourquoi je n'aurai pas daigné choisir, parmi mes rêves, celui dont je piédestalerais la statue sur le sol de la terre. Ils sont trop nombreux, et beaux diversement.

Du moins la vie aura-t-elle offert à mon aspir des fleurs multiples et passagères. D'elle j'aurai entrevu des aspects infiniment variés. Je fus le Bohémien nomade qui n'a bâti de toit dans nul paysage.

Parmi les souvenirs dont je suis opulent, il en est un que je te veux conter. Je fus un jour un roi lassé, cruel et triste. Maintenant que je suis entré dans le refuge de tes bras, je tâ-

cherai à te peindre, à toi la pureté même, l'un de mes rêves mauvais. Et cette histoire qui m'advint, je l'écris pour distraire, quelque soir de spleen, tes yeux de mystère et ta chère pensée.

SCÈNE I

SARDANAPALE, IONA

A Ninive, au temps de sa gloire. La salle du palais royal est vaste et haute, d'un faste profond et pensif. Les murs polychromes représentent des allégories divines. C'est, d'un bleu de mer joyeuse, l'arbre mystique aux sept branches dont un héros cuirassé d'or cueille d'un bras calme les fruits pinéaux; c'est, sur une autre paroi, le génie dont les deux larges ailes, l'une ascendante, l'autre descendante, symbolisent le double courant de la vie universelle.

Des tapis diaprés jonchent les dalles.

A la tête d'un lit mauve où dort le roi, un Khéroub colossal en sérancolin éploie ses ailes

hiératiques. Le monstre sybillin dont la tête humaine, les flancs de taureau, les pattes de lion, le pennage d'aigle allégorisent le quaternaire de l'éternelle connaissance, doit être le tutélaire gardien d'Assur.

Aux lueurs d'un matin qui caresse le clair horizon des bois tachetés de fleurs roses, le roi s'éveille.

Sardanapale est un homme d'une trentaine d'années, d'une puissante beauté. Aucun vêtement n'attente à la noble liberté de son corps. Au premier aspect, il apparaît l'éclosion d'une magnifique humanité. Etudiée dans ses détails, sa forme révèle un développement harmonique tel que seuls l'atteignirent, parmi les hommes, de très rares élus. Type dont l'art métaphysique de l'Orient a transmis la synthèse, inconnu de la statuaire ionique dont le souvenir opprime, chez les Occidentaux, l'idéal de la beauté virile, il diffère encore du modèle septentrional que ne surent immortaliser dans la pierre des races inattentives aux grâces de la plasticité. Moins térête que la figure grecque, la forme de cet homme ne projette pas les méplats bossués du modèle du nord.

La stature moyenne du juvénile souverain s'élance avec la souple élégance des tiges de lo-

tus sculptées parmi les hiéroglyphes immémoriaux. Sur le bassin fin, le torse monte en s'élargissant vers la jumelle carrure des pectoraux, où s'insèrent légèrement les attaches des épaules. Cette musculature précise est d'un être parvenu à l'épanouissement somptueux de ses énergies. Ce corps très mâle a le geste féminin, le geste velouté du chat.

Ce contraste suggère le soupçon d'une imperfection dans l'âme que symbolise cette chair respirant la force hautaine. Les bras, d'un modelé merveilleux, se terminent par des mains élargies à la base du pouce. Mais dans son élancement héroïque, le pouce, ce révélateur de la volonté, s'arrête. La peau du jeune roi est d'un fin tissu blanc sous lequel transparaît, aux attaches, un subtil réseau rose.

La tête est pâle, entre les boucles d'un noir léger et la barbe annelée, — beauté d'un ciel nocturne par une clarté d'étoiles. L'impression aquiline émanant d'elle décèle l'envergure du désir grand-voilier. Dominant la ligne passionnée du nez, des lacs d'indifférence s'étalent dans les yeux sombres, comme d'un aigle aux ailes blessées que lasse l'effort de marcher sur la terre. La bouche, grande, d'une volupté grave, est, plus que les autres traits,

scellée de l'influx planétaire d'Ischtar.

Le roi porte sur la gorge, maintenu par un collier d'or, l'un des sept talismans sur lesquels furent appelés, par la force des incantations, les énergies des sept planètes sacrées.

Sur la couche que vient de quitter Sardanapale, repose un juvénile corps de femme ensommeillé. C'est une créature de grâce et de volupté, une fleur d'allégresse dont l'haleine semble légère au respir, par quelque soir de vie lourde. Une atmosphère de délices émane de sa chair dorée, de ses seins joyeux, de son ventre souriant.

Les yeux du jeune homme, attardés sur cette forme charmante, regardent sans voir.

SARDANAPALE

Tu es pourtant, ma jolie bestiole endormie, ce qui me réjouit encore peut-être, puisqu'elle n'est pas venue, l'unique femme vers laquelle appela le rêve auguste de mon adolescence. Qu'il est léger, le sommeil qui possède ta poitrine! Vers quelle proie s'envole-t-il, le colibri de ton désir? Vers quelle fleur rose ou quel ruban volage? Ironie de vivre! toi une enfant, pas beaucoup plus qu'une chose sans âme, tu peux lier une heure de mon orgueil de la chaîne de tes

bras frêles, et ma vie s'inquiète à l'espoir d'un spasme sur ta chair ! Repose, petit corps, comme un lac doré par la lune. Tu es le lac où s'attarde le vaisseau de mon rêve, jadis parti pour atteindre les étoiles de l'horizon, et maintenant en panne sur l'étang où s'épanouit le lotus rose de ton baiser. Repose dans l'auréole de ta victoire. Pourtant, as-tu droit à quelque orgueil ? Un être n'a d'autre gloire que celle de l'idée dont il incarne le symbole, — mais en son vol fugace, l'aigle montre la fierté d'être empourpré par le soleil couchant. Toi, tu es l'autre pôle de tout ce que j'ai renoncé. Tu es un peu de mon désastre !

(Au ton âpre de ces dernières paroles, Iona, la jeune femme, s'éveille. D'un joli geste qui semble poursuivre l'envolement du songe, elle enlace le roi.)

IONA

Avez-vous bien dormi, mon doux maître, à mon côté ? Montrez vos yeux, que j'y voie se refléter la mémoire de vos pensées récentes. Hélas, vos yeux pour moi n'ont pas de sourire, et votre front est obsédé d'un chagrin que j'ignore.

SARDANAPALE

Oh ! ne va pas troubler du miroitement de

mes soucis la limpidité de ton cœur enfantin ! Et ne dépouille pas le voile doré de ta joie native, si tu veux en garder un peu pour en envelopper ma tête.

IONA

Je voudrais que ma présence te fût un perpétuel baiser. Puisque tu m'as élue parmi les jeunes femmes pour m'enivrer de tes caresses, puisque ta royale beauté je la possède, mon seul rêve est de te sembler un nid de voluptés assez chaud pour consumer le démon qui te hante. Ah ! si je te savais heureux, je vivrais dans un ciel à jamais rosé par le souvenir de tes lèvres.

SARDANAPALE

Toi qui parles ainsi comme une esclave douce, comme une fleur devenue femme afin d'être amante, — ma parole n'a pas de vertu sur les destins. Mais je veux que mon souhait s'épande sur ta vie comme l'ombre fraîche d'un palmier.

IONA

Ma vie, tu l'as parfumée de joie en la traversant. Je voudrais, mon beau roi, qu'elle ne t'appartînt pas, afin de pouvoir te la donner.

SARDANAPALE

Prends garde à des vœux téméraires ! Savons-nous ce que je ferais de toi ? Prétends-tu me connaître ? Enfant, enfant, mon cœur est obscur à mes yeux d'aigle : n'y cherche pas à voir ! J'aurais aimé passer près des êtres en gardant la voix innocente et les mains pures. Mais il dort peut-être en moi des chimères féroces dont les ongles s'éploiraient parfois sur des cœurs.

(Le roi s'est étendu sur le vaste lit mauve, le corps allongé, la tête appuyée sur la main droite. Il parle comme si, à son insu, sa pensée revêtait l'enveloppe sonore de la voix ; et ses yeux ne voient pas Iona qui le regarde, inquiète, mais poursuivant de la force de sa féminine intuition la songerie ténébreuse de l'amant.)

SARDANAPALE

Des marchands iraniens m'ont apporté souvent des lions captifs. Et j'ai vu si semblables à moi les regards des magnifiques animaux — Ah ! ces regards où frémissait le reflet d'invisibles horizons ! — que j'ai rendu aux tristes lions la beauté du désert et les libres horizons surchargés de vertiges. Mais moi, moi, qui me dé-

livrera ? Quel homme, ou quel archange m'ouvrira les portes par où je m'évaderai vers les rives pressenties ? Ah ! vivre une vie autre, puissante et douce, comme je l'ai soupçonnée en de fugitifs éclairs de vision ! Autrefois, j'ai désiré changer les apparences de ma vie. Mais il ne m'intéresse plus d'amuser de ce jeu une minute de ma fantaisie... A cette heure, sur un point de la terre, un homme va, nu, puissant et calme, ne possédant que sa force et sa fierté. Sur sa face insoucieuse resplendit la joie de vivre fidèle à son instinct, harmonieux parmi l'harmonie du monde, abandonné au rhythme des belles apparences. Cet homme, je pourrais l'être. Mon vouloir ne saurait-il rejeter le passé, comme un arbre se livre au vent pour secouer ses fruits gâtés ? Cet homme, oui, je pourrais l'être. Mais je demeurerais encore un homme. Et la flèche de mon désir vise une plus lointaine cible. .

(Brusque le roi se tourne vers la jeune femme qui tâche à suivre, de ses blondes prunelles attendries, l'imagination royale.)

Si je mettais ma vie entre tes mains, qu'en ferais-tu ?

IONA

J'en ferais ma joie, pour tenter d'en faire la tienne.

SARDANAPALE

Parle-moi ! Parle-moi ! J'ai besoin souvent d'entendre un babil chanteur de femme qui caresse, vol léger d'abeilles, la noire efflorescence de ma pensée.

IONA

Ecoute alors, ô mon amant triste, car je ne sais plus si c'est moi qui parle. En la vie de chaque femme, une heure advient où se manifeste à la clarté soudaine tout le trésor ténébreux de son être. Et je sens que voici sonner cette heure de mon destin. Regarde-moi, mon bien-aimé, car il s'évanouira pour jamais, ce moment fugitif de ma beauté. Certains arbres meurent après leur unique floraison. Or, en ce solennel passage du temps, sens-tu pas toute la fleur de moi exhaler vers ton cœur son suprême parfum ? Dans ma voix qui m'étonne, entends chanter quelque invisible démon, joyeux et tendre, dont je ne suis, aux autres heures de mon existence, que l'esclave inconsciente et pâle. A toi, prince de mes puissances, je suis

pour apporter le mystère de la volupté. Regarde-moi : mon corps est désirable et fuyant comme la lune. Ecoute-moi : ma voix murmure aussi câline que les brises du midi dans les palmiers pâmés, aussi dominatrice que les incantations des mages. Respire-moi : de mes seins émane un arome insinuant comme ceux des pays dont on rêve. Enveloppe-moi de tes bras : mon étreinte est chaude comme un soleil. Et viens goûter sur mes lèvres une saveur plus violente que les fruits de l'arbre mystique aux sept branches. Viens vers mes flancs dorés comme vers ta patrie !

(Immobile en son attitude de fauve au repos chez qui seuls les yeux s'émeuvent, Sardanapale a simultanément suivi sa pensée, et la musique de ces paroles, venues de plus loin que la gracieuse bouche qui les profère et que l'âme aimable qu'elles ont sillonnée.)

SARDANAPALE

Le Destin, le dieu dont le souffle courbe les flammes vers le sol, engendre sur terre des filles aux voix douces.

IONA

Viens vers mon enlacement où tout souci se

meurt. Viens : tu vivras le long triomphe de ta jeunesse et de ta force, et tu seras le vrai roi sacré par des baisers !

SARDANAPALE *(sursautant en une soudaine détente de tout lui-même.)*

Tais-toi ! je ne puis plus parler qu'avec des dieux !

UN HOMME *(entré sur ces mots.)*

Soit ! je t'écoute.

SCÈNE II

SARDANAPALE, ARAD-ANOU *puis le bouffon* RABITOU

(Cet homme, le prince des mages ninivites, Arad-Anou, est dans la vigueur de l'âge. Il apparaît fait pour y demeurer toujours. On dirait d'une représentation humaine de la force sans cesse renouvelée. Une robe de soie blanche, coupée de larges franges d'or qui s'enroulent, capréolées, autour de ses jambes et de ses flancs, serre son corps affranchi des gestes superflus.

Il a des yeux d'une tranquille audace et d'une invincible jeunesse que ne lassa pas l'effort d'avoir contemplé la lueur de mystérieuses idées.

A l'entrée de ce personnage, le roi a tressailli comme un cheval de guerre à l'éclat soudain des fanfares. Iona s'est enfuie. colombe effarouchée par un vol d'aigle.)

ARAD-ANOU

Ton jeune orgueil bondit comme une chèvre enivrée. Mais ses audaces plaisent à ceux qui osent au-delà de l'orgueil.

SARDANAPALE

Orgueilleux, moi! Sais-je seulement si je le suis? Ma vision de moi-même est tantôt rouge et tantôt grise. Je m'admire et je me déplore. Mais nul ne m'aime

ARAD-ANOU

Enfant, pour t'admirer, quel effort as-tu fait ?

SARDANAPALE

Celui de vivre.

ARAD-ANOU

Glorifie-toi donc d'une œuvre également accomplie par les hommes et les pourceaux !

SARDANAPALE

Ne pourrais-je être déjà un mort, si je renonçais mon dernier espoir?

ARAD-ANOU

Ta dernière heure est gravée sur la table du destin. Crois-tu donc pouvoir la raturer de ton geste débile. L'homme est tué par son vice. Toi, tu mourras par l'orgueil.

SARDANAPALE

Me prends-tu pour en enfant qu'un spectre épouvante? Ah! d'où qu'elle vienne vers mon sein, avec quelle joie je la saluerai, la mort!

ARAD-ANOU

S'ils ne savaient mourir, que leur resterait-il donc, à ceux qui sont inhabiles à vivre?

SARDANAPALE

Tu me connais, maître, mieux que je ne me connaîtrai jamais. Je n'étais pas né pour vivre. Ah! quand bien même des déesses tendres eussent

baigné mon cœur d'une atmosphère de bonheur... Mais saurais-je jamais qui je suis ?

ARAD-ANOU

Si tu te connaissais toi-même, tu connaîtrais également l'univers et les dieux jusqu'à leur source elle-même.

SARDANAPALE

Souvent, je me vois magnifique et surhumain, ivre d'avoir conquis sur la double hostilité de la vie et de la mort un idéal flamboyant d'éternité. Puis, par instants, je me sens un enfant débile qu'anéantirait le souffle d'un pâle soir. A cette heure où m'afflue au front l'ivresse d'être, écoute : Je suis la fleur d'une race. Dans les ténèbres des siècles, des générations lentes ont nourri de leurs larmes la sève dont jaillirait ma présence. Ah ! comme ils peinèrent, ces tristes aïeux devenus poussière, afin que leur effort projette sur la terre leur obscur idéal révélé dans ma beauté ! Et me voici surgissant sur leur passé d'angoisses comme un conquérant armuré d'or sur la chair sanglante des batailles.

ARAD-ANOU

Si des volontés mystérieuses, humaines et

surhumaines, furent propices à l'avènement de ta gloire, si elles firent de toi, non quelque roi vulgaire d'une contrée limitée, mais un prince réel parmi les hommes, crois-tu donc qu'elles ne te demanderont que de te contempler dans le miroir au flambeau vacillant de ton orgueil?

SARDANAPALE

N'est-ce donc pas assez que d'apparaître ici-bas, nimbé du reflet des forces divines. Dans la balance où les archanges pèsent les incidences humaines, l'essentielle fierté de ma jeunesse l'emporte sur un amoncellement de laideurs et d'ignominies. Je vois en ma beauté la rédemption des hideurs étrangères dont je souffre. Regarde-moi, toi qui pénètres le langage des formes. Sur mon corps juvénile et fort tu verras, — vestiges d'effrayants baisers, — le souvenir des splendides idées qu'appela mon incantation. J'ai fait de mon sein l'arche d'un magnifique rêve, et j'ai lancé l'armée tumultueuse de mes désirs à la conquête d'un absolu. Le Khéroub enchaîné suit mes pas dans le désert du monde ; car, de par une prédestination lointaine, je ne commande pas seulement à des peuples d'hommes. J'ordonne au quaternaire des forces, et j'entends la voix du silence. Dans

l'éternel miroir où demeure à jamais le reflet des êtres. ai-je pas incrusté mon image comme d'un type humain rayonnant de gloire ?

ARAD-ANOU

Enfant. continue, je suis indulgent.

SARDANAPALE

Tu as donc souffert ?

ARAD-ANOU

Je ne m'en souviens plus.

SARDANAPALE

Ah ! Quand les eaux de la mort me laveront le cœur, suffiront-elles à en effacer toutes les morsures des souffrances passées ? Ta parole a des pouvoir étranges, maître. Elle m'a foudroyé sur le sommet où m'emportait mon orgueil. Ah ! misère ! me voici redevenu l'enfant triste, apeuré du destin et méprisé de ton regard. Et si tu ne détournes pas de l'audacieux songeur ton front qui loge la sérénité conquise, que t'importent pourtant mes faiblesses !

ARAD-ANOU

A ceux qui ont franchi les sept cercles de

l'angoisse, l'inquiétude d'un homme est sacrée.

SARDANAPALE

Mais toi-même, sais-tu toute la souffrance qui peut ronger une poitrine autre que la tienne? Sais-tu toute l'angoisse de mes nuits sans sommeil? Ce qu'il y a dans mon âme, le peux-tu mesurer? Non plus qu'un homme n'abordera vivant aux rives blafardes de la lune, non plus il pénétrera dans le mystère d'un autre homme. Sais-tu...

ARAD-ANOU

Je sais tout ce que disent les yeux, tout ce que chantent les formes.

SARDANAPALE

Élans brisés; efforts d'ailes brutalement cassées par le bâton de l'indicible Adversaire; expansions résorbées; puissances trucidées; forces vaines; c'est votre lamentable théorie qui guide ma vie vers son devenir, comme un troupeau de lions mutilés précéderait son pasteur triste. Qu'importe! ceux-là seuls sont foudroyés qui tentèrent les cimes. Mon passé ne compte que des défaites. Mais le destin n'est-il pas un ennemi sous lequel un homme peut tomber sans honte?

ARAD-ANOU

Tu n'eus d'autre ennemi que toi-même. Elle est douloureuse, la voie qui mène à la surhumanité, douloureuse et semée de gouffres. Tu as ascendu le versant de la montagne sacrée. Debout sur le sommet, regarde la pente qui te ramènera, prince du surhumain secret, vers ta place définitive parmi la vie humaine. Tu n'es pas né, enfant, pour la perpétuelle solitude. Tu t'y laisserais envahir de ténèbres, flambeau trop pâle ! Les planètes qui sourirent à ta naissance ne t'ont pas voué à la tranquilité du sage, mais à l'assaut des passions ; il t'appartient de les conduire, troupeau frémissant de beauté, vers la conquête de ton idéal, dont le reflet pourra charmer les hommes. Ton passé, fils du destin, pèse lourdement à ton épaule. Secoue ce fardeau pour tendre ta main libre à ton avenir, engendré d'un baiser de ton vouloir à la bouche d'une providence. Recrée ton verbe initial et jette le dans la balance du monde ! Songe que de ton nom tu peux faire un talisman investissant d'une force la bouche qui le profèrera. Songe que tu peux à toutes tes virtuelles fiertés donner des corps somptueux, dont le cortège t'emporterait haut dans les cieux certains de l'espoir éternel.

SARDANAPALE

Ta parole verserait-elle la vie à ma volonté agonisante? Hélas! non. Nous sommes tous deux hors la vie. Moi passionné fatal, je vis dans mon dernier espoir comme dans un tombeau. Toi, mage, tu vis hors nature, par delà le tourbillon des apparences, par delà l'efflorescence des formes adorables, immanente statue nichée dans un orbe d'éternité. Est-il encore un cœur en ton sein, un cœur dont le verbe me sauverait peut-être ?

ABAD-ANOU

Tu n'as d'autre sauveur que toi-même. Évade-toi de ton orgueil incomplet, puisque, demi-dieu intermittent, tu ne saurais te maintenir au calice igné de l'orgueil suprême. Il est, dans les races déchues, des femmes dont l'orgueil refuse le geste auguste du baiser, tristes femmes, maudites dans leurs flancs qui ne donneront pas la vie. Comme elles, te voilà stérile et lamentable, parce que ton orgueil a perdu l'audace de conquérir sa place exacte dans l'harmonie du monde. Étoile désorbitée, qui va perdre sa lueur en sa chute!

SARDANAPALE

Du moins me restera-t- il une beauté de ténèbres. Oh! vous, révoltés, dont la glorieuse échine fut brisée, au refus de se courber, rebelles échelonnés sur tous les degrés montant de la terre aux cieux, archanges déchus, demi-dieux foudroyés, héros aggresseurs de fatalités, hommes contempteurs de la vie, vous tous ayant l'agonie pour compagne, vous en qui je sens de tristes frères, vous dont les fières angoisses résonnent au fond de mes entrailles, serai-je toujours semblable à vous, solitaires vaincus du destin! O nobles bouches qui projetèrent tour à tour vers la nuit divine la pure haleine de l'hymne et le crachat du blasphème, n'ai-je pas senti sur ma chair une robe de feu tissée de vos fraternels baisers!

(D'un geste véhément, le roi saisit à pleines mains crispées la chair de sa poitrine, comme pour en arracher un dévorant enveloppement de flammes. Puis à grands pas rapides, il va, se frôlant aux murailles, comme d'une prison d'où la fuite paraît impossible. Maintenant, les épaules sont enveloppées d'une longue robe de soie vert céladon sur laquelle des filigranes de cuivre brodent des caractères occultes. A hau-

teur de l'entre-seins une lourde agrafe d'or, tiquetée d'escarboucles, dessine un hiéroglyphe solaire.)

Au dehors, le chant d'une voix aigüe et joviale se rapproche.

LA VOIX DU BOUFFON RABITOU

Tâche à faire de ton âme
La maquerelle de ton envie,
Et sache baiser la vie
Comme une femme.

SARDANAPALE

Voix d'en bas, voix qui railles et qui souilles, comme tu sais chanter à l'heure complice! Diabolique chanson du bouffon bafouant la beauté, comme tu viens toujours remuer en mon sein des fanges stagnantes! Rire, sinistre rire, fils boiteux du désaccord, persécuteur surgissant quand disparaît l'harmonie, tels accourent les cauchemars après la fuite de la lumière, rire triste de feindre la joie, que de fois tu m'as blessé l'âme!

LE BOUFFON RABITOU

Ta jolie petite putain d'âme, qui passe sa vie à se regarder dans le miroir, désires-tu que je la fasse comparaître à tes yeux fiers?

SARDANAPALE *à (lui-même.)*

Si tu voulus plus haut monter, tu retomberas d'autant plus bas. Si ton envol poursuivit les étoiles, gare à ta chute prochaine en quelque profondeur de boue. Norme de réaction, en quel gouffre me jetteras-tu?

LE BOUFFON RABITOU

La voici, mon petit fils aimable, la voici, la ribaude que tu chéris, ton image et ton essence. Oh ! je la connais va, comme la nourrice connaît son poupon embrené ; je la flaire comme sur les vieilles maquillées les chiens sentent la puanteur du tombeau. Oui, mon fils, as-tu vu quelque antique catin se pomponner pour une fête ? C'est ça ton âme, ta chère petite pétasse d'âme et ton idolâtrie. Perruque rousse sur crâne chauve, émail sur la peau déjetée d'outre vide, et noir autour des yeux, et carmin sur la bouche rehaussée d'une mouche, et corset de fer étayant les tétasses pendouillant sur le ventre en cascades. Ainsi attifée va-t-elle minauder devant son miroir où ses lèvres lâches se veulent éperdument baiser elles-mêmes, dans un heurt sonore de l'or du ratelier à l'argent du miroir. Et voilà l'icastique symbole de la belle âme de mon sou-

verain seigneur, n'est-ce pas, Monsieur le grand mage Arad-Anou ?

ARAD-ANOU *(à Sardanapale)*

Tu peux l'écouter. La face même d'un dieu peut se réfléchir en grimace sur l'illusion d'un ciel désordonné. La vérité se différencie en erreur, la beauté en laideur à travers le prisme des esprits faibles.

(Il sort.)

SARDANAPALE

Oui, va toujours, bouffon, va ton chemin tors. Ta voix verse la joie amère des poisons déprimants. Sauvage volupté de voir son intime débilité multipliée dans la bassesse d'autrui, d'entendre sa propre voix déformée dans les saccades d'un écho pervers, de sentir l'odeur de son bel idéal pourrie dans une haleine ignoble !

LE BOUFFON RABITOU

Pourrie, mon haleine, mon petit fils : alors la tienne aussi, de quelque gangrène puisée à la même source, au même intérieur de femelle. Il faut vraiment qu'un pauvre bouffon soit bien patient pour supporter tous les jours tes algarades de toqué prétentieux et ton humeur de

cocu mélancolieux ! Sais-tu que le contact royal est fâcheux pour la modestie des bouffons. Auprès de toi, je finirai par troquer la gaîté de mon état pour l'orgueil fastidieux du tien. Et je deviendrai fier de favoriser quelquefois l'entente des messieurs acheteurs et des jolies dames vendeuses, autant que toi d'encourager l'entrée des jeunes gens dans les lupanars, de la pauvre argent du pauvre dans l'escarcelle du riche et des lames d'acier dans la viande humaine, ce qui constitue incontestablement la triple fonction fondamentale de tout pouvoir royal, impérial, sacerdotal ou républicain. Mais va, rassure-toi, je ne m'infatue de rien, pas même de ce que tu n'es pas mon cousin ; car si je devenais oriflant et pompeux, je deviendrais ennuyeux comme ton auguste et solennelle personne, ce pourquoi tu projetterais loin d'ici la mienne à coup de pied au cul, attendu que rien n'est fastidieux comme de retrouver dans autrui sa propre ressemblance.

SARDANAPALE

N'aie cette peur, vil drôle. Tu te sais lié à moi par une chaîne solide : l'évocation du monde mauvais où grouillent les brutaux, les moqueurs et les vulgaires. Nul cortège de

héros n'a passé sur la terre sans contempteur d'héroïsme, et ta présence m'est amèrement nécessaire, peut-être, comme celle des génies méchants et des funestes conseillers.

RABITOU

Ainsi, une fois dans ta vie, tu auras dit une parole sensée. A hanter les fous, les hommes deviennent sages. Sorti des fadaises métaphysiques, tu pourrais te montrer un honorable cuistre. Oui, nous sommes de vieux alliés, de vieux complices. Tiens, prends ton sceptre, ton fier bâton de pasteur des hommes.

SARDANAPALE

Penses-tu que je le déshonorerais jusqu'à t'en châtier l'épaule ?

RABITOU

Pas si vite, mon petit fils. Prends ton sceptre. Voici dans ma droite ma marotte ; et tous deux nous ferons un assaut de bâton, de nos bâtons dont nous tapons sur le monde pour sempiternellement. Vois cette marotte, et salue-la courtoisement de ton sceptre. La hampe est d'un bois plus dur qu'un phallus de vingt ans. La poupée qui la surmonte s'enjuponne de soie

mi-partie quercitrine et zinzoline, égayée de grelots tintant aussi joyeusement que le rire d'une femme qui vient d'encorner son mari. Si ton sceptre frappe ma marotte dans la rencontre d'une parade, tu l'entendras plus vive, l'obsédante sonnaille dont l'écho se prolonge au-delà de tes oreilles pour railler ton effort, ton énergie, ton attaque et ta défense. Tête, banderole ou flanconade ? Va, les coups du bouffon porteront toujours. Sa marotte est une massue tintinnabulante, et le jour où ses grelots perdraient leur sonorité claire, ce serait le deuil de la terre et la fin du monde.

SARDANAPALE

La fin du monde ! Elle viendrait quand nulle âme n'aurait d'amour.

RABITOU

Ou plutôt quand, disparus les rieurs comme moi, il ne resterait plus que des philosophes comme toi. D'ailleurs, tu m'agaces un peu à traiter mon rire par dessous la jambe. A te picoter les ouïes, il dégonfle l'enflure de ton orgueil. Malgré tes rêves ambitieux, tu n'es que semblable aux autres. Si le bouffon ne se trouvait là pour rire de toi et de tous, le monde

deviendrait trop sot, trop prétentieux et trop fade. — excès qui le conduirait à sa fin. Mais songe donc comme vous vous ennuieriez tous, si je n'étais pas. Imagines-tu un pays dont tous les passants seraient des outres où s'empileraient la bêtise du soldat, la canaillerie du juge, l'hypocrisie du prêtre, édulcorées encore avec la solennité de l'hippopotame, du maître d'école et de la mère-abbesse de lupanar. Les gens sont des abcès que le rire crève. et c'est pour ça qu'on crève de rire.

SARDANAPALE *(à lui-même)*

La parole ignoble confluerait donc avec la parole sublime. par la magie du verbe proféré. Ainsi ce qui est en bas parlerait comme ce qui est en haut. pour le miracle d'une même réalisation. En bas du fumier, en haut l'haleine du soleil : c'est de là que naît la splendeur de la rose. Et la voix du bouffon éveille en ma mémoire celle du mage : « Ton enthousiasme ne te sera qu'une force de destruction si tu ne sais le situer dans l'harmonie universelle. A quoi bon créer un dieu en toi si tu ne peux lui assigner sa place au pied du dieu primordial ? » Ah ! j'ai trop écouté le battement de mon cœur pour entendre le rhythme de la vie. Or. voici que ce

misérable bouffon me révélerait l'humilité.

LE BOUFFON RABITOU

Me prends-tu donc pour un cuistre ? Mon naïf plaisir de t'engueuler serait gâté s'il te plaisait de m'accorder en ton esprit licence de pédagogue. J'appelle cuistre tout homme qui imagine une utilité au bout de rôle qu'il vient jouer en ce monde, à la panne qu'il bafouille en cabotin de hasard. Ma gloire est d'être une inutilité, comme un chant de rossignol, une fleur sans sexe ou une belle fille morte pucelle. Quand on clouera ma carcasse entre quatre planches, on écrira par-dessus : « Ci-gît un fou. » et sur la tienne : « Ci-gît un roi, un maître des hommes ! » Et avec ça un long panégyrique suffisamment mensonger. Car, mon pauvre petit enfant, tu n'auras rien su faire, pas même du feu, puisque pour manier la flamme, il faut être fou, philosophe ou amoureux, ou encore poète, c'est-à-dire posséder à la fois ces trois qualités, dont tu t'efforces en vain d'acquérir la moindre. Puis les hommes t'estimeront peut-être un fou. Ainsi te fleurira leur bêtise illimitée d'un honneur immérité.

SCÈNE III

SARDANAPALE, LE POÈTE

SARDANAPALE

Viens, jeune homme investi de l'haleine solaire, viens bienvenu, car, pour vivre, le monde a besoin de ta parole, écho de sa propre conscience. Et je ne suis pas, hélas! plus fort que le monde. Parle, toi dont la voix inspire la force et jette bas les prisons où languit la faiblesse humaine. Parle, toi qui fus initié non par des hommes, mais par des dieux, toi dont la langue est bénie de la sincérité divine. J'ai trouvé dans tes chants les vibrations multipliées de mon être. Ta voix a réveillé des anges en moi endormis. En de sublimes soirs, j'ai vécu l'enchantement d'embrasser la catholicité invoquée par tes rhythmes, le mystère frémissant de s'incarner dans une forme de beauté ; et ta pensée me posséda l'âme, comme un amant possède une femme et la féconde. C'est l'esprit des dieux, c'est le verbe éternel qui chante pas tes lèvres. Tes yeux grands ouverts voient l'intégral secret

et tu peins la vision dont tu demeures ébloui. Du monde la tourbe humaine ne perçoit que les fugitives apparences ; toi seul pénètres sa réalité, son mobile et son essence. Il semble tel que le conçoit la foule : il est tel que tu le chantes, et voici pourquoi le vulgaire te crie halluciné. La taupe nie la vue du lynx. Je ne suis qu'un roi puissant, seigneur des corps, prince des choses vaines. Tu es, toi, empereur des âmes, et je t'écouterai, maître, avec la joie frémissante des enfants prédestinés. Comme tout vivant, et parmi les plus impétueux, j'ai clamé vers le bonheur avec les fougueux poumons de ma jeunesse. Je promis la moitié de mon empire à qui apporterait la joie plénière au monde ,afin que j'en prenne ma part, puisqu'il n'est pas d'individuel bonheur. Toi qui peux vêtir les poitrines d'un manteau d'enthousiasme, me diras-tu pas le secret d'être heureux?

LE POÈTE

As-tu donc tout oublié ? La vertu d'un secret s'évanouit avec son nimbe de silence, s'évapore au vent de la divulgation, parfum d'un flacon débouché. Un arcane est une fleur des ténèbres qui meurt au premier baiser du soleil. Si je te

le donnais, le suprême secret d'être heureux. qu'en saurais-tu faire?

SARDANAPALE

Tu parles comme un roi. J'ai parlé comme un enfant. C'est quelquefois un étranger que j'entends en la voix évadée de mes lèvres. Ton front exhale la sérénité des forts. Contre le dégoût d'être, de quel idéal as-tu cuirassé ton sein ?

LE POÈTE

Je l'ai gardé nu, mais plein d'amour.

SARDANAPALE

Pour une femme ?

LE POÈTE

Encore que borné par les bras d'une femme. l'amour suffit à la gloire d'une vie. De toutes les coupes auxquelles l'homme tend les lèvres, l'amour de la femme est une des plus pures. puisqu'il y boit la souffrance.

SARDANAPALE

Soit. C'est une des lanières avec laquelle je me suis flagellé l'âme.

LE POÈTE

Réveille, en le silence de ta mémoire, l'adorable soir où te fut révélé le mystère du baiser. Si tu n'aimais pas celle qui première ouvrit à ta jeunesse le sanctuaire de ses flancs, songe quelle eût été ton extase alors d'étreindre l'éternelle fiancée de ton rêve. Sans doute aurais-tu senti, parmi le vertige de cette heure, glisser sur ton front l'aile de la mort qui plane sur toute grande joie.

SARDANAPALE

Ah! toi, l'as-tu donc connue cette indicible extase vers laquelle désespérément se tendirent mes bras ?

LE POÈTE

Regarde-moi donc. Tu verrais sur ma face un autre rayonnement. Si je l'avais goûtée, cette extase, me parlerais-tu maintenant ? Elle eût seule peuplé ma vie. O rêve éblouissant des soirs adolescents, je me résignai précoce à renoncer ta possession.

SARDANAPALE

Alors, je te plains : car renoncer son désir,

c'est exposer son cœur aux morsures plus violentes de ce même désir. Si tu voulus mourir, ascète, à la joie de vivre, c'est qu'elle brûlait ton sang du mirage de ses lointaines flammes. Le renoncement n'est que le geste d'une passion forcenée. Tu ne résistes au vertige que s'il t'attire.

LE POÈTE

Le phénix meurt pour revivre plus glorieusement. Si j'ai renoncé les joies de la terre, c'est afin d'en boire plus fortement l'essence. Toutes les beautés du monde, que n'effarouche nul effort de mes bras vers leur étreinte, viennent inscrire puissamment leur reflet en mon âme, comme le ciel se réfléchit plus intense dans la mer.

SARDANAPALE

Peut-être n'es-tu qu'un pauvre homme inhabile à vivre, refugié dans l'îlot stérile de ta rêverie et dévoré de la fringale des fruits de la terre mûris loin de ta main faible. Tu charmes d'un air de flûte le regret de n'avoir démuselé tes passions vers les proies d'ici-bas ? Tu vas chantant ta vie. Veux-tu la vivre ? Veux-tu t'envelopper d'un pan de mon manteau royal, et

veux-tu toutes les joies que tu n'as pas mordues et dont je suis triste?

LE POÈTE

Offre donc une poussière de diamant à qui possède une étoile. Des trois bonheurs que la vie tolère: la femme aimée, l'idée conçue ou la force d'enthousiasme, lequel as-tu pouvoir de donner ?

SARDANAPALE

Ah! nul vivant, nul vivant ne peut donner un bonheur à son semblable! Ah! roi de carnaval et poète de mascarade! Dérision de deux augurales majestés confrontées à la plus anxieuse impuissance! Tu ne me communiqueras pas l'arcane du bonheur. Je ne te conférerai nulle joie. Ah! solitude, solitude de tous! D'un être à un autre s'étend un infranchissable désert, et qu'est-ce qu'une âme pourrait pour une autre âme ?

LE POÈTE

Elle peut l'amour.

SARDANAPALE

Quand elle est surhumaine.

LE POÈTE

Simplement quand elle est vivante.

SARDANAPALE

Ami, la mienne est morte. La puissance permanente d'aimer n'habite qu'un sein royal. Celle dont je fus l'intermittent dépositaire m'abandonna. Une aire où ne niche plus d'aigle n'est qu'un trou dans une pierre. Un homme vidé d'amour n'est qu'un cadavre. Me crois-tu vivant ?

LE POÈTE

Oui, puisque tu souffres.

SARDANAPALE

Tes yeux ne voient pas. Je te dis que mon âme est morte. Le monde ne peut être pour elle que les six parois d'un tombeau. Elle est morte, te dis-je, et vain théurge dont les mains tremblent, le dernier espoir enfanté d'elle incante sa scabreuse résurrection.

LE POÈTE

Les morts ressuscitent. Ils ont changé la forme de leur vie. Nulle mort n'est une fin.

DEUXIÈME PARTIE

(Sardanapale est seul sur une terrasse du palais. La nuit chaude tombe sur la ville. Des lueurs s'avivent aux plans divers des ténèbres. La terre souffle une haleine de volupté. Le silence des étoiles s'écoule sur les hommes. A l'Ouest, des feux fascés jaillissent du temple d'Ischtar universelle. Lumières et musiques viennent de là, car, sur une des terrasses, les courtisanes sacrées chantent un hymne à la Luxure:)

O Luxure,

Toi dont l'haleine de flamme pénètre les corps comme l'emprise de la foudre ; Reine des flancs féconds, reine des flancs stériles ; mère dont le cœur émane, inextinguibles, les baisers qui font crier, les caresses qui font mourir ; sœur consolatrice aux détresses de vivre ; déesse aux yeux d'abîme, amante aux seins de lave, Luxure, soit bénie dans le temps et l'espace !

O Luxure.

Les hommes vont. cherchant le bonheur par des voies diverses. Toutes mènent au gouffre de l'impossible, hors toi. Luxure auguste. Les bras tendus vers les cieux n'étreindront jamais les rêves. Mais ils étreignent. éperdus de sentir un flux de flamme en leurs veines, les chairs pantelantes et crispées. Les plus purs enthousiasmes vont briser leur vol au roc du désespoir. Seul le vertige des spasmes emporte les âmes au cœur des Dieux.

O Luxure,

Luxure sacrée. tu règnes sur les candides animaux qui. magnifiques d'obéir à ta force, font les gestes d'amour sous les yeux du soleil. Les mondes sexués forniquent dans l'éther. Les ctéïs bleus des étoiles béent vers les phallus des soleils sans nombre, tressaillants comme les pistils des lys sous la pluie dorée du pollen.

O Luxure.

Il n'est pas de dieux sans blasphèmes. Quelques uns t'insultent. et foulent aux pieds ta couronne de sanglantes roses. Mais la haine n'est que la rébellion de l'amour. Les pâles ascètes et les filles qui meurent dans le froid parfum de la virginité ne t'ont renoncée qu'à cause d'être éperdus de ton vertige. Et leur

rêve négateur est fasciné de ton image en feu.

O Luxure,

Ah ! soit maudit qui t'a maudite, ô maîtresse des hommes, seule fleur cueillie sur la prairie des désirs ! Toi, bergère des vivants, tu les conduis vers la mort par des chemins de joie. Tu portes l'infini dans tes mains frémissantes, et tes lèvres sont la coupe de flamme offrant la gloire d'exister en forces multipliées.

O Luxure,

Les ignorants du Mystère croient que la mort les délivrera de ton joug. Vain espoir ! Tu domines plus âprement la patrie des morts, ô déesse pareille à la mort. Les sept zones premières que traversent les défunts de la terre en désir de réintégrer l'immémoriale Unité, tu les tiens en ta droite. Les tourbillons de l'astralité roulent des effluves sexuels d'une irrésistible véhémence ; et l'homme qui, vivant, chercha Dieu dans les flancs de la femme, mort le cherchera dans la matrice des Lamies.

O Luxure,

Dis-nous, déesse : Avons-nous pénétré tous tes arcanes ? Les aïeux ont-ils légué toutes les sciences de tes vertus ? Est-il encore, en tes sanctuaires, des mystères inviolés ? A ton culte éternel est-il de nouveaux rites ? Oh ! Parle ?

Connais-tu des péchés que la terre n'ait pas commis ? Nous enseigneras-tu des étreintes plus chaudes et des baisere plus forts ?

O Luxure,

Toi dont l'haleine de flamme pénètre les corps comme l'emprise de la foudre ; Reine des flancs féconds, reine des flancs stériles ; mère dont le cœur émane, inextinguibles, les baisers qui font crier, les caresses qui font mourir ; sœur consolatrice aux détresses de vivre ; déesse aux yeux d'abîme, amante aux seins de lave, Luxure, sois bénie dans le temps et l'espace !

SARDANAPALE

Ah ! voix menteuses ! tu mens comme elle, ô Luxure, toi le plus décevant des sourires, alchimiste malfaisant qui transmutes en tristesse les promesses de tes joies ! Combien de mes frères antérieurs, nobles entre les fils de la femme, ont rué désespérément leur âme vers ton sourire ! Complice du désert, ton mirage invite en vain mon regard. Chaudes voix de la nuit, vous déferlez en vain vers ma poitrine. Ah ! plutôt dépouillez donc le mensonge de votre extase ! Pleurez l'impuissante Luxure. pleurez encore cette effort imposteur des hommes, et que vos hymnes sanglotantes

avouent loyalement aux étoiles l'avortement d'un bel espoir de la terre !

LES VOIX DES COURTISANES *(reprennent au lointain :)*

Apparais donc nue comme la vérité, ô Luxure ! Et nous arracherons de ta chevelure ton diadème, et nous déchirerons les mailles légères d'orfroi à travers lesquelles nos lèvres désirèrent les fleurs de ta poitrine et la toison d'or de ton ventre. Sois nue, ô Luxure, comme le squelette dépouillé de sa chair. Ainsi tu n'es pas belle ! Et cela, nous l'avons su dès ton premier contact. Nous ne t'avons aimée qu'en désespoir, ô reine sombre dont la face réelle est rèche au baiser. Ta force, nous nous sommes enivrées de la chanter, et, anéantissant l'écho de nos voix, le silence sacré nous enseignait notre imposture. Mais quel sacerdoce n'a pas induit son pontife à l'imposture ? Heureux qui donne au monde un mensonge nouveau !

SARDANAPALE

Et malheureux qui lui apporte une éternelle vérité ! Mais que m'importent ces chants sophistiqués ! Vais-je pas, enfant troublé, laisser entrer en moi des voix étrangères ! Suis-je pas né trop solitaire pour qu'une parole d'autrui

puisse se répercuter en moi. Homme, pauvre homme de peu de force, tâche à vivre ta vie et ta mort selon toi-même, et rassemble, pour l'incantation de ton essentiel espoir, les dernières forces qui te restent. Ah! si mon âme a puissance d'engendrer, si mon ombre peut s'inscrire sur le mur du destin, si mon sein s'aimante encore d'un peu de force étoilée, que la projection de ma voix morde comme une eau-forte le cuivre du futur! O femme que j'aimerai, tu dois pourtant entendre mon appel. Pourquoi n'es-tu pas encore venue? Pourquoi n'es-tu pas là? Je sais que tu viendras vers ton amant, vers celui qui tournoie dans le désir et la douleur, dans le désespoir et l'espoir, et qui vivrait de ton baiser comme d'autres en sont morts.

Tu viendras comme si tu étais la forme de mon désir frémissant et multiforme, comme si ta chair était pétrie de mes larmes, de mes sueurs et de mon sang.

Tu viendras comme si tu étais l'incarnation étonnée de tout ce que j'ai aimé dans la vie; comme si, derrière toi s'élargissait à l'infini un sillage de toutes les beautés dont enivrèrent mes yeux le monde visible et le monde invisible; comme si, de tes deux seins, l'un était

l'éternelle Beauté, l'autre l'éternelle Justice.

Tu viendras comme si tu étais le bonheur lui-même, le bonheur dont le baiser trop fort laisserait peut-être à nos faibles âmes une saveur amère.

Tu viendras comme si ton cœur était d'acier, et comme si mon sein était la montagne d'aimant qui s'élève au pôle du monde. Tu viendras quand tu devrais marcher, pieds nus, sur des pointes de fer rouge; quand tu devrais frayer ta voie par la force, par la ruse ou par le crime; quand tu devrais mentir à ton idéal ou tuer le chien qui t'aime.

Tu viendras comme si tous ceux qui sont morts d'amour, depuis l'enfance de la terre, sortaient du tombeau pour te jeter vers mes bras.

Tu viendras comme si tu étais le spectre souriant d'un amour assassiné par sa propre violence.

Tu viendras comme si tu étais la statue même de la mort désirée, comme si tu étais, par delà la mort, une immortalité d'angoisse, de torture et de désespoir.

(Aux dernières vibrations de ses paroles, le jeune homme a tressailli. Au profond de son

être, un choc en retour l'avertit que son incantation n'a pas ébranlé en vain les ondes stellaires de la nuit.

*
* *

(Or, depuis cette soirée, des jours ont coulé sur le front du roi. Leur nombre? Qu'importe! Seules valent les heures de détresse ou d'espoir. Il advint que l'inconnue qu'il appelait est venue. Comment? Qu'importe! Les êtres marchent les uns vers les autres selon l'élan d'inéluctables affinités.)

SARDANAPALE

Avant ta venue, j'avais cru vivre. Ignorance! Au balcon de la mort je regardais passer la vie. Je me souviens encore, en ce siècle, sur cette terre; en d'autres âges, sur d'autres mondes, de battements d'ailes dans une caverne. Cela, ce fut moi.

HÉLIBAH

Je ne connais d'autre pensée que d'avoir attendu tes bras. J'étais une princesse endormie d'un immémorial sommeil. Tes lèvres m'ont éveillée.

SARDANAPALE

Tu parles de ton passé. Il fut mon exil et ma souffrance. On se rencontre toujours trop tard. Avant que je ne t'aie vue, tout ce qui t'effleura m'a blessé, tout ce qui te fit mal m'opprime encore. Songe que ma seule jalousie attaque des choses d'autrefois. Car je suis jaloux des roses qui t'ont charmée, jaloux des heures de joie qui gonflèrent ton sein, jaloux de la douleur, qui t'a baisé la bouche avec sa gueule en fer rougi. Ah! que rien au monde ne t'ait touchée, enfant délicieuse! Que nulle paupière n'ait palpité de volupté sous la caresse de ton apparition! Que tu sois sortie de limbes solitaires pour entrer aussitôt dans mes bras!

HÉLIBAH

Il fut des années de moi que tu ignores. Les transfigurations de ma beauté, les successives apparences de mon être demeureront inconnues à tes yeux d'amour. Tu n'auras pas vu mon enfance rose et mon adolescence mauve. Mon passé n'est qu'un lys mort dont l'inutile parfum s'est évaporé dans un orbe de solitude.

SARDANAPALE

Parfum que d'occultes brises m'apportaient

en bouffées d'espérance. Va, dans l'arome des nuits d'été, par quoi devient sensible à nos poitrines le respir de la terre, j'ai reconnu l'haleine de ta vie, de ta forte et rayonnante vie, concentration de mes attentes.

HÉLIBAH

Il est, au profond de l'océan, des fleurs merveilleuses dont nul œil humain ne soupçonne la gloire. Ainsi sous le monotone déferlage des heures, de moi des splendeurs s'effleurirent, vouées au secret. Je fus, dans une forme héroïque, une âme d'élection. Mais ma beauté chantait un hymne trop puissant pour que les hommes l'entendent. Les ailes de ma pensée leur eussent donné le vertige ; et ma vie n'a pas révélé le mystère de mes aspirations, la force de mes virtualités. Il me semblait que mes lèvres et mon cœur ne devaient s'ouvrir qu'au baiser d'un dieu. Je n'ai pas marché nue, même dans le désert ; et mon âme s'est enveloppée du silencieux orgueil d'exister. Hélas ! mon bien aimé, ces épanouissements de moi te furent perdus.

SARDANAPALE

Non, car je te rêvais.

HÉLIBAH

En moi tu ne trouveras pas une amante de joie. L'urne de mon cœur est toute fragrante de mélancolies. Et dans le ravissement de tes bras, je t'apporte le regret de stériles autrefois. J'aurais tant voulu qu'aucune heure ne nous eût touchés sans nous jeter l'un vers l'autre, que ta vie et la mienne eussent été confondues de la naissance à la mort, comme nos êtres sont pendant le baiser de nos chairs.

SARDANAPALE

Oui, malgré nos efforts, nos cœurs sont lourds du passé. Notre vie sur la terre, nos antérieures vies oubliées en d'autres cycles, sur d'autres mondes, jettent le poids de leurs chaînes sur nos essors. Toi, chère tête, peut-être peux-tu encore vers l'amour le vol des grandes frégates vers l'accalmie. J'ai peur d'être pour l'amour comme pour toutes les beautés, un aigle éclamé.

HÉLIBAH

Ne sens-tu pas en moi la force de lier et de délier? Va, je te délivrerai de toutes entraves. Je ne me souviens que de t'avoir espéré. Je ne saurais te perdre. Et je t'emporterai, dans mes

forts bras de femme, jusqu'aux étoiles de ton désir.

SARDANAPALE

Oui, tu ne projetteras, quoique femme, sur mon ascendant nulle ombre, puisque tu émanes de la lumière. Oui, dès ton approche, dès ton premier pas vers mon sein, j'ai senti ton rayonnement exalter en moi, — suprême espoir! — la beauté qui y sommeille. Oui, toi, toi seule au monde, parmi les êtres, les choses et les rêves, ne fus ni inférieure à mon désir, ni supérieure à ma puissance. Salut à celle de ma hauteur! Et ton baiser reste l'unique rose que j'aurai cueillie dans le jardin des beaux songes. Aux lointains horizons de tes yeux clairs, j'ai découvert le pays où l'air m'est léger, où les sources me sont fraîches.

HÉLIBAH

Ainsi tu sens monter en toi la foi définitive en mon œuvre d'amour, pour laquelle je naquis. Oui, nous donnerons à notre baiser la force conquérante, la force égale aux dieux.

SARDANAPALE

Ton baiser s'appuiera sur une image. Car pour

le recevoir, je deviendrai l'homme adéquat à son rêve essentiel, la statue de mon idéal.

HÉLIBAH

L'amour n'étreint jamais que des images. Il s'exalte d'envelopper sa propre création. Je t'aime, je t'ai créé.

SARDANAPALE

Tu m'as créé tel que je devrais être. Merci ! Si je ne le pus dans l'air de la terre, du moins au monde de ton cœur j'aurai été moi-même. Au miroir de tes yeux délicieux, je me vois vêtu de gloire, et tes flancs de joie sont le socle d'où jaillit ma figure panthée. Que m'importe de n'avoir jeté sur la boue de cette planète l'ombre exacte de ma stature ! Au palais de ton cœur je me sens roi. Partout ailleurs je fus le solitaire étranger poursuivi par l'hostilité des regards, par l'incompréhension des âmes.

HÉLIBAH

Saurai-je demeurer à hauteur de ton rêve ? Toute fleur de beauté se fane; toute flamme s'éteint. L'amour a la durée d'un baiser de la vie à la mort. Au palais de mon cœur, fragile cœur de femme, tu seras peut-être un jour le mendiant errant parmi les ruines. Et le soir, le

triste soir de vivre, verra nos ombres, pauvres ombres courbées, chercher, chercher encore les débris de nos beaux souvenirs pour en bâtir notre dernier abri.

SARDANAPALE

Qu'importe! Qu'importe, si de la gangue infinie de l'éternité nous avons extrait l'or décorant notre vie! Va, les heures adamantines de sublimité ne s'effacent pas, vaines esclaves du temps. Toute beauté est impérissable, car elle inscrit son reflet dans la lumière immortelle.

HÉLIBAH

Alors que nous reste-t-il à demander à la vie de la terre, sinon la déchéance de notre extase? Attendre la menace de l'ennemi, c'est présenter le flanc à ses coups. L'amour ne reçoit de couronnes que de sa sœur la mort.

SARDANAPALE

O terrestre existence! Elle n'est pas le jardin de délices qu'en elle cherchent les insensés du troupeau humain. Elle ne peut donner à ses favoris le bonheur ni sa menue monnaie la joie. Seuls sont sages ceux qui lui demandent la souffrance. Elle ne saurait offrir autre largesse.



Et puisqu'elle nous attribua la beauté de cette heure, nous la quitterons, cœurs reconnaissants. La mort nous appelle de sa forte voix surnaturelle.

HÉLIBAH

Et nous franchirons enlacés la porte qu'elle nous ouvre, la seule assez haute pour nos fronts exaltés de baisers.

SARDANAPALE

Et puisque nous n'atteignons pas la sublime humilité d'accepter la vie, que notre mort jette sur la terre une lueur éblouissante et perdurable ! Songe, ma bien-aimée, pour notre suprême hymen, aux flamboiements d'un baiser qu'apercevraient les étoiles !

HÉLIBAH

Couples d'amour qui souffrez sur la terre, couples d'amour enlacés sur les sphères lointaines, veuillez accueillir d'un sourire de salut le royal incendie voilant de flammes notre dernier baiser ! Tout de nous sera transformé : Nos chairs en cendres, notre amour en union plus profonde.

SARDANAPALE

Ainsi soit-il !

(Les voix des amants s'évanouissent dans le murmure du baiser.

*
* *

Or, cette nuit-là, les pasteurs épars sur la plaine et les monts s'étonnèrent d'un prodigieux flamboiement dissipant les ténèbres. L'haleine du vent emportait, avec les houles d'étincelles, l'odeur résineuse des cèdres et des pins. La lueur colossale du bûcher montait vers les étoiles avec les âmes des deux amants. Elle couve encore sous cette cendre qu'est la mémoire des hommes... cendre, suprême parure attribuée à tout orgueil.)



LE MYSTÈRE D'UNE INCARNATION

LE MYSTÈRE D'UNE INCARNATION

Et nunc et semper dilectæ dicatum

A cette époque, dans un accès véhément de misanthropie, je m'étais retiré dans une baie farouche de la côte bretonne. Le charme d'un petit village délicieusement assis devant la mer avait arrêté mes pas de voyageur. Le groupe de sombres chaumières où de pauvres gens vivaient péniblement de la pêche n'avait certes aucune originalité spéciale. Mais l'âme de ce site enveloppait de douceur l'âme attristée du passant. Des bois de chênes et d'ormes isolaient de l'horizon terrestre le fouillis des cabanes dont les ouvertures béaient vers ces frondaisons protégées du vent d'ouest par un rempart de buttes abruptes de granit.

A cet endroit, le paysage se divisait en deux parts de caractères antithétiques. A l'Est, s'enfonçant dans les terres, il étalait la joie d'une végétation drue et somptueuse ; à l'ouest, le sol

entrant en promontoire dans l'Atlantique consistait en une série d'énormes masses granitiques d'une sauvagerie violente. Campé dans ce village, je pouvais contempler à la fois les deux aspects les plus contraires de la multiforme nature, son plus câlin sourire et sa plus effroyable convulsion.

Adjacent au village, un tout petit cimetière descendait en pente douce vers une grève formant une courte solution de continuité entre les falaises béantes de la côte. Dans les grandes marées, le flux venait affleurer les tombes les plus proches. Je n'oublierai jamais l'impression que me causa ma première visite à cette nécropole menue. Enclose d'un mur à hauteur d'appui, on y pénétrait, comme dans presque tous les cimetières des campagnes bretonnes, en franchissant un échalier taillé dans le granit. Un soleil ardent mirait la mer bleue. Des pierres tombales festonnées de ronces et de lierres pesaient sur la terre lourde et jaune. Entre elles avaient poussé de vieux pins dont les maigres troncs nus s'en allaient porter très haut dans le ciel les cimes sphéroïdales, nuages opaques, où gazouillaient quelques mésanges. Ah ! l'adorable cimetière ! Comme il s'y reposerait délicieusement, le corps las, immortel-

lement bercé par le chant des vagues. A la sépulture grandiose de Châteaubriand dans son solitaire îlot, j'aurais préféré un coin dans ce champ funéraire où l'ange de la mort, quand il y passait, devait sourire.

Sur des croix je lus des noms celtes. Quelques inscriptions étaient analogues à celle-ci : « A la mémoire de Jean-Yvon Guivarec'h perdu en mer. ». Ainsi, plusieurs de ces sépultures citaient le nom de cadavres qu'elles n'avaient jamais reçus, et que les flots roulaient toujours sur des lits d'algues roses. Mais ces trépassés-là, assurent les vieillards, reviennent chaque année passer le jour des morts dans la tombe ordinairement vide, afin d'entendre les prières dites pour leur âme par des voix aimées.

Une tombe fleurie de superbes roses rouges, et d'aspect différent des autres me frappa. Elle portait une croix ansée, sculptée dans le granit, et chargée de l'inscription suivante :

MIRIAME HÉLÈNE

23 novembre ... — 3 février ...

IRRADIAT HAEC ANIMA MEAM

Celle dont la dépouille reposait là n'avait donc pas vécu deux mois ! Quel inconnaissable destin jette ces êtres dans un monde qu'ils déser-

tent aussitôt? Quelque chose m'attirait vers ce sépulcre de petit enfant. Pourquoi, dans ce cimetière de marins, l'étrange mysticité de cette inscription latine? Puis était-ce, ou non, par hasard que cette croix ansée érigeait là sa forme, inusitée en pays chrétiens et dont les théologiens, sauf peut-être Tertullien, n'ont pas entrevu le très antique symbolisme?

Rentré à l'auberge, mon premier soin fut de questionner l'hôtesse sur ce tombeau. Précisément se trouvait là une bonne femme du village, la vieille Katell, renommée dans les environs pour ce qu'elle parlait admirablement le français. Katell, heureuse de montrer son talent de conteuse à un « monsieur de la ville » me fit, de sa voix chantante et mélopéenne un prolixe récit d'où je parvins à démêler les faits principaux.

Le petit être endormi dans la tombe depuis près de cinquante ans était la fille d'un vieil original qui habitait à un kilomètre du village, sur la côte, une maison isolée. Autrefois, — c'était alors, au dire de Katell, un jeune « monsieur » — il avait fait bâtir cette demeure pour y venir, avec sa jeune femme et une fillette qui venait de naître.

— Ah! monsieur, affirmait Katell, le bel enfant! Mais tous les gens disaient qu'elle ne vi-

vrait point, parce qu'elle était plus belle que les anges du bon Dieu ! Si vous l'aviez vue quand elle souriait ! Ah ! *ma Doué*, bien sûr qu'elle entendait les anges l'appeler !

De cet enfant qu'elle avait aperçu quelques instants il y avait presque un demi-siècle, la vieille femme semblait conserver un souvenir toujours présent. Je ne m'en étonnais pas, sachant avec quelle indestructible énergie la mémoire de ces êtres simples retient les images qu'elle reçoit au courant d'une vie monotone.

Quelques semaines après l'arrivée, l'enfant mourut.

— Monsieur, dit Katell, vous n'allez pas me croire. Des fois j'ai raconté la chose à des messieurs peintres qui passaient par ici, et j'ai bien vu qu'ils me prenaient pour une vieille folle. Mais tout de même il faut que je vous le dise ! Sur la terre qui recouvrait le pauvre petit corps, les parents mirent des fleurs en brassées. De belles fleurs monsieur, comme il n'en pousse pas chez nous. Il y avait des roses en plein février. C'étaient des roses fleuries dans des serres comme on en voit dans les châteaux. Eh bien, pendant plus d'un mois, monsieur, les roses restèrent aussi fraîches que si l'on venait de les cueillir. Pourtant, cet hiver-là, il

fit des froids et des pluies comme on n'en connaît guère. Six semaines après, il y avait encore des fleurs fraîches. Ce n'était pourtant pas de nouvelles fleurs car aucun de nous dans le pays n'aurait pu trouver des roses en février, et les parents étaient partis pour Paris. Demandez si je mens à Jean-Marie Elias, le fossoyeur, qui est bien vieux, mais qui se rappelle encore tout ce que je vous explique là. Et toi, Charlotte, ajouta-t-elle en breton à l'hôtesse qui mettait le couvert, tu es trop jeune pour avoir vu ça, mais ta défunte mère a dû te le raconter.

— *Ia*, répondit Charlotte qui ne parlait pas français, ma mère m'a dit souvent qu'une fois mon frère aîné, Lomic, celui qui navigue à l'État en ce moment, était bien malade quand il était tout petit. Le médecin prétendait qu'il n'y avait plus d'espoir. Ma mère porta Lomic sur la tombe de la petite fille et fit des prières ; et mon frère fut guéri dans les trois jours.

Ames candides, pensai-je, pour lesquelles tous les événements conservent leur nimbe de mystère ; âmes heureuses dont la floraison ne fut pas desséchée par l'haleine des villes tristes et du siècle mauvais.

— Mais, demandai-je à Katell, les parents, que sont-ils devenus ?

— La mère est morte, Monsieur. Le père habite toujours la maison dont vous apercevez la toiture d'ici. Il vit là tout seul, servi par la nourrice de la petite fille, une *étrangère* du pays de Paimpol, qui, depuis les temps, n'a jamais quitté son maître. Ah ! le pauvre Monsieur, il a eu bien du chagrin. Un si bon homme ! Il n'y a jamais eu quelqu'un de malheureux dans le pays sans que le Monsieur ne lui ait fait du bien. Malgré ça on a un peu peur de lui. Il a une façon si drôle de vous regarder ! Sa maison est pleine de livres qu'il passe son temps à lire quand il ne se promène pas sur la côte.

— Il y a longtemps qu'il vit ainsi ?

— Des ans et des ans, Monsieur. Autrefois, quand il était plus jeune, il partait souvent en voyage. Maintenant, il ne quitte plus le pays.

Pendant mon déjeuner dans la salle d'auberge, Katell, tout en tricotant, me narra, sur le vieillard, une foule d'anecdotes pour la plupart oiseuses.

— Cette chose-là, Monsieur, défunt mon homme vous la raconterait bien s'il était encore de ce monde, le pauvre cher. Il avait été quartier-maître et savait lire comme un prêtre. Un jour, — ah ! il y a longtemps de ça, — le monsieur vint chez nous : « Pierre, dit-il à mon

homme, voulez-vous venir prendre un verre de rhum à la maison? j'ai un service à vous demander. » — « Je suis tout à vous, Monsieur » répondit mon homme. Ah! il s'était passé une drôle de chose! Monsieur le vicomte de X., le maître du château de X., qui était alors un beau garçon de vingt-deux ans, était venu passer quelques jours dans le pays. Il s'amusait à tirer les goëlands avec son fusil, tout le long de la côte. Le Monsieur aimait les oiseaux, et ça le chagrinait quand on leur faisait du mal. Il écrivit au vicomte une lettre très jolie pour le prier de ne plus tirer les oiseaux de mer. Le vicomte n'en continua pas moins à chasser. Alors le Monsieur lui parla, et il se disputèrent. C'est pour ça que le Monsieur venait chercher mon homme. « Le Monsieur m'a demandé d'être son témoin, me dit Pierre en rentrant, il va se battre en duel avec Monsieur le vicomte. » *Ma Doué*, si ce n'est pas effrayant que les hommes se massacrent ainsi! Les deux Messieurs se sont tiré des coups de pistolet dans la lande de Bizien, que vous voyez là-bas. Le vicomte tira le premier sur le Monsieur sans l'atteindre. Le Monsieur lui dit: « Monsieur, je vous en prie, voulez-vous me promettre de ne plus tuer les oiseaux du pays? » — « Monsieur, fit le

vicomte, je répondrai peut-être quand vous aurez fait feu. » Le monsieur dit à mon homme qui était plus éloigné de lui que le vicomte : « Pierre, élevez votre chapeau au bout de votre bâton, et ne bougez pas ! » Et il il tira dans le chapeau qui fut traversé par la balle. Alors le vicomte lui tendit la main en disant : « Monsieur, je vous promets de laisser en paix les oiseaux que vous aimez. »

Le verbiage de Katell, tous les détails qu'elle me donna sur la vie extérieure de ce solitaire piquèrent au vif ma curiosité.

Dans mes promenades au long de la côte, je rencontrai souvent ce singulier personnage. C'était un vieillard agile et maigre, dont la tête, encadrée de sa barbe et de ses cheveux blancs, brunie par le hâle comme celle des marins, était belle encore. Les yeux, très jeunes, brillaient d'un éclat humide assez semblable à celui que j'avais remarqué chez certains végétariens ou chez quelques mondaines habituées aux piqûres d'atropine.

Certes j'avais désiré connaître de près cet homme ; mais il semblait peu disposé à laisser attenter à sa farouche solitude ; et quelquefois, il n'avait pu refréner un regard quelque peu hostile au passant dont la silhouette impor-

tunait sa rêverie. Une circonstance fortuite l'obligea de sortir de sa réserve ; et bientôt, un courant de sympathie nous ayant liés, je me trouvai admis à l'intimité intellectuelle du vieillard. Jamais il ne fit allusion à un événement quelconque de sa vie. Ayant scellé son cœur, il n'entrebâillait que sa pensée. Je reconnus vite, à la puissance des idées, un de ces hommes de génie, plus nombreux qu'on ne croit, qui pour une raison ou pour une autre, dédaignèrent de faire œuvre, et concentrèrent toutes leurs énergies vers l'épanouissement solitaire de leur personnalité.

Rappelé à Paris, je demeurai environ un an sans nouvelles du vieillard dont la magnifique intelligence avait ébloui ma jeunesse. Puis, un jour, je reçus un paquet contenant un manuscrit et une lettre ainsi conçue :

« Quand vous lirez ces lignes, j'aurai quitté la terre. Je vous lègue le secret de douleur qui étreignit ma vie. Ah ! bien longtemps je me jurai de détruire les pages où je tentai cette révélation. Elles sont certes indignes de l'être dont elles évoquent la noble apparittion. Qu'elles aillent en vos mains ! je vous ai élu mon confident pour des raisons que vous ne comprendriez pas peut-être. Pardonnez-moi de vous

parler ainsi : J'ai pris l'habitude de deviner dans la fleur présente le fruit futur, et je prévois à votre esprit une efflorescence dont vous ne soupçonnez pas vous-même la possibitité. Vous portez au front le sceau des prédestinés qui perçoivent le rayonnement de la Lumière. Les dernières lueurs de mon Couchant saluent votre Aurore. »

Je m'informai : On avait trouvé, un soir d'octobre, le vieillard mort sur la tombe de son enfant.

Quant au manuscrit, je crois déférer au désir de son auteur en le publiant dans son intégrité :

LE MYSTÈRE D'UNE INCARNATION

L'ineffable événement qui déchira ma vie en deux parts, je me suis souvent demandé avec angoisse si je devais le raconter.

Devrais-je pas enfouir en mon cœur, comme dans un inviolable tabernacle, le souvenir de l'être qui vint à moi des profondeurs de l'Absolu. Cette émanation divine dont je pleure à jamais l'évanouissement, vais-je pas, d'une plume sacrilège, en livrer une description au profane troupeau des hommes.

Quant à ce qui est de moi, que m'importe! Pour avoir fait pieusement exact le récit d'une réalité dont l'aperception dépasse leur enten-

dement, que je sois traité soit d'imposteur, soit de visionnaire ou de fou, je ne saurais m'attarder à en prendre souci. Je n'ai pas coutume d'écouter les bégaiements de l'ignorance humaine. Que d'autres, plus hauts dans la hiérarchie spirituelle, m'attribuent le charme d'une imagination menteuse et le futile souhait d'une gloriole littéraire, leur opinion ne saurait attenter à mon indifférence.

Mais j'hésite à livrer aux commentaires ignares, grossiers ou méchants, la mémoire sacrée d'un être dont la mystérieuse venue ne pourrait être sentie que de quelques âmes rares. Ah! frêle enfant, oiselle qui t'es posée une heure sur l'arbre de la vie, ange dont l'aile de lumière effleura ma sombre jeunesse, conseille-moi! J'ai cru discerner la réponse:

« Agis toujours pour les nobles âmes. Les autres, n'y songe que pour leur donner ta pitié. N'y eût-il sur terre qu'un juste ou qu'un génie, pense à celui-là remémore-toi que tu lui dois la révélation de ce que tu connais. Parle: ta voix ira vers les oreilles destinées à t'entendre. Quand à la foule humaine, une âme grande ne peut la tenir en dédain. Toute parole de Vérité ou de Beauté est un soleil dont chacun est bénéficié selon sa puissance: l'aigle seul le con-

temple, mais le moineau se réchauffe à son rayon. Parle! Pourquoi redouterais-tu l'insulte à l'objet de ton culte. Le blasphème n'atteint que celui qui le profère. Et ne sais-tu pas que la force posthume des martyrs s'accroît en proportion directe des malédictions lancées par les persécuteurs? Que serait la gloire des saints si le mal n'existait pas? Parle! »

J'obéis.

Au cours de ma longue existence, j'ai négligé l'action apparente. Comme tous les hommes dont l'intellect éploya son vol hors du temps, à la stérile agitation des occidentaux en mon siècle je ne pouvais accorder qu'une commisération dédaigneuse. Ma vie fut uniquement sentimentale et conceptuelle; et je n'ai affaité le faucon de ma volonté que pour le lancer au gouffre du Mystère. Depuis un demi-siècle environ, au mépris de toutes fins mortelles, seul l'effort vers le Divin hanta ma pensée.

Par suite de contingences qu'il est superflu d'énumérer, ma jeunesse se trouva très-mêlée au monde. En citant ce détail, je désire établir que je ne fus pas un ermite contemplatif dont la solitude déforma la vision. A vingt-cinq ans il m'avait été donné d'acquérir une expérience des hommes pouvant défier celle de ces misé-

rables vieillards qui durant de longues années se complurent à la vanité de l'intrigue sociale.

J'avais vingt-six ans quand m'arriva l'événement qui décida de ma vie postérieure : Ma femme devint enceinte.

Hélène comptait alors vingt trois ans. Elle rappelait le type de Vierge que chérissent certains Primitifs du Nord comme Memling et Jean Van Eyck. La loi des attractions nous avait poussés l'un vers l'autre : mais son esprit, bien qu'évoluant, sous l'impulsion native, dans la sphère d'idées où je m'élançais, conserva son originalité tout en s'épanouissant au contact du mien. Assurément il s'imprégna des émanations de ma pensée, mais sans perdre le charme de son parfum initial. Son âme profonde, merveilleux clavier où les doigts des anges, en s'y jouant, éveillaient d'harmonieuses intuitions, se révélait dans ses candides yeux noirs et dans le caractère archaïque de sa beauté attestant ce phénomène d'hérédité, nommé par les physiologistes modernes « le retour ancestral », grâce auquel un être ressemble à quelque ascendant, prototype de sa race. Mais l'énergie aggressive de l'aïeul, un guerroyeur de la Renaissance, un maréchal de France

fameux dont la famille, en des siècles lointains posséda la couronne de Bretagne, s'était transformée, chez la jeune femme, en une force de mélancolique douceur.

A la certitude de sa maternité, Hélène fut prise d'une inquiètude que je partageai. Appeler, du fond de l'Inconnu, une âme à la vie, c'était une responsabilité que notre jeunesse n'envisageait pas sans trembler.

— Soit, affirma la jeune mère, cet enfant, ce sera mon chef-œuvre, à moi. Ivre du Beau, mon esprit est un oiseau qui vole parmi des mondes dont il revient ébloui sans pouvoir en rapporter, pour témoignage, la moindre fleur en son bec rosé. Si j'étais homme, je subirais la torture des poètes impuissants à réaliser leur vision. La faculté d'expression me fut refusée : et quelquefois je m'attristai de me sentir artiste stérile. Oui, cet enfant sera mon chef-d'œuvre. Je veux créer un être sublime, un être de Lumière et de Beauté. Et l'idéal que j'entrevois derrière un voile de brume, il le contemplera de ses yeux d'aigle, dans une intégrale splendeur, avec la sereine limpidité du génie.

Dès lors, il fut convenu que nous unirions nos forces afin d'éveiller à la vie un magnifique modèle humain?

— Mais, dis-je à Hélène, ce n'est pas aujourd'hui que commence ce travail. Chaque effort d'élévation, chaque minute d'exaltation vers le Divin perçu sous l'une de ses manifestations multiples, chaque coup d'aile vers le triangle du Beau, du Vrai et du Juste, chacune de ces volitions disparues qui constituent la partie noble de notre passé, tout cela n'est pas perdu, — non plus hélas ! que le fardeau de nos défaillances et de nos erreurs. Et c'est parce que tu es natalement pure qu'il te sera permis de donner la vie à un être supérieur.

Hélène se livra toute entière à son œuvre de création avec une constante énergie. en suivant scrupuleusement mes indications successives.

Cette arrivée d'un enfant au monde terrestre, ce mystère de l'incarnation qui déconcerte les hommes, je pus lui en révéler certaines phases, et sa merveilleuse intuition pénétra d'un coup des arcanes sur lesquels a longuement peiné la méditation d'admirables penseurs.

A la lumière puisée dans mes études je pouvais soulever quelques-uns des voiles, dont le secret du Verbe fait chair est enveloppé par la science moderne qui connaît seulement les modifications des phénomènes d'embryologie, et par les religions, qui, toutes, dans le symbolisme de la

Chute et de la Rédemption enseignent, à qui la peut entendre, une part de l'éternelle Vérité.

La science exotérique, sur le plan physique où le borne son investigation, a entrevu, très incomplètement d'ailleurs, sous le nom d'Evolution l'une des lois primordiales qui ordonnent le monde. Elle n'a pas encore compris que cette Loi est mystiquement énoncée, sous le titre de Rédemption, par toutes les théologies. Mais elle ignore, — et sans doute elle ignorera toujours, — au pôle opposé, la loi d'Involution, que les religions appellent la Chute, et selon laquelle s'opèrent les naissances.

Comment une âme, émanation de l'Absolu descendant la spirale de l'Involution, entre-t-elle dans la matière ? Comment est-elle emportée par le vertige de la Chute, vers la matrice de la femme, premier tombeau de l'homme ? sur ce mystère, je ne puis lever ici qu'un coin de voile :

Par l'Amour, par l'étreinte auguste de leur chair, le couple humain attache à une parcelle de matière un principe de la Vie Universelle. Ainsi crée-t-il un centre d'attraction dont la puissance rayonne vers les sphères où circulent les esprits en désir d'incarnation. Le Verbe d'un couple appelle une âme de sa race. Plus haut s'élance-t-il vers le zénith de l'Infini, plus belle et plus

noble est-elle, celle qui répond à l'invocation charnelle. Mais il se peut que l'aile de l'Amour emporte, quelque jour, au-delà sa sphère d'attraction accoutumée, la virtualité génératrice d'un couple vulgaire; et c'est pourquoi une femme de beauté, un pur génie quelquefois naquirent d'une paire de bourgeois un instant magnifiés par l'extase d'un spasme.

Les esprits en attente de vêtir la forme corporelle obéissent, comme tout au monde, à la loi de Hiérarchie. C'est un esprit élémentaire qui entrera dans la peau d'un rustre : c'est un esprit déjà fleuri d'un antérieur développement qui habitera le cerveau d'un Dante. « Tout être créé est une Révélation dans la Chair », disent tous les mystiques par la voix de Novalis. Et la plus haute révélation s'incarne dans les Héros, types suprêmes de l'humanité que jadis la pieuse Hellade proclamait demi-dieux : Phidias, Shakespeare, Léonard de Vinci, Platon, saint Jean, Jacob Bœhme...

— Je veux, dit Hélène, être la mère d'un enfant de cette beauté.

— Prends garde ! Toute grandeur s'expie par une douleur. Les sept glaives sont réservés au cœur des mères glorieuses.

— Souvent aussi, hélas ! à celui des humbles

mères. La croyance populaire affirme que pendant la grossesse, les sentiments de la mère influent sur l'enfant.

— Elle a raison. L'âme populaire est le puits où s'est croupie l'eau pure de la Vérité. La Grèce antique connaissait un art ignoré des modernes, ces contempteurs de la Beauté : la callipédie, ou l'art de créer de beaux enfants.

— Cet art, ami, peux-tu le reconstituer ?

— Nous pouvons y tâcher.

— Mais d'abord il faudrait savoir le sexe de l'enfant.

— C'est facile. Nous contrôlerons l'un par l'autre deux procédés : Celui des physiologistes contemporains et celui des sages anciens.

En attendant, nous aurons recours à la lucidité magnétique. Toutes les formes sont inscrites, — hors du temps, — dans la lumière sidérale comme dans une succession d'épreuves photographiques instantanées. L'homme magnétisé dont le corps sidéral, est mis en rapport avec cet universel réceptacle des reflets, perçoit ces formes inaccessibles à qui n'est pas en état de Voyance.

J'endormis une jeune fille dont j'avais antérieurement éprouvé la lucidité :

— C'est une fille, dit-elle. Oh ! qu'elle est

belle ! Elle naîtra dans la première quinzaine de décembre, un samedi, avant minuit. Il m'est impossible de lire la date exacte, d'en savoir davantage. Réveillez-moi.

Le sexe étant connu, il fallait donner à l'enfant un nom.

Nommer un être, c'est le vouer, c'est le vêtir d'une chape de soie ou d'une robe de Nessus, c'est attacher à son col un talisman d'or ou de plomb. Certes, rien n'est indifférent à une destinée humaine, et les éventualités que le vulgaire attribue à un absurde hasard se manifestent comme les effets de causes inconnues. Mais la volonté qui associe à la sonorité de quelques syllabes l'individualité d'un être fait une inconsciente incantation dont les vibrations, réfractées par le bouclier du Destin, viennent retomber sur la tête de ce vivant en ondes de maléfices ou de gloire, de tristesse ou de félicité. Sur cette vérité, la divination des grands poètes habitués à manier la vertu évocatoire des paroles s'accorde avec la science des Prophètes. Il est dit dans les Védas : « Tu donneras à ta fille un nom sonore, abondant en voyelles, et doux à voltiger sur les lèvres de l'homme. » Au berceau des princes de légende, les fées marraines investissent les frêles filleuls de syllabes

heureuses, et ce n'est pas futilement que les religions baptisent les nouveaux-nés de noms qu'illustrèrent primitivement, martyrs ou saints, des êtres d'une humanité supérieure et que nimba d'une force occulte la vénération postérieure des races.

L'enfant reçut les noms de Miriame Hélène, exprimant chacun l'idéal féminin d'une civilisation. Le vocable hébraïque Miriame, dont je n'ai pas à commenter ici le mystère hiéroglyphique, désigne la femme dont le front est couronné du septénaire d'étoiles et dont les pieds foulent le Serpent de la lumière astrale.

Dans le mythe homérique, Hélène, la femme dont les vieillards troyens suivent extasiés le sillage charmant, porte un nom qui précédé d'un nouveau hiérogramme, est attaché à l'éclat de la lune (Séléné), et dont la racine *El* appelle immuablement, dans les initiales langues d'Orient, — restes de la langue-mère — toute conception de splendeur, de gloire, de magnificence. Si c'est pour quelques rares voyants que le nom d'Hélène éveille la révélation métaphysique enfermée dans sa suave sonorité, du moins grâce à l'énergie d'une longue tradition, représente-t-il aux imaginations moins profondes d'un plus grand nombre l'idée de la su-

prème beauté, de la plus rayonnante forme d'humanité que la nature ait fait jaillir de sa matrice.

Un nom contient en lui la représentation de l'ensemble de pensées dont il appelle les correspondances chez l'homme qui le prononce. Il réunit donc à sa vertu essentielle celle qui lui est attribuée par la tradition d'une collectivité humaine, et celle dont il est aimantée par le vouloir qui en chape un être. Le nom est le symbole vivant de l'être qu'il désigne.

Portant dans ses flancs un être inconnu que sa maternité appellait du cœur de l'Infini, Hélène se considérait comme un temple que ne devait profaner ni une pensée vile ni une vision de laideur.

— Esprit de mon enfant, tant que ta forme obscure emplira mon ventre, tu vivras en moi comme dans un palais splendide où le génie des grands artistes a peint les murs à fresque ! Je ne penserai jamais à toi, jamais à une partie de toi sans y associer quelque idée de beauté... Mais, me demanda-t-elle, l'âme de l'enfant est-elle entrée en lui pendant que la mère le porte ?

— D'après la doctrine secrète, l'âme ne commence à s'attacher au fœtus que lorsqu'il a un

cerveau, c'est à dire, suivant les données de l'embryologie, vers le huitième mois. Mais elle flotte alors autour de lui. C'est seulement à l'instant de la naissance qu'elle le pénètre en même temps que la première bouffée d'air, comme à la mort, elle s'exale avec le dernier souffle. D'ailleurs, l'âme essentielle ne s'allie jamais aussi étroitement au corps que l'enseignent exotériquement certains théologiens. Irréductible à l'emprisonnement charnel, elle est l'auréole où baigne la forme. Ton âme, c'est ton idéal !

Le peuple qui apparut, missionnaire adorable, pour donner à notre monde la plus magnifique révélation de la beauté, la Grèce, installait aux demeures de ses femmes de nobles œuvres d'art afin que l'œil des mères, hanté d'une perpétuelle vision de vénusté, imaginât des fils charmants comme des dieux. Comme ces génitrices, Hélène s'entoura d'une atmosphère de beauté. Vivant à Paris la période de sa gestation, elle passait les journées au Louvre.

Les modernes ne comprennent rien à l'harmonie du corps humain. Comment une race habituée à considérer la nudité comme une honte entendrait-elle le merveilleux poème de la plasticité ? Cette sacrilège ignorance de son plus ad-

mirable chef-d'œuvre, la juste nature la châtie dans la chair même de ces hypocrites brutes. Elle les façonne en torses grotesques, en ventres immondes, en hideux membres, et les lance à l'ironie de la lumière, tas de viande amorphe, afin qu'un jour quelque puissant vengeur, quelque Daumier farouche fouaille pour immortellement leur turpide apparence.

Triomphatrice du temps, la statuaire grecque les insulte de sa gloire et transporte de pures joies cette élite humaine, toujours renouvelée, à qui le destin assigna mission de conserver la flamme sur l'autel de la divine Beauté.

Des chefs-d'œuvre helléniques, celui qui avait inspiré à Hélène la plus intense émotion, celui qui avait tordu d'un frémissement toutes ses fibres, et couvert son jeune visage de cette pâleur sacrée que donne un beau vers à des poètes adolescents, c'est la victoire de Samothrace. Ah ! maudite soit la cause qui mutila ce corps sublime ! Certes la grande main qui t'a taillée dans le marbre, ô Victoire, âme pétrifiée, n'a pas voulu faire de toi l'allégorie monstrueuse de l'égorgement d'une armée par une autre, l'apothéose du meurtre et de la brutalité. O forme auguste, je sais le désir dont vibrent tes pieds sur ton rostre de pierre. Tu es la vic-

toire de l'humanité sur l'enfer, le triomphe du Triangle d'en haut sur le Triangle d'en bas. de la vérité sur l'erreur. du bien sur le mal, du beau sur le laid ; et l'élancement lyrique de tes flancs, l'essor fougueux de tes larges ailes, t'emportent tout droit vers le climat de ta patrie, vers le mystère de ton rêve. vers le sein des dieux !

Comme tous les artistes aimant le caractère spiritualisé de la forme. Hélène reprochait au corps normal de la femme la lourdeur des cuisses, colonnes gémellées supportant l'entablement trop puissant du bassin et de la croupe, massive architecture dont le poids écrase les tiges frêles des chevilles. Ainsi la femme apparaît-elle un superbe animal de reproduction. dont toutes les énergies se concentrent au ventre, vaste temple de la fécondité. Voilant ce défaut, l'auteur de la Vénus Victrix dut entourer d'une draperie les jambes et le genou levé, afin de faire jaillir d'une hampe isopérimètre la fleur du torse adorable.

La jeune mère évoquait à l'horizon de son imagination un plus svelte idéal de plasticité féminine, ennobli de l'élégance virile de l'adolescent. et proche de celui qui tenta les statuaires des Hermaphrodites étendus. au Louvre, sur leurs coussins de marbre.

Jour par jour, elle peupla la mémoire de ses prunelles des plus radieuses têtes que caressa la main des grands maîtres. Les Vierges des Primitifs italiens, l'ovale élancé de ces visages dont chaque trait révèle une énergie de tendresse et d'amour, la sereine candeur de ces fronts dorés, avaient envahi sa vision comme des portraits aimés. C'était à ces types, peu variés, de beauté féminine que son esprit vouait son sonoral baiser ; aux femmes des Florentins et des Ombriens, à celles dont Sandro Botticelli adora la mélancolie voluptueuse, à celles même dont Pérugin anima les joues roses d'une joie païenne de vivre. Mais surtout une magnétique attirance appelait Hélène aux femmes du suprême Héros de la peinture, du divin Léonard de Vinci. Comme elle aspira la grâce profonde, l'énigmatique douceur de ces profils qui sourient de connaître les arcanes de la mort et de la vie !

Parmi ces créatures de beauté, avait-elle choisi un prototype d'après lequel sa pensée volontaire tenterait de modeler dans ses entrailles le visage de son enfant ? Elle se souvint qu'un jour, à l'*Académie* de Florence, devant l'archange essorant, glaive au poing, dans le *Tobie* de Boticelli, elle s'était écriée en un élan d'admiration passionnée :

— Ah ! si j'avais un fils, je voudrais qu'il lui ressemblât !

Je trouvai une reproduction de la tête de l'archange : D'épaisses boucles sombres, encadrant la pureté du galbe génal, avivent la chaude matité d'un teint égal où s'affirme une intrinsèque ardeur dirigée par la volonté ; des yeux d'un tranquille héroïsme, une bouche née pour la volupté de baiser des idées ; — masque d'un être capable de gester son rêve après l'avoir conquis dans un domaine surhumain. Quelle que soit sa douceur, cette figure est mâle. Hélène la féminisait en son imagination. C'est sur cette fleur d'humanité archangélisée que se posait le plus souvent le papillon de sa songerie. Mais, artiste sans œuvre, elle préférait avant tout l'idéal personnel de beauté qui surgissait parmi la solitaire intimité de sa vision, et qu'elle voulait réaliser dans la chair.

Toute forme est révélatrice d'une âme. Pour influer sur la forme d'un vivant, il faut d'abord influer sur son âme. Hélène tendait vers l'âme de sa fille sa pensée chargée du génie des grands poètes et de la musique divinatrice. Elle s'abîmait éperdument dans le rêve des plus hauts esprits. Celte d'origine, elle dédaignait la médiocrité du génie français qui, jusqu'à l'aurore

du dix-neuvième siècle, n'avait pas pu donner au monde un seul grand poète. Shakespeare, Dante, les romantiques français régnaient sur son ambiance ; mais surtout elle s'attardait aux lyriques dont le rêve frémit d'un vertige occulte, dont le chaste idéal s'élance comme un lys d'or hors d'un gouffre d'ombre, dont l'amour s'envole à des femmes d'essence angélique; tels Edgar Poë et Charles Baudelaire. Autour d'elle marchaient, compagnes évoquées de son élection, les Lénore, les Sigeïa, les Morella de Poë, la Séraphita de Balzac, la reine Mab de Shelley, toutes héroïnes sur lesquels tombe l'influx de la Lune, dispensatrice de la mélancolie.

Cette exaltation que la jeune femme buvait comme un vin consacré, ces forces spirituelles dont elle armait son imagination, il fallait les concentrer vers le but unique : il fallait les contraindre à envelopper l'âme de l'enfant d'une sphère de somptueuse idéalité. Quel talisman aurait la puissance de l'Etoile Flamboyante, du magique Pentagramme?

Les modernes ignorent la vertu des Signes. Ils ne savent pas que *tout symbole contient, vivante et multipliée , l'idée qu'il représente,* et par l'énergie de laquelle il peut agir sur la nature. Comprendront-ils jamais qu'un homme

peut charger un Signe du fluide de sa volonté ?

Hélène s'absorbait souvent dans la contemplation du signe invigorateur. Partout le dessin de l'Etoile aux cinq pointes brillait devant sa pensée qu'elle conduisait vers la forme future de l'enfant, comme, dans la légende occulte, elle guidait les trois Mages d'Orient vers l'enfant de Bethléhem.

Abeille de sublimité, Hélène avait butiné sur les plus pures fleurs du génie humain. Songeait-elle à quelque trait du visage qu'elle voulait à sa fille, aussitôt elle appelait sur le miroir de son imagination la beauté spéciale de ce trait. Par exemple, songeait-elle aux yeux : *elle les voyait*, tandis que chantaient dans sa mémoire, sonore accompagnement d'un Verbe réalisé, ces vers profonds :

> Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
> Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
> Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
> Scintillent vaguement des trésors ignorés.

Nous décidâmes de placer nos efforts sous l'invocation d'un intercesseur élu parmi les grands maîtres du Verbe, parmi les doux Héros

que suivent, charmés, l'homme, le lion, l'aigle et le taureau. L'âme de ce mort, fidèle à notre appel, eût veillé sur notre œuvre et caressé de son souffle de flamme le front de notre enfant.

Notre choix se fixa sur Apollonius de Tyane· Le grand Mage païen est vivant dans une gloire qui ne fut pas profanée du vulgaire. Seuls les initiés vénèrent sa mémoire que n'a pas salie la vase de l'universelle renommée. Messie obscur, nulle infamie humaine ne fut commise en ton nom immortellement pur! Dans l'empyrée des Prophètes où tu trônes près de tes frères sacrés, près de Gautama le Bouddha, près de Mohamed, au-dessous de Jésus le Christ, ton flanc comme le leur ne saigne pas. Et ta sérénité les plaint et les console. Car la vérité, car la justice, que leur main généreuse tenta d'apporter aux hommes, les hommes les transmutèrent en mensonge et en iniquité. Leurs noms divins décorent l'ignominie sociale, et c'est pourquoi, Apollonius, fils de Dieu, je t'ai préféré à tes frères sacrés.

*
* *

Miriame apparut au monde le deuxième sa-

medi de décembre, — ainsi que l'avait annoncé la voyante.

A qui sait pénétrer le mystère des formes, tout enfant révèle l'être qu'il sera dans la maturité de son développement. Le nouveau-né, non plus que l'adulte, ne cache son âme écrite dans la chair.

Si nous avions été seuls, Hélène et moi, à constater l'étrange beauté de notre enfant, certes je n'insiterais pas, inquiet peut-être de l'avoir vue avec la partialité d'un père. Mais nul étranger, quelque indifférent fût-il au prestige de l'idéal, n'a passé près d'elle sans attester une admiration, comme si quelque force secrète, émanant de ce petit corps, eut contraint ces passants à monter vers un domaine plus haut que leurs habituelles pensées.

A contempler sa fille, Hélène s'enorgueillissait de la joie triomphale des créateurs. Elle l'avait telle qu'elle la voulait. Elle avait œuvré son idéal; elle l'avait réalisé dans la vie; et ce chef-d'œuvre était un être qui éploierait une âme, — ah! tout le prouvait! — une grande âme humaine, une de celles qui participent le plus directement de l'âme divine.

Certes je n'ai jamais vu, ni parmi les vivants, ni parmi les figures appelées à l'existence vir-

tuelle de l'œuvre d'art, créature aussi belle que l'était Miriame un mois après sa naissance. Chacun de ses traits avait une individualité très accentuée; et pourtant l'ensemble n'était nullement marqué de ce caractère vieillot généralement dévolu aux nouveaux-nés dont le visage est moins flou que d'ordinaire.

Une profondeur insolite à la beauté féminine, un charme de mâle douceur auréolaient ce front dont les plans admirables annonçaient la rare harmonie des puissances équilibrées. Le type artistique avec lequel le profil de Miriame présentait le plus de ressemblance, c'était le type féminin cher à Léonard de Vinci. Mais l'expression de l'enfant était plus surhumaine.

Une splendeur nocturne émanait de cette chair mate à reflets d'or, casquée d'épais cheveux d'un noir de corbeau. L'ovale s'allongeait avec une élégance telle que n'en connut pas même Van Dyck. Vainement on eût cherché quelque imperfection à l'un de ses traits. La bouche d'une sombre pourpre était dessinée si purement qu'elle semblait fiancée au baiser d'un dieu ; le nez, d'un modèle fier, révélait un désir de suave autorité ; les yeux, les grands yeux, sous les charmantes arcades des sourcils, creusaient un double et vaste abîme de ténè-

bres éclairé parfois d'un scintillement doré.

Miriame avait un mois quand nous nous décidâmes à venir habiter notre maison de Bretagne afin d'élever cette petite Parisienne dans de meilleurs conditions. Les femmes de marins, les rudes et fécondes Bretonnes étaient fascinées par cette enfant. Et leur naïve extase, leur admiration religieuse, leur candide intuition de contempler en elle un être mystérieux, m'étonnèrent. Dans la fonction de son respir sidéral, toute personne humaine dégage une *aura*, une atmosphère magnétique perceptible seulement par ses effets,—tout au moins à qui n'a pas développé en soi la faculté de voyance que Paracelse nomme le sixième sens. Miriame était ainsi auréolée d'un extraordinaire pouvoir d'attirance et de bénéfique domination.

L'étrange précocité de cette enfant m'épouvantait. On me taxera d'hallucination parternelle. Que m'importe ! Aux méthodes de mon temps, au frôler de tous les mondes parisiens, j'avais puisé une habitude d'observation analytique dont la plus intense émotion ne pouvait troubler le fonctionnement machinal. Et le témoignage de quiconque a vu notre fille corrobore le mien.

Je me souviens d'un fait invraisemblable : Miriame s'éveillait alors au sixième jour de son existence. Elle reposait dans un berceau adjacent au lit de sa mère. Comme tous les nouveaux-nés, elle faisait quelquefois ces grimaces nerveuses en lesquelles l'illusion des mères salue joyeusement la première manifestation d'une conscience. Mais cette fois — nulle erreur n'était possible, — ce ne fut pas une grimace. Ce fut ce que le langage du peuple, toujours si justement imagé, nomme le sourire aux anges. Tout le visage de l'enfant s'éclaira : il passa sur sa bouche et sur ses yeux un sourire d'une expression si extatique, si insondable, qu'Hélène, le cœur soudain traversé d'une sibylline angoisse, jeta un cri véhément, un cri d'entrailles, comme pour rappeler d'un monde inconnu cette frêle âme aventureuse.

Un mois plus tard, lorsque sa mère la prenait dans ses bras, l'enfant récognitive saluait sa créatrice de ce sourire, atténué d'une sereine expression d'humanité ; et tendant vers elle l'augurale beauté de ses mains, elle s'exclamait dans un pénible effort vers la parole.

Alors la souffrance s'abattit sur cette proie légère. Une pneumonie et une gastro-entérite s'unirent pour la torturer. Ah ! j'ai toujours dans le

cœur cette pâle tête douloureure. ce long ovale émacié et les sombres antres des yeux rayonnant. sous le crêpe des cils. de la sourde majesté du martyre. Ah petite âme de mon amour désespéré, pourquoi donc as-tu tant souffert? A quoi bon ma vaine science, qui n'a pas su te garder?

Depuis trois jours, il fallait s'attendre à la fin. Il était sept heures du matin. un jeudi de février : — les moindres détails de cette journée vivent à jamais en moi : — la lune s'effaçait. Miriame. au dernier degré de la faiblesse, fut touchée de l'aile de la mort. Ah! nous sentions que son âme s'échappait de ses lèvres. Vainement j'avais tenté le miracle des théurges. C'était la minute suprême. Alors Hélène, au paroxysme de la douleur humaine, saisissant les mains de sa fille jeta un appel d'une étrange puissance : « Miriame » ! Comme la sonorité de ce cri frémit encore à mon oreille ! — L'enfant mourante, — ah ! morte déjà. — ouvrit les yeux. Une expression ineffable passa dans ce regard. Et la vie revint en elle comme en la fille de Jaïr à la voix du Maitre de Galilée. Les deux petites mains serraient de tout le pouvoir de leur faiblesse. les pouces de la mère, pour y puiser la vitalité. Et si Hélène tentait un geste. une retraite de

ses mains, l'enfant se cramponnait aux pouces avec une énergie imprévue, en même temps que ses yeux, ah ! ces yeux de prière et d'amour…

Depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures du soir, Hélène resta sans interruption penchée sur le berceau, les pouces dans les mains de sa fille, imposant à ce tendre corps agonisant le magnétisme de la vitalité. Elle était là, insensible, isolée du monde, toutes les forces de son être tendues vers une invincible volonté : le salut de son enfant. Et près d'elle, mon vouloir corroborait le sien.

Vers quatre heures, le médecin arriva. Il ne s'était point hâté, certain de trouver la mort dans la maison, Il inspecta l'enfant avec stupeur.

— Elle est sauvée ; s'écria-t-il. La nature fait quelquefois des miracles, mais celui-ci, je ne cherche même pas à y comprendre quelque chose.

Aurait-il pu conprendre ,pauvre cervelle uniquement emplie d'une maigre science d'école et de quelques observations personnelles, que l'amour est plus fort que la mort, et que celui d'Hélène avait rappelé au corps de la mourante, de la morte, les principes animiques ? Thaumaturge d'intuition, la mère désespérée avait

triomphalement manié la vertu mystérieuse de la voix et la transmission de la force vitale par les doigts et les yeux.

Miriame revenait à la santé. L'espoir chantait en nous, mais les ailes du malheur planent grandes ouvertes. Brusquement, trois jours plus tard, — c'était encore exactement à sept heures du matin, un dimanche, quand la lune s'effaçait, — l'enfant mourut.

*
* *

Pendant trois jours et trois nuits je n'ai pas quitté le berceau où le cher petit corps gisait parmi les roses. La sérénité de la mort avait effacé sur le masque pâle le souvenir de l'agonie. Qu'elle était belle ainsi dans l'immobilité inviolable, — ah! si tristement belle! Je la verrai éternellement, cette tête de cire à reflet d'or blêmi, et les vastes profondeurs des yeux que je ne voulus pas fermer, et la bouche, l'adorable bouche où resplendissait toujours cette fière couleur de pourpre sombre. Si tu avais grandi, ô surhumaine créature, si la terre t'avait vue femme, quel homme eût été digne de ton amour? Tu devais être la fiancée d'un dieu!

De cet être mystérieux, un détail inexplicable

me troubla pour jamais. Nous avions voulu que son admirable forme fut entourée de fleurs. Les fleurs, ces existences de beauté, d'innocence et de parfum, c'étaient en ce monde les seuls objets méritant la caresse de ses mains. Pour fortifier de la vertu d'un signe cette âme disparue, Hélène voulut faire elle-même une croix de fleurs. Sur deux croisillons égaux, disposés en forme de croix grecque, ses doigts attachèrent des rose, des jacinthes et des viornes. Au centre, elle mit une énorme rose-thé, pour le symbolisme occulte de la Rose et de la Croix. Quand, par un dur froid de février, la dernière pelletée de terre fut tombée, lugubre sur le petit corps, la croix fleurie fut couchée, par-dessus des brassées de fleurs, à cette place du cimetière depuis lors si familière à mes genoux. Six semaines plus tard, hors du monceau des fleurs pourries, la rose-thé du centre crucial surgissait encore aussi fraîche que si elle venait de s'épanouir sur l'arbuste. Les gelées, les pluies, les tourmentes avaient passé sur ses pétales sans les faner. Comment? Pourquoi? Cet étrange phénonène se renouvela plusieurs fois. L'hiver suivant, des chrysanthèmes demeuraient sur cette tombe deux mois sans se flétrir. Il émanait donc de toi douce créature de surhumanité, une si puissante

vertu, une bénéficence si profonde, que ta seule proximité embaumait d'une énergie de vivre les chrysanthèmes et les roses, les fleurs, belles comme toi, comme toi si passagères! Puisque en leur faveur tu charmais l'ange de la mort, ah! pourquoi te laissas-tu emporter dans ses bras?

Miriame était née en une année régie par la lune, le quatrième jour de la nouvelle lune.

Elle mourut, après deux mois synodiques, le quatrième jour de la nouvelle lune. Plusieurs fois j'ai constaté sur elle la maligne influence sélénique. Et de longs calculs, plus tard, me donnèrent des révélations...

Que de fois j'ai maudit le destin! Fille de ma chair et de ma pensée, pourquoi donc es-tu venue sur terre pour t'envoler si tôt? Elle est vraie, la croyance mystique des anciens Initiés : Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux. Il a raison le solitaire Voyant de Scandinavie : Il est des âmes si pures que pour elles le temps d'épreuve terrestre est borné à quelques jours. Celle-là ne font qu'effleurer la terre; elles ne sauraient s'y enliser. Elles remontent d'un élan immédiat à la spirale involutive qui conduit vers la Lumière incréée, vers l'entéléchie divine. Dès la Chute, elles s'essorent à la Rédemption.

Pourtant, je me suis révolté. Ma chair a crié vers ta présence, ô mon enfant. Je n'ai pas joui de te voir, je ne t'ai pas vue dans le développement harmonique de tes forces et de tes grâces. Ta mystérieuse puissance que révélait ta forme enfantine, je l'ai pressentie sans jamais la connaître épanouie dans une triomphale jeunesse de femme. J'ai tant pénétré l'âme de ta beauté ! Dis qu'apportais-tu dans tes belles mains de prophétesse ? Peut-être les bénédictions d'une Rédemptrice telle que l'infini d'âge en âge en délègue à l'humanité. Tu aurais consolé l'exil de nobles âmes. Pauvre humanité, elle ignorera toujours la perte qu'elle fit en toi. D'ailleurs, a-t-elle jamais compris ses pertes ? Quand Shakespeare est mort, combien ont pleuré ? Au Golgotha, combien étaient-ils à pleurer sur Jésus ? Qui donc, hors moi, pourrait se souvenir de ta grandeur avortée, ta grandeur à moi seul manifestée ?

Un tourment longtemps m'a hanté : Ta mort fut-elle mon châtiment ? Ai-je été téméraire en voulant manier les forces redoutables du Verbe, en voulant, homme, créer comme un Dieu ? Quoiqu'il en soit, j'ai subi le supplice de Prométhée. Ma fille, sur ta pierre tombale où mes flancs sont rivés, le vautour du regret a déchiré mon foie.

Dans la vie, je sens ton âme éclairer la mienne d'un intérieur rayonnement. *Irradiat hæc anima meam.* Et j'attends l'heure exitiale où tu viendras me chercher pour le mystère du Devenir, l'heure où tes mains, tes belles mains de théophanie, avec un geste tutélaire, ouvriront à l'âme de ton père la suprême Porte d'or. »



ENTRE TOUS LES REGARDS

ENTRE TOUS LES REGARDS

A Ennemond Faye

Es-tu prince parmi les Sages? As-tu su devenir le majestueux solitaire que sa volonté lumineuse abrite du respir de la foule? As-tu forgé, pour ton sein trempé sept fois dans l'Absolu, l'armure adamantine contre laquelle se brisent les poignards du destin? Demeuras-tu sans défaillance fidèle au quadruple serment de savoir t'abstenir, souffrir, mourir et pardonner? Si tu marchas si loin dans la voie surhumaine, je te salue, maître: Intercède, dans l'Invisible, pour ton frère attardé!

Car ma vie n'est pas délivrée encore des influences ambiantes. Les effluves des êtres, vivants ou morts ou virtuels, assaillent ma poitrine de leur autorité. Quelquefois j'ai senti des regards projeter vers mon ombre leur tenace vertu. Oui, par les yeux surtout, ces déhiscences de son plus réel pouvoir, l'homme rayonne sur

la destinée de son prochain. Le peuple, instinctif gardien veillant le trésor des notions les plus profondes, exprime son trouble sous les regards de haine : « Ah ! Si ces yeux-là étaient des pistolets, je ne serais plus debout ! » Certaines prunelles de conscients jettators pourraient lancer la mort, comme celles du basilic et du catoblepas. Passant, tu recevrais sans péril une œillade, si ton cœur est pur ou si ton âme est vaillante. Réverbérée, elle frappera, plus meurtrière, son auteur. Penses-tu que des regards de tendresse et d'amour n'ont pas dompté la mort ? Si tu viens des bras d'une amante sincère, tu peux courir dédaigneux vers la menace des épées ; car le regard qu'exhala vers toi son âme, à l'instant de ton départ, te cuirasse efficacement.

Entre tous les regards qui croisèrent les miens, j'en revois plusieurs dont la projection passagère enveloppa mon sein d'un permanent réseau. Parfois, sur la voie où j'accomplis le pélerinage du tombeau, il m'advient de sentir autour de moi la présence de quelqu'un de ces vivaces regards de jadis. Apparemment, les êtres qui me versèrent ainsi de leurs prunelles un respir de leur âme ne frolèrent ma vie qu'en hasardeux passants. Nul contact, nulle parole ne les lie à ma mémoire.

Femmes dont j'ignore le baiser, hommes dont je ne serrai la main ni parai l'épée, enfants dont je ne caressai le front préordonné, ils surgirent au coin de ma route et s'effacèrent. Je ne les rencontrerai plus sans doute.

Pourtant, à certaines heures de songeuse lucidité, leur souvenir monte en mon esprit comme une buée matinale dans la prairie. Regards de passantes, vous avez l'attrait mélancolique des destinées sans accomplissement...

*
* *

Certes, ce soir-là, je ne comptais pas aller au bal de l'Opéra. Une succession d'incidents m'amena à passer, vers une heure du matin, en frac, devant le monument. Fut-ce la ruée joyeuse, vers les portes, des dominos étincelants ; le jacassement gracieux des voix féminines aiguisées sous le masque, qui m'induisit à entrer ? Je n'ai pas démêlé la force obscure qui lors me conseilla. Depuis une demi-heure, j'errais dans le bal sans que rien en moi n'eût pénétré de cette multitude enivrée. La joie des foules, d'ordinaire, agit sur l'individu qui la coudoie selon deux modes différents et polaires. Ou bien elle submerge sa personnalité et la roule dans ses

puissantes ondes comme un fleuve en démence charrie les épaves, ou, si elle a rencontré en lui un germe de tristesse, elle le développe par une force de réaction ; en sorte que l'homme ne sort jamais d'une foule sans emporter soit l'intérieur écho d'une exaltation, s'il s'est abandonné au sentiment collectif, soit, s'il a résisté, une perdurable dépression. Mais, ce soir-là, je ne sentais, entre mon âme solitaire et celle de la foule délirante, ni une communion ni une lutte. Il semblait qu'une mystérieuse épée avait tracé autour de mes pieds le cercle magique infranchissable aux influences extérieures. Seuls mes yeux se réjouissaient de l'aspect éclatant de la scène, pourtant prête à séduire un jeune homme que nulle passion impérieuse ne blessait. Dans la salle, j'avais longuement suivi, à travers l'atmosphère dorée de poussière, le tournoiment chatoyant des oripeaux embellis par la feérie de la lumière. Il m'amusait de voir, aux balcons fleuris des loges, de jolies silhouettes féminines offrant aux désirs, au dessous de la dentelle du loup, l'épanouissement de leurs gorges, de leurs seins jaillis du corsage dans l'ardeur du moment, et de leurs bras nus bombardant de touffes de violettes, de jacinthes et de camélias les habits noirs qui ripostaient en souriant. Au sortir du

foyer, où le défilé froufroutant des clairs dominos s'écoulait avec la grâce d'un serpent merveilleux, coupant de cris gais et de rires tamisés par les cagoules satinées ou les mantilles l'air alourdi d'haleines et de parfums, j'allai m'accouder sur l'une des balustrades en encorbellement qui dominent le célèbre escalier. J'étais là depuis un instant, quand le sentiment d'une présence toute proche me nécessita à me retourner.

Alors je perçus monter en moi cette pâleur que donnent égalemeut la mort et les grandes commotions d'amour. Une jeune femme était là, dont le regard avait appelé mystérieusement le mien ; et tous deux, nous eumes une minute de vie extraordinaire.

Tandis que le couple qui l'accompagnait au bal masqué, une sœur, pensai-je, car les deux femmes se ressemblaient d'attitudes et de vêture, et un gracieux jeune homme, se penchait sur la balustrade pour assister à la pimpante montée des arrivants, elle se tenait un peu en arrière, proie de cette force inconnue qui nous liait l'un à l'autre par le faisceau de nos regards. Sous la mantille de Bruges qui voilait rigoureusement son visage, ne laissant à découvert, comme aux musulmanes, que ses yeux som-

bres d'où semblait jaillir du feu, je devinai sa pâleur aussi, et le mouvement oppressé de sa gorge. Plus tard, je reconstituai tous les détails de sa personne qui lors furent pénétrés peut-être par une partie dédoublée de mon esprit ; car tant que dura son apparition, je fus uniquement son possédé.

Sa robe de satin crême, tout en accompagnant d'une élégance la souple beauté de son corps, ne constituait pas, avec les accessoires de sa toilette, cet ensemble parfaitement harmonieux qui révèle la Parisienne suprême. Certaines notes d'arrangement, excluant l'originalité sans tradition de l'étrangère et la redondance de la provinciale, indiquait l'élégance classique et timorée de la Parisienne de la rive gauche.

D'ailleurs, en cette solennelle minute, rien de cette femme ne m'était caché. La lueur anormale de ses yeux m'éclairait toutes les ténèbres enveloppant sa vie devant les indifférents. A travers la dentelle, l'ovale élancé de son visage m'apparaissait comme à travers les tissus son noble corps, comme à travers les voiles du temps le solitaire passé de son cœur. Moment de plénitude où nos deux individualités se fondirent aussi harmonieusement que sous l'élan de la plus intime étreinte !

— Viens-tu ? » dit à la jeune femme, en quittant son accoudoir, sa compagne jusqu'alors attentive à l'entrée de la fête.

Et celle qui m'ouvrait l'horizon de son regard passa son bras sous celui de sa sœur et partit avec le gracieux couple. Je fis un pas pour suivre sa trace : Car n'étions-nous pas à jamais liés ? Elle se retourna vers moi. Le verbe de ses yeux m'arrêta :

— Ne viens pas ! chantaient ses prunelles profondes. Tu ne le dois pas. Quelle joie de baisers s'égalerait à l'intensité de l'instant que nous venons de vivre ? Les orbes de nos deux destinées se sont croisés au point unique de l'espace et du temps qui leur fut assigné. Ni toi ni moi ne saurions jamais oublier cette heure. Nous en porterons l'indébile enveloppe, le charme secret. Allons chacun vers notre fin. A d'autres hommes seront dévolus mes flancs. D'autres femmes frémiront dans tes bras. Accepte-moi pour ce que je te suis : l'annonciatrice de la promesse d'amour. »

Je la laissai disparaître.

*
* *

J'arrivai, à l'aube naissante, dans la vieille ville espagnole, sentinelle féodale de granit rose

dressant au bord de l'océan sa merveilleuse silhouette archaïque. A peine descendu de bicyclette pour gravir la rue à pic qui conduit au donjon médiéval, les architectures puissantes m'avaient pénétré de leurs esprits occultes.

Aux crépuscules du matin et du soir, les cités, avant leur éveil ou leur sommeil, se recueillent en une conscience plus profonde de leur propre vie. A ces heures où va se préciser leur grâce diurne, leur beauté nocturne, tandis que les aromes s'élèvent plus forts de leurs campagnes, les villes respirent plus abondamment leur mystérieuse haleine. L'âme solitaire et concentrée de cette citadelle d'Espagne prenait possession de son hôte d'un matin. Son histoire farouche, que j'ignorais en franchissant le seuil de sa poterne, s'imposait à ma mémoire avec une croissante autorité. L'harmonie absolue de cette rude nature, de ces hommes et de cette œuvre humaine avait effacé toute distance entre la ville ancienne et le passant étranger. Cette forteresse perchée, nid d'aigles, emmi la montagne et la mer, me versait violemment l'intuition de son passé tragique, et me persuadait que j'avais longtemps vécu dans le cercle étroit de ses remparts, parmi ses manoirs angustiés, contre le frôlement de ses habitants aux faces

closes. Et seule dans l'auroral silence, la mélopée gutturale du petit cordier dévidant son touret au pied du mur d'enceinte me semblait une chanson familière.

Une série d'impressions violentes m'était réservée sur ce coin de terre. Au sommet du donjon, j'avais reçu l'émotion d'une solennelle beauté : un fougueux baiser de l'océan à la montagne sous la bénédiction du ciel rose et devant la couronne taciturne de cette ville d'autrefois. Puis, dans la cour ruinée du château, entre les hautes murailles fuligineuses, une séculaire odeur de crimes, de tortures et de luxure, m'opprima le sein, et contre mon épaule pesa le souffle lourd et certain de très anciens fantômes. L'évocation rédivive de féroces amours et l'indestructible souvenance du sang m'étreignirent. Je me retrouvai dehors avec un soupir de soulagement.

Dans la *calle mayor*, les femmes descendaient vers l'église pour une messe en commémoration d'un mort. Leurs lentes et graves silhouettes, dont le masque seul saillait de l'uniforme voile noir tombant du crâne aux reins, glissaient au long des murailles avec la majesté des bas-reliefs antiques. J'entrai derrière elles dans l'église surchargée d'ombres, de lumières

et de dorures, temple ténébreux étoilé de flammes de cierges et de fleurs d'or, étouffant comme un vaste tombeau où vibreraient, au delà de la mort, les convulsions d'amours véhémentes et de sensualités désespérées. Vers quel dieu tragique et jaloux s'envolaient ici les prières ?

Le noir troupeau des femmes priaient, agenouillées, avec une placidité révélant que la mort créait une atmosphère agréable à leurs poitrines, la mort, compagne d'anciennes luxures. Auprès de chacune, un long cierge tortillé brûlait par les deux bouts, éclairant de lueurs rousses leurs dos noirs courbés.

Au sortir de la sombre messe, une jeune fille encapuchonnée de deuil, qui marchait devant moi, se retourna sur le parvis pour m'offrir l'eau bénite. Le bref effleurement de nos doigts nous émut d'un frisson. Une accumulation d'antérieurs désirs dont nous étions chargés l'un et l'autre rencontrait son expansion fulgurale. Par nos regards croisés, l'échange magnétique parcourut nos corps immobilisés.

Elle n'avait pas vingt ans, l'ardente fille d'anciennes races, mais les passions émanées de ce ciel, de ce sol et de cette ville aimantaient sa voluptueuse beauté. Je me souviens de ses

lourdes prunelles mordorées comme de ces nuits chaudes emportant autour de la terre le pollen des fleurs et les soupirs pubères. Certes non, ce n'était pas là le banal appel d'une belle fille au passage désirée. Le charme qu'elle irradiait conduisait au seuil de l'alliance de la volupté et de la mort. et le baiser de sa bouche arquée, fleur éclatante dans la chair mate, évoquait de désastreuses joies.

Pourquoi ce regard de jeune fille, entre tant d'autres, me traduisait-il avec une telle force au mystère gémellé de l'amour et de la mort? Il n'est pas de hasard. Comme celles des éléments, les rencontres des êtres sont irrévocables.

*
* *

La goëlette filait dans le lit de la brise douce qui soutenait si légèrement sa toile, dehors toute, que la coque sillait presque sans tangage les courtes lames murmurant dans la nuit. Depuis plusieurs heures, nous serrions la côte pour en admirer, sous la lune, la grâce alanguie. Penché sur le bordage, je regardais ce panorama méditerranéen. Les terrains, étagés en plans très précisés par la clarté stellaire, mon-

taient lentement vers l'horizon lointain, couverts çà et là de larges nappes de frondaisons assombries. Puis, de loin en loin, dévalaient vers la grève, des villages de pêcheurs, maisonnettes dont fleurissaient vaguement dans la lumière argentée les vives couleurs italiennes. Beau paysage de paix, de silence et de sécurité.

— Oh! prononça sur le pont une voix de femme, oh! capitaine, abordez là!...

Ce caprice joli d'une passagère séduite par la beauté de l'heure allait être vite satisfait.

Une yole nous débarqua dans une anse étroite, bordées de falaises crayeuses éclatant sous la pâle limpidité de l'air. Nous nous proposions d'atteindre le faîte des collines, escarpées en amphithéâtre, qui, du bord, nous avait charmés.

L'odeur capiteuse de la côte italienne, mêlée d'oranger, de myrte, de résine et de sel, entrait délicieusement dans nos poitrines. Notre petite caravane d'individus nés sous des climats divers avait déposé tout fardeau de pensée personnelle pour s'investir du prestige de cette marche lunaire qui nous emportait vers les limites extrêmes du domaine de la sensation, au bord du monde où le sentiment humain reçoit le baiser de l'âme de la terre.

Nous traversâmes un épais bois de pins où la brise chantait, et je me souviens que dans le silence fidèle, une voix de matelot s'écria :

— Ah ! ça ! où donc que nous sommes ?

Puis, quelques pas plus loin, une autre, profonde et jeune, dit en italien :

— La joie est morte !

Le tressaillement de cette parole brisa l'harmonie qui me liait à mes compagnons ; et, sous le poids d'impressions confuses, je ralentis le pas, en sorte qu'une demi-heure plus tard, je me trouvai seul dans une étoile du bois. Je m'étendis sur le sol. La nuit pleurait dans les branches les soleils perdus. Dormais-je ou demeurais-je éveillé ? Je ne sais plus. Mon corps resta sous les pins : mais moi, je partis ailleurs — en quel point de l'espace, en quel âge du temps ?

Que de fois, depuis cette nuit de rêve, elle s'est imposée à ma mémoire, cette indélébile vision des yeux de mon esprit, plus forts et plus sensibles que ceux de ma chair ! Dans une lamentable guérite, carcasse de bois vêtue de serpillières en loques, nichait une espèce de Maure lépreux, enveloppé de toile bleue. Devant lui, sur une tablette en planches, un plat de métal étalait quelques pièces de monnaie arrachées à la pitié des passants.

Etait-ce un homme, ce monstre informe, cette œuvre hideuse d'un démiurge désordonné! Aux trous de ses haillons jaillissaient des gibbosités fuligineuses, chair naguère. Les moignons luisants, gonflés, en pinces de crabes, mains autrefois, se croisaient sur un chapelet. Mains humaines, sublime instrument de tout œuvre, de la création et de la caresse, floraison du geste, paumes héroïques des forts, doigts pâles d'amantes, si chers au baiser, ces choses vous avaient ressemblé! Et ce fut un visage, ce chaos de cavernes osseuses et de bouffissures bistrées, ce masque d'empouse encadré de chiffons! Oui, car même de cette horreur rayonnait le souvenir d'une beauté.

— *Ave Maria!* » clamait la voix dure du. Maure, « *Ave Maria!* »

Et ses yeux me regardaient, beaux comme la lumière. Tels les esprits du soleil enfermés dans la houille, une puissance de gloire se révélait par ces grands yeux noirs, intacts et flamboyants, forts d'une étrange juvénilité. J'ai pénétré dans ce regard comme dans un abîme d'angoisse et son vertige me gagne encore. Il m'emporta au mystère de la souffrance humaine, au monde des larmes et des désespoirs, au cœur de l'Erèbe. Il m'initia à l'arcane d'une

suprême émotion. Après ce regard, j'ai connu des secrets d'enfer, et je ne les puis oublier. Oui, toute la sérénité de ma pensée en demeure blessée. Comme une balle restée dans une chair généreuse, ce regard du Maure démonial est fiché dans mon âme, dans mon âme pourtant lavée du doute et si fière de sa renaissance à la vie certaine...

D'autres yeux me regarderont-ils un jour, des yeux divinement purs ?

LA RÉDEMPTRICE

LA RÉDEMPTRICE

A Madame H. Agopian-Pacha

Et un grand Signe apparut dans le ciel, la FEMME enveloppée du Soleil, et la Lune reposait sous ses pieds, et sur sa tête il y avait un diadème de douze étoiles.

(JEAN, *Apocalypse*, XII, 1-2)

Ah! fleur dorée de mon idéal, tu t'épanouis trop haut pour que ma main te cueille jamais!

Certes, mes regards ne t'ont jamais quittée, mais c'est avec un irrémissible désespoir que d'en bas, — d'en bas pour toujours! — je vois flamboyer ta silhouette à l'horizon de mon rêve.

Et je vais, je vais dans la vie, tâtonnant aux obstacles, coudoyant des hommes dont je dédaigne la natale bassesse. Je marche dans des ténèbres dont la densité m'opprime et m'étouffe.

Et je sens que ces ténèbres ne s'éclairciront plus, que c'en est fait, que je tourne sur moi-même dans l'obscurité d'un caveau funéraire.

Certains kabbalistes prétendent que bien des hommes sont morts qu'on croit vivants parce qu'ils ont conservé les apparences de la vie. Je suis un de ces hommes peut-être. Mon âme est partie avec ELLE, quand ELLE a disparu. Ah! j'ai senti ce jour-là, ce jour où je l'ai vue pour la dernière fois, j'ai senti sur mon front passer l'aile de la détresse. Depuis je suis un mort qui marche.

Comment pourrais-je parler d'ELLE! Comment exprimer avec des mots l'impression que me donna SA présence! Ce fut la fête de ma vie Son aspect multipliait mes énergies. Existant dans son atmosphère, j'avais conscience d'habiter un monde où l'âme s'épanouit dans la béatitude. Sa personne suggérait la joie, la certitude et la force. En la voyant, j'ai compris ce que les théologiens appellent la présence réelle.

J'ai vécu. Maintenant je suis presque vieux. Or, d'avoir connu cette créature, quel merci ne dois-je pas au destin. Souvent, avant que le bonheur de LA voir ait illuminé mon sombre cœur, souvent j'ai envié les hommes à qui les puissances permirent de marcher dans l'orbite

d'un être sublime. Vivre dans le rayonnement d'un héros ; être un disciple aveuglément fié à un maître tranquille et fort ; être un frêle Jean dont la tête s'appuie à la sereine épaule d'un Jésus, combien de fois ai-je soupiré vers cette possibilité! Je vous ai enviés, vous pauvres pêcheurs de poissons à qui le seul geste du Maître Nazarien ouvrit la porte d'or de la totale Connaissance.

Car moi-même je ne suis pas un demi-dieu. Si mon idéal est plus haut que les hommes, moi, je demeure à leur niveau. J'étais un goëland dont les ailes sans plumes se tendent vers l'immensité sans pouvoir y planer.

Or, ELLE est apparue. Je l'ai approchée. Et toutes les forces en moi embryonnaires s'effleurirent. Mes virtualités les plus obscures se manifestèrent en actes. Je n'imagine pas une intensité égale à celle que j'ai vécue dans son rayonnement. Oui, je vous le dis, ma sensibilité eut la joie ; mon intelligence, la certitude ; ma volonté, la force. Qui était-elle ? Une incarnation, une apparence humaine irradiant le Bonheur.

En vérité, pour me souvenir de l'homme que j'étais avant SA venue, il me faut un pénible effort. Car je date du frôler de sa robe sur ma

vie. J'avais beaucoup souffert, j'avais beaucoup étudié. Je savais toute la science des savants, c'est-à-dire rien.

Je dois noter comment, pour la première fois, ma pensée fut occupée d'ELLE. De quelle façon parviendrai-je à me faire entendre? Pour moi qu'ELLE a daigné initier d'un regard aux plus inviolables arcanes de la vie et de la mort, pour moi devant qui sa mansuétude ouvrit les cinquante Portes de lumière par quoi l'on va dans le monde des Causes, pour moi, tous les événements contingents à sa mystérieuse existence apparaissent dans la lucidité de la logique absolue. Mais les hommes me comprendront-ils? Je me sens près d'eux comme un frère aîné, qui fait à un petit enfant le portrait de l'adorable mère défunte que son adolescence a connue. N'importe! Je dirai comment, pour la première fois, ma pensée fut occupée d'ELLE.

Ce fut une annonciation de sa venue. Une nuit, j'avais veillé sur un vieux in-folio d'une science anxieuse. Deux heures venaient de sonner à l'horloge Notre-Dame-des-Champs, dont ma maison était voisine. Il faisait un temps d'orage, pesant et oppressif. J'avais laissé la fenêtre fermée. De lourdes tentures d'Orient pendaient au long des quatre parois de ma chambre, afin d'isoler

du monde extérieur mes fréquentes méditations. A ce moment, j'avais repoussé mon livre pour écrire des notes. J'entendis un crissement léger et continu.

— C'est une phalène, me dis-je, qui sera entrée pendant que la fenêtre était ouverte.

Je haussai ma lampe pour éclairer toute la pièce. N'ayant rien aperçu, je me remis à écrire.

Quand je relevai la tête, la stupeur me tint immobile sur mon fauteuil. Devant moi, dans la lumière de la lampe, une extraordinaire vision avait envahi ma chambre. Une femme nue, debout sur un sphinx. De ce phantasme soudain je perçus tous les détails avec une extraordinaire précision. Le sphinx paraissait un animal vivant. d'un volume à peu près égal à celui d'un cheval. Ah ! c'était bien la sybilline bête dont la griffe opprima la courageuse poitrine d'Œdipe. Il évoluait dans l'air, ses deux vastes ailes d'aigle éployées avec la grâce de la force. Son corps, blanc comme les marbres, frémissait d'énergie domptée Mon imagination, accoutumée à se représenter ce monstre allégorique dans la sereine immobilité que lui attribuèrent les statuaires de l'ancienne Egypte, s'étonna tout d'abord de voir la vibration d'une vie surnaturellement intense dans cet être, dans cette tête humaine, d'une

douloureuse et tranquille beauté, dans ses flancs de taureau, dans ses pattes de lion, dans ses ailes d'aigle qui se heurtaient aux murailles de ma chambre, comme impatientes d'espaces illimités.

Sur cette monture la jeune femme se dressait, calme. Ah ! l'étrange beauté ! L'élancement de son corps, l'ovale merveilleux de son visage, et, parmi les sombres ondes de sa chevelure, la matité dorée de sa carnation ! Une expression de surhumaine énergie épanouie dans une divine douceur, une audace de domination innocente rayonnaient de cette tête, des profondeurs noires des yeux, de la sinuosité des lèvres, et du galbe héroïque du menton.

L'Advenue, de ses pieds paisibles, effleurait le dos du sphinx, comme une déesse caresse d'un orteil indulgent la pâle sphéricité d'un monde. Ecuyère sidérale, elle domptait d'un cillement la superbe du hiérogrammatique animal qui, abjurant toute tentative d'estrapade, toute velléité de révolte, s'apprêtait à porter dans l'infini, d'un essor de ses larges ailes soumises, le mystère de cette victorieuse volonté.

Cette conquérante beauté envahit toute mon âme avec une irrésistible et suave véhémence. Elle ne me semblait pas une femme Sa nudité magnifique n'éveillait en moi ni l'amour ni le désir. Ah !

je me souviens qu'en cette minute une intime révolution changea la face de mon être. Immédiatement, je sentis abolies mes facultés analytiques dont j'avais tiré vanité. Mon intelligence s'éveillait dans une renaissance. Mon âme était lavée d'une eau lustrale, qui l'imprégnait d'enthousiasme, de puissance et de plénitude. La vie l'enveloppait comme une mante diaphane.

Certes, cette apparition, qui devait avoir sur ma destinée une influence définitive, constituait ce que le vulgaire nomme une hallucination. Mais qu'est-ce qu'une hallucination, sinon la projection, sur le plan visible, d'une réalité invisible obéissant à l'appel de notre imagination? Ma pensée crée ce qu'elle affirme; et les platoniciens n'ont-ils pas raison de considérer comme vivantes les idées et les images, filles immortelles de l'esprit, émanations du verbe éternel? D'ailleurs, la distinction qu'on a coutume de faire entre la réalité et l'irréalité me semble l'effort vers la subtilité d'intelligences tellement grossières que je ne daignerai point m'y attarder. La réalité n'est-elle pas une création subjective de l'esprit qui la perçoit! Ah! quoi que tu fus, vision exaltante, ta seule proximité avait bouleversé mon être.

*
* *

O dominatrice,

Tu es entrée, triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un roi bien-aimé dans une ville en fête. Dès la révélation de ta possibilité, dès la caresse de ton image, dès l'annonciation de TOI, j'ai crié vers TOI, du fond de ma détresse. Un geste de ta droite avait ouvert mes yeux. Au champ de mon esprit tu jetas le germe d'un monde. Tu étais la royauté, la goire et la force.

O libératrice,

Tu es entrée, triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un guerrier sauveur dans une ville esclave. Dans les ténèbres ou languissait mon servage, tu portas des flambeaux et des lueurs d'étoile. Le daimon du doute qui rongeait ma poitrine, tu le chassas d'un signe ; et ta main vénérée a brisé mes entraves. Tu appelas mon front à la Lumière. Tu étais la Vérité, la Voie et la Vie.

O consolatrice,

Tu es entrée triomphale et douce, dans mon âme extasiée, comme un héros béni dans une ville en transe. L'ivresse de marcher dans le sillage de ta robe a charmé tous mes maux. Ton

regard a fondu le faix du passé douloureux qui pesait à mon épaule. Ton sourire est la fleur qui confirme de vivre. Tu étais la Joie, l'Espérance et l'Amour.

*
* *

Du jour où m'advint cette vision, je n'eus plus qu'un désir : voir cette créature que je pressentais exister en ce monde. La voir et m'attacher à ses pas. Le but de la vie flamboyait devant mon âme. Le but de la vie, c'était marcher dans le cercle de ses regards, c'était s'imprégner de son rayonnement, c'était respirer son émanation.

L'irrésistible impulsion qui me projetait vers cette femme, ah! ce n'était pas l'amour sexuel. En la fougue de ma jeunesse, l'amour m'avait abreuvé de toutes ses délices et de toutes ses angoisses. Mais cette Inconnue m'avait envahi d'un sentiment analogue à celui des croyants pour leur dieu, à celui de Madeleine pour Jésus à celui de sainte Thérèse pour le Crucifié. Elle était pour moi le Divin fait chair. Elle était un abîme de lumière où je roulais éperdument.

Où la verrais-je? Car sûrement elle était. Dans quel lieu du monde me serait-il donné d'approcher sa sublime silhouette? Parfois,

une angoisse horrible me saisissait. Si je ne devais jamais la voir ! Si elle s'était ainsi manifestée à moi pour uniquement ! Entrevoir un instant ce mystérieux mirage, comprendre dans la certitude qu'ELLE existait, et que jamais je ne contemplerais ses pieds sacrés ! Peut-être n'étais-je pas digne de sa présence ! Je passais par toutes les alternatives graduées de l'espérance et du désespoir.

A tout hasard, et bien qu'une voix intime m'ait crié qu'une telle créature se riait de la distance, qu'elle n'était asservie, comme nous autres, aux normes de l'Espace, je fus toujours préparé à partir ; je fus toujours prêt à courir, de toute la vitesse des moyens actuels de locomotion, vers la contrée qui posséderait son aspect.

*
* *

Un matin, je reçus une invitation à un thé intime chez Mme X. Le nom m'était inconnu. Je jetai avec indifférence la lettre sur ma table, avec l'intention d'envoyer ma carte à cette femme. J'avais complètement oublié cet incident d'ordre mondain, lorsqu'arriva le soir fixé. Un irrésistible besoin m'envahit alors de me rendre à cet invitation. Je m'habillai en hâte,

et, une heure plus tard, j'arrivais dans le petit hôtel qu'habitait Mme X..., tout près des frondaisons du Bois de Boulogne.

Dès que j'eus franchi le seuil du salon, une émotion s'empara de moi. ELLE était là. Oui cette fois c'était bien elle, vivante et semblable à l'apparition qui m'avait bouleversé. Comme le soir de l'annonciation, je sentis en moi l'épanouissement surhumain, l'exaltation héroïque de tout mon être. En moins d'une seconde, je perçus tout ce qui se passait dans ce salon, et j'en pénétrai le mystère. Pourquoi faut-il que, pour essayer d'en donner idée aujourd'hui, je ne puisse user que de la froide et impuissante succession des mots?

*
* *

ISIAH, ton souffle a vivifié mon sein. Pour parler de TOI, pour évoquer ton essence, donne à ton fidèle la force du génie et le verbe des Prophètes! Pour confier au monde une pâle notion exotérique de ce que fut leur doux Maître, les quatre évangélistes, le quaternaire des disciples qu'accompagnent le Lion, l'Ange, l'Aigle et le Taureau, ont vêtu de simplicité l'allégorie ésotérique de leur récit. Seul à Patmos, Jean a révélé, sous le voile d'un symbolisme altier, la

fulgurante Parole que seuls entendent les Initiés. Isiah, pour que ton règne arrive, d'autres annonceront, sous la forme due, Ta Parole. Moi, je dirai simplement ce que tu fis en moi.

*
* *

Isiah parlait, debout, dans une cercle d'auditeurs avides de sa voix.

Elle était habillée d'une robe blanche en crêpe de Chine dont l'admirable ordonnance, l'esthématique profonde eussent découragé les plus géniales couturières parisiennes. Sur la jupe droite, pressée d'un froncis très léger, s'écoulaient les plis d'un corsage garni de broderies d'argent, dont l'arrangement moderne évoquait un souvenir de peplos. Entr'ouvertes délicatement sur la mate beauté de la gorge, les plissures ondées de ce corsage permettant au corps de la femme la somptueuse liberté des attitudes, semblaient maintenues, par une cordelière d'argent. autour de la taille dont elles accompagnaient la courbe pour aller mourir au long de la jupe.

Avec la lucidité soudaine que m'inspirait la proximité de cette créature, je compris le symbolisme de cette toilette de soir, mariant les formes vestimentales d'Orient et d'Occident, et

chargée d'argent, le métal lunaire et féminin.

Un regard sur les assistants m'avertit de toute leur idiosyncrasie. Il y avait là des hommes et des femmes, une vingtaine, ayant appartenu à des catégories sociales différentes. Il y avait, parmi le luxe de ce salon, des hommes du peuple, et aussi de ces êtres que le monde appelle des déclassés. Fronts trop hauts pour passer sous les portes basses qui mènent aux étables de la médiocrité florissante, poitrines gonflées d'un idéal qui n'en sort que par des sanglots ! Toutes faces scellées de souffrance. Et je sentis que ces gens étaient mes frères.

Cœurs désolés : les uns, au seuil d'une maturité chagrine, avaient été ballotés durement par les houles de la vie. D'autres, au franchir de leur adolescence, avaient résorbé leur floraison, effarés d'une peur sacrée par l'intuition des douleurs de vivre. Ah ! comme le mien, ils avaient gémi vers la sérénité d'une foi ; tous ils avaient palpité vers un maître qui orienterait définitivement la noblesse de leurs élans essentiels, qui guiderait vers un ciel inconnu les ailes frémissantes de leur volonté. Il y avait de tristes jeunes femmes. Il y avait une courtisane lasse dont nul n'avait sondé l'âme, et qu'ennoblissait la charité d'avoir offert à des

malheureux la fleur consolatrice de sa beauté. Il y avait une noble vierge, lamentable de n'avoir pas rencontré sur terre l'élu de son rêve ; puis une femme éperdue de porter au flanc la blessure immortelle de son amour trahi. Il y avait une mère dont la tombe avait rongé les sept enfants. Et, parmi elles, la maîtresse de céans, Mme X... C'était une femme d'une trentaine d'années, d'une élégance maladive. Je lus dans ses prunelles bleu-mourant le secret douloureux de son passé, et je m'inclinai pour baiser sa main maigre.

Une gloire de deuil magnifiait le front des hommes, que le destin avait différemment traités. Les uns étaient des simples, accoutumés à l'effort quotidien du labeur. Il y avait un pâtre aux yeux agrandis par le baiser des étoiles, un mineur hâve dont le corps déformé développait le geste gauche des bêtes nocturnes, un matelot dont le masque rude resplendissait de cette noblesse qu'imprime l'habitude du danger bravé. Enfants de la mer, de la terre et du ciel ; corps lassés, cœurs candides, têtes neuves ; nulle hypocrisie sociale, nulle conventionnelle bassesse, nulle éducation fallacieuse n'avaient attenté à la liberté auguste de leur instinct. N'ayant connu d'autres maîtres que la nature et la peine,

leur âme intacte était apte à tout comprendre. Il y avait un tribun, généreux homéliaste de révolte qui, secouant la résignation du pauvre et de l'opprimé, avait clamé vers une vision de justice, avait tendu la colère de ses poings vibrants vers l'ignominie du riche et du puissant. Il y avait un très jeune rêveur dont l'admirable beauté solaire rayonnait de génie. D'autres enfin, que la vie avait déçus, troupeau d'âmes saignantes en quête d'un pasteur aux mains salvatrices. Nous étions vingt et un autour d'Isiah, tous jeunes encore.

Ah! ce soir de ma vie m'embaumait d'éternité; j'avais le sentiment d'être, dans une chair glorieuse, une âme divine. Et comme moi les vingt compagnons de mon extase. Une reviviscence totale avait effacé les angoisses de naguère, comme si la main magnifique d'Isiah eût tendu vers leurs narines ardentes la fleur azurée du népenthès où l'on aspire l'oubli. Tous aimantés d'une existence illuminative, nous étions affranchis du Temps, du Nombre et de l'Espace, et nous planions dans l'Éternel avec le vertige d'aiglons essayant leurs ailes parmi la liberté des cieux.

Et j'entendis sa voix, sa [illegible] déjà épandant sur moi, avec une force torrentielle, sa

pensée infinie. Mais la musique de cette pensée, cette parole adorable, éveillait en moi la plénitude d'un monde ensommeillé. Et je voyais son corps, radieux symbole de son âme. Elle avait donné à nos lèvres sa main sceptrale, une main sculptée pour la puissance et la surhumaine audace. Alors je compris le charme dont elle enveloppait les êtres. En elle rien n'était qui ne fût selon le Rythme parfait, le rythme, expression la plus directe du Verbe. Elle était tout harmonie, et sa grâce réalisait l'immuable logique de ses potentialités.

Il y avait dans le hall un orgue. Isiah s'assit devant le clavier, et j'eus la révélation de la Musique, cet angélique langage capable de concentrer dans une formule définitive les plus mystérieuses vibrations de l'homme et des mondes. Car la musique est à la parole ce que l'Amour est à la Pensée, ce que l'aigle est au grillon. Par-delà la parole, étroite chape taillée pour vêtir une seule idée corsetée de précision, elle est un manteau assez vaste pour abriter l'aspiration illimitée de l'être; elle est la voix monstrueuse qui chante l'exégèse de l'infini.

Mais toutes les musiques que j'avais connues, qu'était-ce? Un bégaiement enfantin! La véhé-

mente ferveur de Bach, la sombre inquiétude de Beethoven, la passion de Wagner. et tous ces beaux cris du génie en parturition d'un rêve, comme ils m'apparaissent grêles et glacés !

En ce soir ineffable, mon âme, envolée dans l'orbe mystérienx des sonorités, a perçu la Révélation totale. — Oui j'ai vécu l'harmonie. Le rythme m'emporta, Corybante éperdu, dans la sphère des anges, et, les yeux éblouis de lumières farouches, j'ai roulé dans l'œuf d'or où involuent les dieux !

A peine Isiah eut-elle promené ses doigt sur les touches, nous nous sentîmes tous parcourus d'un frisson solennel et vertigineux. Cette musique nouvelle nous baignait, nous lavait du passé, nous enveloppait de renaissance. Pour nous découvrir d'emblée l'horizon sans borne de son âme, Isiah nous parlait cette langue séraphique où se parabolisait le mystère de son essence. Sur les joues de mes compagnons, pâles d'une pâleur sacrée, coulaient des larmes lentes, rosée d'une aurore spirituelle. Qui donc aurait la dérisoire prétention d'analyser cet hymne ? Il chantait d'abord, formidablement, toutes nos souffrances passées, intimement précisées et tout ensemble fondues dans l'immensité de la douleur humaine. Mais, pour nous en

montrer le marcescent souvenir, il nous transportait sur une montagne de béatitude, comme des prisonniers contempleraient, du haut d'un sommet ensoleillé de liberté, la sombre ville où se dresse la prison d'hier. Puis, élancés de ce monde noir pour monter vers un monde de blancheur, nous avions la sensation d'un essor, esprits grands-voiliers, par les cycles de l'éternel bonheur, qu'elle emplissait de sa présence triomphale.

Le finale vibrait en nous quand Isiah se leva. Toute émotion d'amour est faite d'un délice et d'une angoisse. Dans nos esprits ravis une angoisse pointait : allait-ELLE nous quitter ! Après s'être manifestée, soleil dans les ténèbres, phare dans la tempête, source dans le désert, allait-elle pas s'évanouir, laissant à nos prunelles charmées le regret de la vision adorée ? Car nul de nous ne concevait plus la vie sans ELLE. Or ELLE calma d'un sourire notre crainte et parla :

— Amis, nous irons vivre ensemble, dans un pays solitaire où nul bruit du monde ne troublera notre paix. Vous serez avertis quand les temps seront venus. Que la sérénité soit en vous, et la force, car vous êtes les élus d'un mystérieux destin.

Un geste de ses mains claires, et je ne la vis plus. Dans le hall, nous demeurions muets, mais la bénédiction de cette créature vivait en nous, délicieuse.

Un souper nous attendait. Nul n'osait élever la voix, de peur d'effaroucher le silence plein du rêve de L'avoir connue. Je voulus interroger Mme X... Elle me regarda de ses yeux consolés sans répondre.



Le chemin de fer nous déposa, par une soirée légère de printemps, à l'orée d'une haute forêt étalée sur le flanc d'une colline. Nous nous retrouvions, les vingt et un compagnons du soir mémorable, dans l'allégresse de notre secret commun, et nous échangeâmes le baiser de nos regards. Il fallait, nous le savions, traverser la forêt. Nous marchâmes sur la longueur d'une tortillère, d'un pas allègre, sans prononcer une parole. Vibrant tous du même sentiment, il n'était pas nécessaire d'en éveiller l'écho débile. Et nous avions l'intuition d'être une seule âme collective ayant la même pensée, absorbant le même amour.

L'ombre nous enveloppait. Les voix mémorales dont, au cours de mes juvéniles promenades,

j'avais ouï en frissonnant le bourdonnement sinistre, ces voix intermittentes ou s'éparpillent le frisselis des feuilles, le craquement des tiges, le bruissement des bestioles nocturnes, accompagnaient le battement de notre cœur. Et nous levions la tête dans l'attente de voir, entre les masses noires des frondaisons, descendre l'étoile flamboyante qui guiderait notre marche vers ELLE.

Nous atteignîmes le sommet de la colline, d'où nous entendions gronder la mer. Il y avait une maison parmi les arbres. C'était là. Une porte s'ouvrit d'elle-même, et nous pénétrâmes dans le refuge espéré, en secouant avec la terre de nos semelles, toutes les angoisse du passé évanescent.

*
* *

Misère, misère de l'aspiration humaine! Quand Psyché possédait son Erôs dans le mystère nocturne, elle avait le bonheur. Ah! qu'importait toute curiosité dérisoire! Non, il fallait que son cœur en fête, elle l'abandonnât à l'insidieux démon de l'inquiétude. Et moi, moi, que ne suis-je, de par l'impulsion natale, une âme simple? Pourquoi les étoiles qui scintillèrent sur mon

berceau m'ont-elles dépouillé de la candeur héroïque et crédule?

Isiah, quand mon sein resplendissait sous ton regard comme un heaume d'acier sous les feux du soleil, j'occupais la paix suprême, la paix promise aux hommes de bonne volonté. Mais ton absence, c'était le retour à la ténèbre. Dans les heures où je ne sentais plus sur moi l'influx de ta volonté, je cédais au fantôme de la détresse curieuse. Je désirais savoir le mot de cette énigme divine qui était Toi. J'ai laissé entamer l'armure de ma foi. Et c'est pourquoi j'ai perdu la lueur de ta trace!

*
* *

Ce fut au repas du matin, le lendemain de notre arrivée dans cette maison bénie. Nous étions réunis autour d'une vaste table. Dans le cadre des fenêtres, nous apercevions la mer ensoleillée. Il nous semblait que nous aurions pu, derrière ELLE, marcher sur ces flots jusqu'à l'horizon au delà duquel peut-être resplendissait la patrie de nos espoirs.

ELLE portait une robe bleu-pâle, en tissu de lin, dont les plis flottants nous émettaient de la quiétude. Le bleu, la couleur de l'Amour, inspire le calme aux âmes malades. Une ceinture d'or montait vers ses seins. Elle exerçait avec sa

grâce souveraine son hospitalité. A sa droite était assis Croaz, le matelot; à sa gauche Héliel, le beau poète juvénile, dont les yeux dorés reflétaient le rêve éperdu d'être enchaînés au geste d'Isiah.

Il planait sur nous un silence heureux. Qui donc eût osé de sa voix rompre le charme épars en notre confiance? Et nous mangions le pain comme si ses lèvres avaient dit : « Mangez, ceci est ma chair! »

Une méditation impénétrable embrumait le beau front d'Isiah, mais sans ternir ce rayonnement d'or que nos sens aiguisés percevaient autour de sa sombre chevelure. Une larme se suspendit au velours de ses cils, et ce fut sur nous le vol lourd d'une détresse. La souffrance pouvait donc meurtrir dans le marbre de cette poitrine où vivait notre force!

Elle eut un sourire divinement triste.

— Amis, dit-elle, enfants de mon élection, je souffre votre souffrance. Pardonnez à mon front d'être morose. Je lui ai tressé une couronne de toutes les épines qui vous blesseront. Je pleure votre future douleur de me perdre. Car vous perdrez mon apparence. Hélas! Votre curiosité m'aura chassée de vous. Ainsi le veut la Loi.

Nous frissonnâmes. Héliel laissa tomber sur la table ses mains désespérées.

— Ah ! dit-il, je croyais à l'éternité de te voir !

Il exprimait notre sentiment. Car nos cœurs vibraient à l'unisson, et nous étions chacun la corde d'une lyre unique dont le doigt d'Isiah réveillait l'âme harmonieuse.

— Héliel ! Quel nuage enveloppe ton génie ? As-tu donc oublié pourquoi tu es ici? Poète, doux missionnaire du Verbe, sache supporter l'amertume de l'exil en un monde où tu n'es pas entendu. Ta voix révèle la beauté et l'amour, deux d'entre les plus hautes manifestations des dieux. Et puisqu'elle annonce la parole des dieux, qui donc la comprendrait parmi des hommes ayant renoncé l'énergie de la croyance ? N'importe, tu feras ton devoir de Héros. Tu chanteras, comme ton frère Orphée, parmi les bêtes ; tu réfléchiras, fils du Soleil, la lumière sur les sombres enfants de Saturne.

— Isiah ! non, je ne puis plus oublier les Causes. Je fus appelé vers ta présence pour qu'un enthousiasme embrasé, inextinguible, ma vie d'apôtre.

— Aucun de nos gestes n'est sans cause, comme aucun sans effet. Si chacun de vous fut

choisi pour venir près de moi, c'est en vertu de raisons immémoriales dont je sais les origines. Chez vous tous, la douleur exalta la vie. Or chacun de vous est un anneau de la chaîne qui m'attache encore à la terre. J'y suis envoyée pour une mission. Le fleuve de vos volontés alliées, j'en dirigerai le cours vers l'océan du mystère.

— Isiah ! demandai-je tremblant comme un enfant, Jésus de Nazareth était le fils de Dieu. Hélas ! nous ne savons plus adorer les pieds sanglants de Jésus. Isiah ! Es-tu, toi, la fille de Dieu ?

— Jésus, mon frère suprême, a dit : « Je vous enseigne en me servant des paroles de la terre, et vous ne m'entendez pas ; si je parlais le langage du ciel, comment pourriez-vous me comprendre ? » Et je vous dis : Tout homme est fils de Dieu ; toute chair vivante est le symbole d'une pensée divine. Tout homme est un Adam appelé à devenir un Christos. Il est trois Adams. Méditez, vous qui entendez le sens des paroles ! Or, il naît des êtres qui sont une révélation plus profonde de la Vérité Ils arrivent sur terre, d'âge en âge, délégués et sanctifiés, afin de montrer aux hommes la Lumière incréée. Ils ne lacèrent pas tous les voiles dont les destins la couvrent, car les yeux mortels se

brûleraient à son éclat. Quand Moïse descendit du Sinaï, ayant contemplé la Lumière incréée, il savait que les hommes n'en pourraient supporter l'éblouissant reflet sur son front, et il se cacha la face d'un pan de son manteau. Les Révélateurs, ses frères sacrés, les Bouddha, Mahomet, Bab et tous les Messies lèvent sur le monde, dans leurs poings prédestinés, le flambeau que chacun d'eux alluma au même resplendissant foyer. Mais s'ils dévoilaient la gloire toute nue du foyer lui-même, ils en aveugleraient la prunelle des races. A la Vérité unique et éternelle ils bâtissent des sanctuaires d'architectures différentes. Ils chantent le même hymne en des langues diverses. Et quand ils expirent, victimes volontaires, leur dernier souffle balaie un des nuages interposés entre la planète et l'Absolu. La suprême haleine du Crucifié déchire le voile qui couvre le Temple. Ca il a donné à une partie du monde les clefs de l'Initiation. »

Sa voix nous emportait comme un fleuve de force. Elle reprit, ayant reposé sur une vision la lueur de ses yeux.

— Je suis venue vers vous pour vous mettre en la voie. Puis je retournerai.

Sa tête se pencha vers son épaule. Sa beauté

nous semblait plus profonde que les cieux. Nos mains se joignirent, tendues vers elle. De notre groupe, des sanglots montaient :

— Isiah ! Isiah ! ne nous quitte pas !

Sa voix nous caressa :

— Amis, ce sera mon bonheur de souffrir pour vous. La Loi est inéluctable : l'initiateur périt par l'initié.

Son sourire fondit notre angoisse. Un enthousiasme s'irruait en nous, plus vaste que la mer bleue dont, par la fenêtre, nous apercevions les vagues. Ah vivre, vivre cette heure... Les mondes étaient pour nous transparents comme des globes de cristal, et nous existions dans la puissance.

La voix d'Héliel formula notre pensée, notre gratitude et notre espérance :

* * *

« O Révélatrice.

Je te salue hors du Temps, car je te connais dans l'Éternel. Tu es, ô fille de Dieu, ô symbole suprême de la féminité. L'Ancien des jours est ton père et tu fus engendrée dans les flancs de la Mère Divine. Salut, tu es la coupe d'argent où s'abreuve mon âme charmée.

O Salvatrice,

Je te salue, tu viens à nous les mains pleines de grâces, et tes doigts étendus pour des bénédictions portent l'anneau d'amour et l'anneau d'oubli qu'avait forgés Moïse. Sur ta gorge reposent, pendus à ton collier d'argent, les sept talismans que caressa la vapeur des parfums envolés vers le septénaire des Planètes. Et tes yeux sont plus doux aux blessures que l'huile et que le vin.

O Rédemptrice,

Je te salue. En déchirant à nos regards le voile qui cachait la lumière, tu chargeas ton beau front de nos pesants péchés. Toutes les défaillances de nos frêles volontés, tu les assumes adorable affamée de sacrifice ; et le plus pâle de nos sourires à Sathan est une flèche qui va percer ton sein. Triomphatrice de la souffrance, je te salue dans l'éternité glorieuse où tu trônes, près d'Horus, à la gauche d'Isis.

Ton Nom est un Mystère. Ton Age est un Mystère. Tu comptes TRENTE-TROIS ans. Car tu as médité durant les *douze* heures, et tu as accompli les *douze* travaux. Dans le calme palais de ta poitrine se sont rués les *cinq* tourments infernaux : l'Amertume, le Gémissement, la Ténèbre, l'Ardeur inextinguible et la Puanteur pénétrante ! Et

souriante tu foulas de ton pied victorieux les *quatre* daimons des éléments qui hurlent aux quatre coins du monde : Samaël, prince des Salamandres ; Azazel prince des Sylphes ; Azaël prince des Ondins ; Mahazahel, prince des Gnômes.

Toi, tu es un Mystère. Tu sors du cœur de Dieu pour nous y ramener. Fils de la Chute, enfants en exil, nous remonterons dans ton sillage vers le sein de notre père. Les yeux sur la lumière de ta gloire, nous évoluerons, par les cycles supracélestes, ayant méprisé les embûches des serpents, des chiens et du feu. Le Dragon Nahasch qui garde les portes du ciel, tu nous donneras la force de le vaincre ; et nous passerons, vêtus de joie, à travers les sonores envolées des Anges, des Chérubins et des Séraphins, vers le trône des gemmes musicales où tu règnes, contemplant le repos des cohortes du Feu. »

*
* *

Les heures ont passé, caressantes comme des mères. Les heures ! Quel mépris n'avions-nous pas pour cette conception habituelle aux hommes ! Le temps, cette division lamentable de l'éternité, nous étions délivrés de son étreinte. Nos esprits

se mouvaient dans la liberté sans limites, et nos yeux savaient voir les effets dans les causes.

Sa présence nous enveloppait de bonheur. Que l'air était doux à nos poitrines pendant ces promenades au bord des flots, tandis que sa voix enchantait nos âmes ! A tenter d'évoquer notre béatitude, je peinerais en vain. Le bonheur est indescriptible. Moi qui l'ai connu, qui l'ai vécu, je n'en saurais éveiller le plus pâle reflet dans le miroir des mots que je présente aux hommes. Les plus lumineux poètes, les plus vertigineux musiciens ont heurté leur génie à cette impossibilité. Si magnifiquement ils traduisirent le cri de la douleur ; et nul d'entre eux ne put jeter à la face du soleil l'hymne triomphal du bonheur ! La chaîne est mystérieuse qui retient leur envolée dans le chant de la félicité. Si le plus sublime de ces héros parvenait à incarner dans le vivant corps d'un poème l'idée du bonheur enfermée au cœur de l'infini, si ce Prométhée dérobait cette flamme au sein des dieux. la terre enivrée posséderait, enchaînée dans la forme, l'âme même du bonheur, et l'humanité déserterait la voie de souffrances où les destins la forcent.

Un jour, nous nous promenions, à la tombée du crépuscule. La brise de mer soufflait fraîche,

et la lune, pâle encore, surgissait dans une brume adoucissant le contour des choses. Je donnais le bras à l'une de nos compagnes, une admirable rousse dont la jeunesse avait pleuré la beauté inutile. Nous marchions tous par groupes, derrière Isiah, dont nous respections la méditation. Nos yeux ne quittaient pas cette silhouette dont la juvénile magnificence s'enveloppait d'un manteau vague en éolienne lilas; et, dans le soir bleu-cendré, le scintillement pâli de paillettes d'or piquées dans la mante de dentelles caressant sa chevelure d'ombre m'apparaissait la lueur d'une étoile sainte sur le chemin sinistre.

Nous arrivions dans un ravin planté d'arbustes et de ronces. Isiah s'était assise sur un coin de roche. Nous nous étendîmes alentour de ses pieds. Un trouble me hantait. Mais je n'osais parler. Elle m'enveloppa de ses tendres prunelles :

— Toi, tu seras un jour guéri de ton mal, tu souffris pour avoir, dès ta naissance, respiré l'air environnant.

— Isiah, ta main sur mon front, a chassé tout mon mal.

— Apprenez la Foi! Apprenez l'Amour! Apprenez à vous agrandir. Hélas! vous comptez trop

sur moi, amis, et vos faibles cœurs se suspendent à mes lèvres. Vous espérez que mon doigt, frappant le rocher, fera jaillir la source où vous boirez l'eau vive. Et vous ne tendez pas vos forces vers l'effort dû. Mais mes ailes ne vous porteront pas endormis, dans le ciel de vos aspirations. Nul n'est rédimé que par lui-même. Nul n'atteindra, sans avoir ensanglanté ses pieds aux pierres de la route, le sommet de la vie universelle. Moi, je vous montre la voie. Marchez! Amis, créez votre atmosphère de paradis.

Nos yeux la suppliaient. Elle regardait la voûte nocturne où s'allumaient les étoiles.

— Je suis pour apporter la force à vos poitrines. Vous avez souffert d'avoir vécu en un temps de lâcheté. Car l'incroyance, car l'absence d'amour sont filles de la lâcheté. Tout scepticisme est une défaillance, vile comme une peur. Toute Foi, tout Amour sont le courage de la volonté en parturition de son devenir divin. Osiris est un Dieu noir; mais vous, vous serez les dieux, si vous voulez.

Elle s'était levée. Maintenant elle se détachait, silhouette mystérieuse, sur le velours de la nuit. Sa voix avait la force suave de la musique qu'elle avait révélée :

— Ayez l'Amour, vous entendrez le Nombre. Au jour fixé par les destins, quand un Signe nouveau règnera sur la terre, quand au *Quatre* aura succédé le *Cinq*; quand sur la sphère se lèvera l'Étoile Flamboyante à la place de la Croix, alors les hommes auront dédaigné, pour l'évident Amour, la vanité de penser. Ils possèderont l'Amour qui donne la Voyance, et ils verront et ils entendront! Et des courants enceindront la planète qui charrieront l'Amour. Amis, vous à qui j'ai décelé la voie surhumaine, élancez-vous dans l'amour, éperdument. L'Amour, créateur des mondes, se manifeste par deux puissances, la Croyance et la Prière, les deux suprêmes énergies de la volonté. Celui en qui vit la Prière marchera, vêtu de joie, sur les sept Sphères, et SA CHAIR SE FERA VERBE. La Prière est l'action de la Volonté sur le monde. Elle dirige les forces, commande aux éléments ; elle manie les foudres connues des seuls Voyants. Mais ceux là seuls possèderont la Prière au sanctuaire de leurs poitrines, qui accompliront le quadruple devoir annoncé par le Sphinx : Savoir, oser, vouloir, se taire. Ceux-là, la Prière les guide, de son fulgurant éclat, dans le sombre temple du mystère. O frères de mon élection, aimez, croyez, priez ! Vous êtes vingt

et un et nous sommes vingt-deux. Il est vingt-deux Arcanes. Unissez-vous dans l'Amour, et vous serez la chaîne qui attachera au monde le Signe que j'apporte, en mes mains vouées. Car l'humanité est conduite vers ses fins par la vertu des Signes qu'elle ignore.

Pendant une pause, le visage de la révélatrice s'abîma dans une héroïque angoisse. Un combat mystérieux se livrait aux profondeurs de son silence. Une intuition aigüe me traversa le cœur comme un coup d'épée : il nous sembla que les souffles du soir nous apportaient, du cœur de l'Invisible où se conserve tout ce qui fut, la totale compréhension de cette indicible douleur dont fut témoin, sous le voile d'un soir pâle, le solitaire jardin des Oliviers. Ah ! toute la majesté d'une angélique souffrance auréolait la beauté de cette créature. Aux lueurs des étoiles, les nuances infiniment subtiles de sa chair s'étaient effacées. Nos regards ne percevaient que le velours noir des yeux parmi la blancheur assombrie du profil dont le pur dessin, superbe au nez légèrement aquilin, audacieux à la bouche, souverainement fort au menton, se découpait dans une gloire dorée baignant la chevelure. Ce fut la durée d'un envolement d'aigle. Le triomphe de la volonté

revêtit de splendeur cette noble tête, et ces mains, ces mains d'apparition...

— Voici venir l'heure où vous ne me verrez plus. Frères, donnez vos fronts; que mes mains y appellent le caresse de la vie, la clémence de la mort et l'emprise de l'éternité. Adieu, cœurs aimés, cœurs humains que la douleur a lavés de ses ondes corrosives. Que ne m'est-il donné d'effacer à jamais les blessures passées? Que mon sang soit l'eau lustrale, l'eau vive dont vous sortirez pénétrés d'invincible espérance! Adieu, cœurs rénovés! Je bénis en vous des Orients rosés où surgit le soleil de l'universel amour.

» Vous êtes de belles pensées de la terre, de cette terre qui est une belle pensée de l'Eternel. Adieu, terre où je passe! Puisse ma trace demeurer sur tes flancs, lumineuse comme un phare indiquant le port à tes enfants meurtris! Adieu, terre où je vins souffrir! Puisse-tu dresser sur ton horizon le Signe vivifiant que j'ai mission de te révéler, arrosé de mon sang comme s'il était arraché de mon cœur!

» Adieu terre! tu parais une patrie souillée : sur ta face, le génie est bafoué, le juste déchiré, le faible écrasé, la beauté insultée, les dieux blasphémés. L'écho de tes montagnes renvoie aux

saintes étoiles la clameur du poète étouffé, du saint flagellé, de la vierge violée, du pauvre affamé. Tu es pourtant, terre, une chaste patrie. Tu nourris des âmes de dévouement. Je te salue dans tes prophètes, dans tes victimes, dans tes martyrs. Tu es une noble patrie. Car à ceux qui naissent sur ton sol tu peux donner la couronne du génie, de la beauté, du sacrifice et de la douleur. L'héroïsme de quelques-uns de tes fils intercède pour toi dans l'Invisible ; et moi, avec mes frères mystérieux qui moururent en croix, j'appellerai, de mes mains blessées, l'infini de la Lumière incréée sur ton sein épanoui. Adieu, fleur de l'infini dont j'apporte les parfums aux pieds de Dieu ! »

* * *

Le lendemain de cette soirée, nous n'essayâmes pas de la chercher. Nous savions son apparence abolie. Nous échangions des regards d'une sereine tristesse. Ah ! c'était pour nous que sans doute, en quelque désert, sa chair adorable souffrait. Hélas ! notre âme commune, l'âme même de nos vingt et une formes, avec quelle volupté nous l'aurions offerte à d'infernaux tourments pour sauver un cheveu de sa douce tête ! Nous ne la voyions plus, mais sa

présence vivait en nous comme un astre de force.

Nous errions, âmes en joie et en peine, sur le sable de la grève.

Or ce fut le troisième matin.

Nous vîmes, oui, nous vîmes, de nos yeux dessillés, de nos yeux de Voyants. Le soleil se levait sur la mer, un soleil vaporeux et doré. La plaine des vagues tranquilles s'étalait, immensité d'or pâle qui se volatilisait à l'horizon vers la voûte légère du ciel. Sur le disque rutilant et lointain de l'astre, oh ! vision de terreur.... Oh ! sa belle tête penchée vers l'épaule, blémie par la douleur ! sa chevelure, mante de deuil fluant vers ses pieds exangues ! Et son corps, ce corps admirable, cloué sur une croix, blessé, brisé, taché de sang pâle, défaillant sous les coups de la torture et de la mort !

*
* *

Lentement la cruciale apparition s'abîma dans les flots.

Maintenant, dans sa solennelle ascension au zénith, le cercle entier du soleil émergeait, flamboyant d'or rouge.

Et ce fut une seconde vision.

Inscrite dans le disque affleurant l'horizon

marin, parut une majestueuse étoile d'argent à cinq pointes, comme une pièce d'un blason de mystère. L'étoile avait une pointe en haut, deux en bas, une à droite, une à gauche. Et sur ce Signe ELLE saillait, verticale, tendant horizontalement vers les deux pointes de l'étoile ses mains merveilleuses. Et le soleil se faisait l'auréole de sa chair glorieuse, de sa nudité sacrée. Sa tête, — ah! si lumineusement belle dans sa chevelure de nuit, — sa tête se redressait, irradiant le triomphe, embrasée de ses regards vers ce ciel dont elle possédait tous les arcanes, vers cet infini des mondes, son éternelle patrie.

Étoile du divin bonheur...

*
* *

Et depuis lors, je vis, je marche, passant nostalgique de cette planète; et j'attends toujours, j'attends...

———

MAGIES D'AMOUR

MAGIES D'AMOUR

A Octave Mirbeau

Vivre le monde uniquement réel de l'Idée.

RICHARD WAGNER.

Accoudés à la balustrade de la terrasse, ils écoutaient tous deux le bruit alangui du flot monter dans le charme de la nuit d'été.

Mais inattentif aux conseils de béatitude émanant de la douceur nocturne, le jeune homme regardait fixement, aux lueurs pâles des étoiles violettes, le front de sa compagne bien-aimée.

Il voulut rompre le mutisme songeur de leurs bouches.

— Chère fleur d'amour, vous n'ignorez pas que toujours j'entend votre silence : à cette heure, mon esprit suit anxieusement dans toutes ses évolutions le souci qui répand son ombre dans votre cœur, et pourtant je souffre que vous ne m'en ayez pas fait l'aveu.

Jalouse d'éviter à cette sollicitude fidèle le chagrin qu'elle y sentait naître, elle tourna vers son ami son visage éclairé d'un tranquille sourire.

— Ami, votre tendresse s'inquiète trop aisément. Nul souci ne me hante, et je vous aime.

Il l'enlaça, gardant une mélancolie, puis lentement approcha les cils longs de la jeune femme sous la constante ardeur de ses lèvres.

— Gerberte, votre tendresse généreuse s'efforce à m'inspirer l'illusion d'une sérénité qui n'est pas en vous ; mais vos sentiments peuvent-il m'être inconnus ?

— Oui pardon ! Je sais que dans l'ampleur de votre pensée puissante mes humbles impressions de femmes vibrent, immensément agrandies, comme la chute légère d'une perle dans une coupe de cristal fin. Pardon si pour la première fois j'ai tenté de vous cacher quelque chose de moi !

— La peine qui t'effleure, vague encore, tu n'en peux déterminer les causes. Ecoute : si beau que soit notre amour dont s'émerveilleraient les couples vulgaires, il n'a su pourtant donner à ton âme supérieure tout ce qu'elle lui demandait... Oh ! n'essaye pas de t'en défendre, innocente victime d'une loi mystérieuse ; la ré-

alisation, quoique surhumaine presque, demeure, par sa monotonie, en deçà de ton rêve avide. Voilà pourquoi tout à l'heure tes yeux interrogeaient, inconscients, cette mer sur laquelle ils souhaitaient advenir quelque inconnu, et ces étoiles qu'ils pressentaient des séjours inouïs. Mais je ne m'estimerais pas digne d'avoir ému ta chère poitrine, et j'aurais renoncé, malgré mon immortel désespoir, à l'unique bonheur de posséder ta chère vie, si, sondant sincèrement mes forces, je ne m'étais cru capable de satisfaire, dès son éveil, le plus lointain de tes désirs. Va, cette ombre de tritesse que, pour la première fois depuis notre amour, j'ai vu passé sur la limpidité de ton visage, je le chasserai! Va, tu promèneras, triomphante, comme de beaux lévriers soumis, tes rêves exaucés parmi des Edens apparemment impossibles! Viens, regarde-moi dans les yeux longuement...

Fière d'obéir, la jeune femme appuya, comme pour une valse, sa main frêle sur l'épaule de l'aimé, puis offrit aux yeux brillants qui l'appelaient ses claires prunelles d'agate où mourai un confiant sourire.

Ainsi demeurèrent-ils quelques instants. Le paupières de Gerberte battirent, pareilles à des ailes d'oiseaux blessés, et restèrent enfin bais-

sées, tandis qu'elle murmurait, d'une voix dont s'assourdissait étrangement la musique ordinaire :

— Pierre !... c'est singulier... que veux-tu donc ?

Sans répondre, il l'enleva sur ses bras et la déposa, non sans mille précautions, dans le hamac de soie tendu entre deux des acacias de la terrasse.

A cette couche souple où des clartés d'étoiles indiquaient mollement la grâce du jeune corps, il imprima un balancement aussi léger qu'un roulis de jonque sur un fleuve lent. Et là, inaccessible aux voix de la nuit d'été continuant son cours pacifique, de même qu'à l'orgueil de dominer ainsi ce charmant être ensommeillé, il contemplait, avec des préoccupations fiévreuses, l'immobile amante.

— Va ! dit-il.

*
* *

Et pendant ce temps, sur l'ordre mental du jeune homme, l'esprit de Gerberte endormie s'envolait vers des contrées lointaines, en des temps abolis. Il s'en allait, habitant des rives légendaires, s'incarner en des personnages dont l'existence était une félicité.

Ce fut d'abord dans les mystères de l'Inde immémoriale. Et Gerberte se sentait vivre, vivait, reine glorieuse, au bras d'un souverain qu était son Pierre bien aimé.

Sur un trône d'or supporté par quatre dragons de bronze aux gueules monstrueuses, elle siégeait, extasiée devant la royale beauté de son amant. Autour d'eux des colonnes jaspées aux cannelures d'argent se dressaient sur l'horizon d'azur ; et devant les degrés en porphyre fauve de l'estrade où reposaient leurs orteils, des peuples arrivaient saluer leur gloire. Des souverains domptés qu'apportaient les pas pesants des éléphants charmarrés d'or se prosternaient devant les pieds immobiles des amants triomphaux, et derrière les foules bigarrées des nations vassales accouraient silencieuses, ouvrant respectueusement passage aux rhapsodes chantant la clémence immortelle du couple royal, aux groupes de jeunes filles admirablement belles s'éployant, chevelures éparses, en des danses savantes pour la joie des yeux.

Lasse un peu de contempler le spectacle avec la rigidité des dieux métalliques encastrés dans les pagodes, la jeune reine fit un signe, et les foules s'évanouirent. Elle demeura seule près du conquérant de son élection, et se jouant encore d'en-

foncer sa babouche d'or dans la crinière d'un lion familier.

En face du palais ajouré, le soleil éteignait ses flammes ; et, après cette apparition de la vie multiforme venant les saluer, tous deux sentaient descendre sur leur cher isolement la paix du soir. Seuls jasaient quelques oiseaux écarlates cherchant l'abri nocturne parmi les verdures géantes des bananiers ; seul le bruit frais des cascatelles pleurant dans les vasques ; et parfois le rugissement d'un tigre en maraude.

Et Gerberte s'exaltait de contempler à ses genoux ce beau dompteur de patries dont le redoutable cimeterre à poignée adamantine s'offrait pour jouet lourd à ses mains pâles de femme. Il lui tendait les bras, les yeux pleins d'une passion jamais extinguible. Le heurt léger de leur enlacement fit résonner les rivières d'émeraudes sur leurs poitrines. Puis l'inconscience d'une béatitude totale les saisit dès la jonction de leurs lèvres...

* * *

Cependant, sur la terrasse bordant la mer, l'aube apâlissait déjà les étoiles.

Quand la jeune femme s'éveilla dans le hamac

de soie, ses prunelles étonnées aperçurent, debout à son côté, attentif à ses gestes, celui qu'elle aimait.

Après un effort pour recouvrer l'ordinaire limpidité de sa pensée, elle ouvrit les lèvres pour une interrogation.

Une caresse lui scella la bouche.

— Avez-vous connu, cette nuit, d'aimables heures, Gerberte?

Il reprit :

— Cette vision que se complut à vous offrir mon imagination, oubliez-la ! Elle n'est pas digne d'occuper une minute de plus votre cœur, et je ne l'ai conçue qu'afin de vous distraire un instant. Pour vous, noble créature, qui, méprisant les vanités précieuses aux humains inférieurs, avez cru que seul le dévouement à un impérissable amour valait de faire battre votre sang, ces dominations et ces gloires que vous venez de posséder ne sont, vous le savez, que de puérils hochets dont vite se lasseraient vos mains frêles. J'ai seulement voulu vous amuser, une heure, de la splendeur d'un néant; et vous avez laissé vos désirs altiers se reposer sur les pompes despotiques comme une éléphante se réjouirait un moment d'une exotique babiole. Les paradis artificiels, moins grossiers, où

voudrait errer l'essor de votre âme, je les puis concevoir, grâce à vous qui m'en avez ouvert les routes, de même que Béatrice conduisait mystiquement les pas de l'Alighieri.

— Ami, j'entends, sans la comprendre, votre voix, car je demeure éblouie d'avoir vécu quelque conte invraisemblable.

— Et, s'il vous agrée, vous en verrez plus d'un millier, car nous explorons le seul domaine dont les bornes soient lointaines.

*
* *

Le lendemain, la volonté du jeune homme emmena l'amante endormie dans l'île fortunée d'Avalon, en des temps antérieurs au règne idéal du roi Arthus. Et là, elle s'enivra, devant la mer sacrée, sous les floraisons d'or des arbres inconnus, d'une idylle dont rien ne blessait la constante unité. Le cerveau de Pierre était assez poétiquement fort pour investir l'esprit de la jeune femme de la candeur oubliée des jeunes siècles terrestres. Joie suprême! elle connut cette passion inaccessible à tout choc violateur des êtres et des choses. Cette plénitude que vainement tous deux avaient recherchée par un volontaire exil du monde

contemporain contre les invasions duquel ils avaient élevé, barrière pourtant solide, l'auguste égoïsme de leur mutuel amour, maintenant Gerberte la possédait. Pour la première fois elle savait la volupté invulnérée de l'esprit que nul souffle importun ne dévoie de son but, et son unique pensée, toute de tendresse, en l'île fortunée d'Avalon, s'épanouissait, rose que nulle brise ne froisse...

*
* *

Et ce fut ainsi durant des jours.

Sur les traces de son guide puissant, Gerberte habitait des mondes imaginaires, et s'incarnait en des personnages dont elle avait envié la légendaire existence. Et Pierre s'ingéniait à déployer, comme un tapis triomphal pour les pieds petits de la femme aimée, les plus parfaites conceptions. Il créait des poèmes d'idéalité magnifique pour offrir à l'amante l'illusion de les vivre, comme d'autres hommes offrent des fleurs.

Les visions d'Orients fastueux alternaient avec les mystiques extases ; et Gerberte connut tout ce que peuvent souhaiter, en ce temps morose, les êtres languissant de nobles ou curieuses nostalgies.

Elle traversa, secouée d'émotions, des idylles des épopées et des drames, parmi les fastes fantastiques des décors. Et de même que son buste s'enrichissait d'ornements variés, son âme revêtait les différentes manières de sentir et de penser. Tantôt insoucieuse fille de Bohême jetant aux églantiers des routes les sonores éclats de son tambour de basque et de ses rires; tantôt amoureuse illuminée dans les patries neigeuses où s'ébattent les cygnes; tantôt idole parée recevant, en la profondeur d'un temple, avec les parfums brûlés dans les cassolettes, l'adoration des foules prosternées.

Ainsi s'enivrait-elle du mirage de la vie héroïque et sentimentale que sa première jeunesse avait cru naturellemsnt possible. Seulement comme une loi mystérieuse châtie quiconque renie l'ordre coutumier des choses pour aborder aux Paradis artificiels, comme chaque heure de factice bonheur porte en elle-même le germe d'un mal alternatif, Gerberte, en ses moments d'éveil, trébuchait contre la réalité dont elle perdait le sens. Ainsi Michel-Ange quand il descendait de la coupole où s'ébauchait sa fresque de la Sixtine.

Et peut-être, de son côté, Pierre allait-il plus douloureux de ne participer qu'à demi à des

félicités par lui créées. Peut-être tous deux en sont-ils venus à sentir sous leurs pas jumeaux s'effondrer le sol même de leur volontaire illusion...

— Chère âme, — dit un jour, en sa féminine délicatesse, la jeune femme, — ces mondes que me donne votre puissance, c'est votre seule image qui les habite avec moi, non vous-même. Voici que je viens d'y songer ; et ne savez-vous pas qu'il ne peut exister pour moi nulle joie dont vous n'ayez pas la moitié ?



L'INQUIÉTANTE ROSE

L'INQUIÉTANTE ROSE

A Madame Berthe Faye

Toute créature, tout objet ne peut être pour nous qu'un symbole susceptible de générer une émotion. Nous vivons parmi les êtres et les choses cuirassés d'accoutumance contre leur signification, comme dans sa ville natale un homme qui n'aurait jamais voyagé. Celui-ci ne possède pas une vision juste de sa cité, puisqu'il ne la saurait comparer à nulle autre. Ainsi faudrait-il avoir connu d'autres mondes que celui des apparences où nous nous débattons pour percevoir toutes les choses sous leur caractère réel et unique de Signes.

Avez-vous constaté avec quelle diversité déconcertante les objets jouent pour chacun de nous le rôle qui leur est assigné ? Certains ont éveillé en moi des émotions bien différentes de celles qu'ils inspirent d'ordinaire. Je me souviens que la chose par quoi me fut révélée non la

peur, mais cette horreur sacrée envahissant nos cœurs à l'heure où le mystère de vivre nous apparaît plus oppressif, fut une rose, — oh ! une rayonnante et délicieuse rose.

J'étais alors un sauvage et solitaire adolescent qui partageait ses heures entre de vieux livres et de juvéniles vagabondages sur la terre et la mer aux alentours d'un très petit port pêcheur de Bretagne Jai tort d'avoir dit solitaire, car un fidèle compagnon ne me quittait amais: mon chien Nello, un grand limier noir aux yeux dorés. Peu d'amitiés furent aussi parfaites que celle unissant Nello et moi. Un instinct m'avertissait que le bon chien était plus proche de mon esprit que les hommes épars autour de moi. L'amour est, comme la foi ou la raison, un mode d'accession à la connaissance. A la lueur de m'aimer, l'animal pénétrait dans la ténébreuse forêt vierge de ma pensée, et j'aimais Nello de sentir confusément que sa droite ingénuité de bête était la sœur de ma trouble méditation précoce.

Que de fois, avec lui, je promenait ma rêverie, entre la mer et les étoiles, dans un petit bateau aventureux, le *Minar !* Nello était devenu marin. Il savait border une écoute avec sa gueule et même tenir la barre avec ses pattes.

— La barre au vent, Nello !

Et d'un geste preste et sûr, mon ami quadrupède faisait sa besogne de timonier, tandis que je suivais en paix le vol de ma pensée dans le libre espace.

Nous étions partis tous deux ainsi en promenade un tiède jour de juin. Une frêle brise portait doucement le *Minar* au large. Nous rangeâmes une sorte d'îlot formé d'un seul rocher, distant de la sauvage côte de cinq ou six milles, qu'on appelait la Génisse pour sa forme vaguement bovine. Je n'ai jamais su pourquoi les marins des environs répugnaient à s'approcher de ce « caillou ». Il s'élevait pourtant à pic sur une assez grande profondeur d'eau, et nul brisant n'en hérissait les abords.

Cette fois, une fantaisie me prit de visiter ce rocher, plus habitué à servir de station aux cormorans que de piédestal à une silhouette humaine. Je l'arrondis pour chercher si quelque escalier de chèvre, formé par les aspérités du granit, ne me permettrait pas d'escalader la croupe, élevée de cinq à six brasses au-dessus de la haute mer et sur laquelle j'apercevais une flore de casse-pierre et de chiendents. Mais jamais un chat n'aurait pu grimper contre ces parois accores. J'avais une corde à crampon. La mer

étant d'une extrême douceur, je pus affourcher le bateau près de la pierre sans risque d'avarie, et, ayant pris pied sur une saillie, je lançai mon crampon sur le sommet. Après deux ou trois tentatives infructueuses, ses becs crochèrent dans quelque fissure. Je hâlai sur la candelette: elle était solidement retenue là-haut, où me hisser serait un jeu pour mes jeunes muscles.

Nello, se sentant impuissant à me suivre, gémissait. Je l'attachai à mes épaules, et nous ne fûmes pas longtemps à nous retrouver debout sur la croupe de l'îlot. Elle mesurait une centaine de mètres de tour, et la vie généreuse y avait semé quelques plantes à l'épreuve de l'embrun : chardons bleus et myrtes sauvages.

Je m'attardais à contempler le soleil s'abîmer dans la mer en la couvrant toute, de l'Ouest à l'Est, d'une moire mi-partie citrine et violette. D'instant en instant se succédaient, au dôme céleste comme à la plaine marine, les incandescences s'atténuant sous la tombée des voiles mauves du crépuscule. Et sentant monter en moi cette mélancolie que donne toujours l'effacement d'une beauté, je me préparai à partir. Je regardai ma montre : il était exactement sept heures quarante cinq.

Soudain, je vis Nello en arrêt, les regards

fixés au sol, les pattes tremblantes et le poil hérissé. Je me penchai, et je ramassai sur le roc une merveilleuse rose, une rose jaune dans toute la splendeur de son épanouissement. Je considérais la fleur avec stupeur : elle était tout fraîchement cueillie. A la cassure très nette de la tige, la sève exhalait encore son humidité; des gouttes d'aiguail perlaient sur la chair des pétales, cette chair d'or moelleux et mat dont les roses de cette espèce partagent la gloire avec quelques gorges de très jeunes filles.

Comment cette belle fleur de la terre heureuse était-elle venue sur ce rocher désolé ? Un rosier n'y vivrait pas trois jours, fût-ce avec les soins d'un prodigieux jardinier. Même là-bas, sur « la grande terre », je n'avais jamais vu cet arbuste à moins d'un kilomètre de la farouche falaise. Une main humaine avait donc déposé ou laissé tomber cette rose. Mais comment?

Nous n'étions certes pas là sur le parquet d'une salle de bal où les fleurs s'abattent, tièdes encore d'habiter l'entre-seins des jeunes femmes. Quelque passante avait-elle, touriste audacieuse au bras d'un agile compagnon, escaladé le granit à pic, et semé là ce gracieux souvenir d'une heure aimable? Avant d'envoyer ma corde à

crampon sur le plateau de l'îlot, j'avais minutieusement cherché une suite d'aspérités permettant l'ascension d'un gymnaste. Il était bien impossible d'accéder là autrement qu'avec une échelle ou une corde. Du pont d'un bâtiment, quelqu'un avait-il eu l'idée jolie de jeter au passage cette fleur à cet écueil, comme sur la route une coquette mondaine enverrait de sa voiture un sourire à quelque rude chemineau? En admettant que le bateau serrât le roc d'assez près pour permettre ce geste, une rose est un projectile trop léger pour être lancé à eette hauteur. Un caillou oui; une fleur, non.

Il n'était pourtant pas impossible qu'une main humaine eût jeté là cette rose sur ce sol, puisqu'un homme s'y trouvait. Mais où l'eût-elle cueillie? La terre la plus voisine était distante de quatre lieues, et ce n'est pas sur une âpre côte rocailleuse battue par tous les vents que les rosiers épanouissent leur gloire. Or la rose venait d'être cueillie : la fraîcheur de ses pétales emperlés de rosée, la cassure tout humide de sa tige le prouvaient irréfutablement.

Et je m'enivrais de respirer la suave haleine de la fleur, en cherchant à deviner l'énigme de son arrivée.

— Que je suis sot! pensai-je enfin. Ici aura

passé quelque luxueux yacht à bord duquel une femme se plaît à voir des plantes fleuries à travers les vitres d'une serre. Voilà l'explication. D'ailleurs j'en aurais le cœur net : Au plus prochain sémaphore le guetteur me dira quels bateaux sont venus par ici.

Et tandis qu'un soupir gonflait ma poitrine adolescente au songer que là-bas, sur la terre, était loin, oh! bien loin de moi, le corsage qui palpiterait plus fort si ma main le parait de cette rose adorable, je passai la fleur à la boutonnière de ma vareuse, et je m'apprêtai à quitter ce bloc de granit qui m'avait offert un charmant et énigmatique souvenir.

Le soir tombait. La lumière défaillante donnait son dernier effort, plus puissante derrière les silhouettes fortement contournées des choses ; car c'était l'heure où le duel de la lumière et de l'ombre devient tragique et solennel.

Nello m'avait quitté, s'était couché sur une pointe du rocher. Je voulus le prendre pour l'attacher à mes épaules et descendre ainsi au long de la corde, comme j'étais monté. Mais le bon chien, si obéissant toujours, se déroba. Il pleura quand je le touchai ; je dus l'empoigner de force.

Je faisais route pour rentrer au port, quand j'aperçus dans le crépuscule le bateau du pilote

gagnant le large. Je l'élongeai pour satisfaire ma curiosité :

— Pilote, demandai-je après les paroles de bon souhait, est-il passé beaucoup de navires par ici depuis quelques jours ?

— Voilà longtemps qu'on n'en a vu. Au sémaphore, depuis trois jours on n'a rien aperçu, ni une voile ni une fumée. Je vais « espérer » un dundee de Bayonne qui arrivera peut-être cette nuit. Mais ni vous ni moi ne serons rentrés avant demain. Nous allons avoir calme plat, et le jusant sera contre vous.

Ainsi aucun bateau n'avait approché l'écueil depuis trois jours! Mais alors, ce n'était donc pas une main humaine qui y avait jeté cette rose! Je contemplais la rose fleurissant ma poitrine. Sa chair avait l'éclat velouté des boutons qui sous l'aurore s'entr'ouvrent au rosier. Je sentis sur elle le poids d'un anxieux regard, celui de Nello qui, réfugié sur l'étrave, immobile, semblait la proie d'une inexplicable terreur.

L'instinct des bêtes prévoit le danger. Nello n'était-il pas averti d'un coup de mer? J'interrogeai le ciel et l'onde : aucun mauvais symptôme.

Cependant ma pensée peinait sur l'origine de la mystérieuse rose, et je me plus à imaginer

qu'une mouette l'avait apportée de terre au bout de son bec clair, comme la colombe de l'arche le rameau d'olivier.

O nuit amoureusement belle. Le pilote avait justement annoncé calme plat. Le sein des voiles pendait flasque comme celui d'une vieille femme. La mer phosphorescente s'étalait aussi polie que du mercure Le globe rouge de la lune, lancé brusquement derrière une falaise avec l'élan d'un ballon incandescent, montait vers le zénith en traînant sur les eaux un sillage d'or fauve et dans les airs une vaste lumière blonde.

Autour du *Minar* couraient sur la moire argentée de l'onde des feux follets de la mer, ces rapides lumières fuyantes, chargées d'augurales menaces selon les marins de nos côtes qui les nomment des « beuliers ».et selon les navigateurs anciens. qui étonnés de voir des étoiles descendre du ciel pour folâtrer sur les flots par couples capricieux, les nommaient Castor et Pollux, comme les Gémeaux du zodiaque. Je m'amusai à suivre les méandres de ces flammes vagabondes dont Nello accompagnait d'un grognement sourd le scintillant sillage

Brusquement, une risée arriva du large, si violente que sans un instinctif coup de barre, le *Minar* eût chaviré. Puis la mer enfla d'un

coup. Il devenait urgent de diminuer la voilure.

— Ici, Nello! criai-je. A la barre!

Le chien, d'ordinaire si obéissant, si conformé à mes désirs, ne bougea pas, et répondit par ce hurlement prolongé, toujours sinistre dans la nuit. Evidemment, il lui répugnait de m'approcher. Mais j'avais autre chose à faire qu'approfondir les causes de son humeur. Je parvins à amener la trinquette et à arriser la grand'voile. Et la frêle barque bourlingua comme elle put sur la lourde mer, qui s'arriolait au perpétuel refus des vents affolés passant par toutes les aires.

Certes, je tiens en grande pitié ces conceptions niaises des modernes, considérant les forces de la nature comme sans intelligence et sans âme. L'instinct du peuple et ses immémoriales traditions, plus sûrs que les hypothèses des cuistres, savent deviner l'entité mystérieuse, la personnalité des esprits des éléments que connaissait si profondément la science des Anciens. Quiconque fut au péril de la mer a senti autour de soi les desseins conscients des vents, les manœuvres hostiles des uns, favorables des autres. Cette nuit-là, dans le tourbillon des vents acharnés, mon intuition, pourtant aiguisée par le danger, ne percevait nulle

haleine de secours. Nulle aide humaine à espérer : pas une embarcation en vue. J'étais bien seul sur cette mer féroce. Et, entre les folles embardées de mon courageux bateau, je regardais désespérément à l'horizon les lueurs des phares, tandis que Nello jetait dans le vacarme ses lamentables hurlements.

Subitement, la bourrasque s'accalmit : une brise franche nous conduisit au port. Mes yeux songèrent à chercher la rose à ma boutonnière.

Elle n'y était plus. Je ne la voyais pas dans le bateau.

— Cherche, Nello, cherche la rose !

Le chien ne bougea pas, apeuré toujours et le poil hérissé. Il grognait et haletait En suivant la direction de son regard, je retrouvai la fleur. Je me sentis pâle : La rose, dans la lumière du matin naissant, était aussi fraîche, aussi belle qu'à l'instant où je l'avais trouvée sur le rocher. La cassure de la tige commençait à sécher, mais la chair moelleuse des pétales conservait sa rayonnante suavité. Ainsi, les vents, les embruns, les paquets d'écume et d'eau saline n'avaient pu entamer la fraîcheur de cette étrange rose ! Je sentais venir d'elle en moi je ne sais quelle lointaine et ténébreuse horreur.

A la maison, un télégramme m'attendait depuis le soir. Je frémis avant de l'ouvrir. Je lus :

« Elsa est morte subitement ce soir à sept heures quarante cinq » .

Sept heures quarante cinq ! L'heure précise où je ramassais la fatale rose sur le rocher. Elsa ! Elsa si pleine de vie et de beauté ! Mon Elsa bien aimée ! ... Je tombai sans connaissance.

J'appris plus tard que, dans cette sinistre journée, elle avait porté, durant toute la ressiée, une rose jaune au corsage.



LE JOUR DE LA GLORIFICATION

LE JOUR DE LA GLORIFICATION

A Auguste Rodin

Les esprits n'ont la touche du Beau que pour produire le Beau.

SHAKESPEARE : *Mesure pour mesure.*

La cité s'éveillait dans l'aurore printanière. Sortie du repos nocturne pour s'abandonner à l'imprévu de la journée nouvelle, la vie bégayait ses premières rumeurs matinales : un bourdonnement léger s'élevait des maisons blanches vers la sèche clarté du ciel.

Déjà des silhouettes d'habitants se croisaient sur la place publique. Ce serait une journée douce à vivre, en cette ville calme. La place, un hémicycle dont la corde s'approchait du rivage, était ceinte de petits palais cubiques, flanqués de fins pilastres corinthiens supportant l'entablement des terrasses. Au fond du demi cercle, un temple monoptère de proportions

heureuses avec un fronton sculpté d'un chœur de Muses.

De la place, on aperçoit tout le golfe au creux duquel s'étage la ville. La mer d'un bleu violent roulait ses lames assoupies dans le port où l'on découvre les pointes des mâtures. Au long des bordures du golfe, qui s'élancent en deux cornes aiguës, des collines apparaissaient, violettes encore sous la rosée vaporisée par le soleil. A l'occident, un mont couvert de myrtes sur les flancs, tandis qu'autour de sa base s'espacent des tamaris et des lauriers-roses en fleurs.

Dans la campagne, le sol doré alterne avec les masses trapues des mûriers, des orangers, des cyprès et des vignes.

Les maisons basses se groupent autour des temples dominateurs comme des moutons se pressent contre leurs pasteurs. Ces demeures négligées sont bien d'hommes à qui la clémence du climat permet une libre vie sous le ciel, une vie de loisirs et de sensations, exempte d'efforts et de convoitises. On ne pénètre au delà des seuils que pour le sommeil.

Les magnificences d'une architecture hiératique encore sont réservées aux dieux. Les temples, d'un caractère homogène, mais d'une or-

donnance variée selon leur consécration, renferment les merveilles d'un art conscient du grand symbolisme qu il exalte : au dedans, des fresques mythiques d'un coloris audacieux et assuré; au dehors, des sculptures d'une grâce héroïque. La ville entière est parsemée de statues d'une souveraine beauté.

Aucun vestige de barbarie, et pourtant aucun indice de mollesse. La cité est demeurée à mi-chemin entre ces deux étapes. On dirait d'une Corinthe ignorant la veulerie des décadences.

Sur la place publique, le peuple est arrivé.

C'est jour de fête solennelle. Sur une plate forme à laquelle on accède par des degrés de marbre, les magistrats et les prêtres viendront siéger, sur des stalles de porphyre rose dont les montants sont taillés en sphinx.

Cette population appartient à une race insolitement belle. Où ces être ont-ils appris cette noblesse des attitudes, ce rythme des gestes cette élégance de la démarche ? Certes, une multiple hérédité de beauté, corroborée par une éducation esthétique, a façonné ces corps si souples sous les ondulations harmonieuses des draperies qui les revètent.

Des hommes aux regards d'une sénérité cons-

tante circulent en causant. Leurs bras émergeant nus des tuniques rouges ou blanche, ont des musculatures robustes qu'aucune lourdeur ne déshonore. Les femmes passent avec une eurythmie de port comme aux Panathénées : courtisanes dont les formes transparaissent sous la subtile gaze de Céos ; leurs cheveux flottants caressent leurs seins dévoilés, et des chèvres familières les suivent comme des chiens ; jeunes filles au masque délicieusement carné, dont le sourire se pare de gravité pour avoir aperçu les jeunes hommes qui les implorèrent d'amour.

A gauche, à la fontaine où des chimères pleurent l'eau dans une vasque blanche, des groupes de servantes jasent en emplissant des urnes ; et des enfants nus les agacent, excitant contre elles de grands chiens sveltes.

Un mouvement parcourut l'assemblée. Sur la plateforme qui fait face à la mer, des théories d'hommes et de jeunes femmes se rangeaint symétriquement. C'étaient les personnages les plus honorés de la cité : les prêtres, les poètes, les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les gymnasiarques. Ces jeunes femmes en peplos de laine blanche, aux admirables chevelures ceintes de bandelettes tramées d'or, c'étaient les prêtresses d'Aphrodite qui entouraient la

statue de leur divinité essorant, d'un frémissement de ses puissantes ailes, au-dessus d'une sphère qu'elle effleurait du pied.

Le vieux sculpteur Karitès s'était assis sur un trépied dominant la foule. A lui appartenait le devoir de présider la solennelle fête. Après avoir peuplé sa patrie de chefs-d'œuvre, Karitès sentant que l'âge refrénait son essor de créateur, s'était refusé à déchoir. Avec une sérénité d'ouvrier satisfait de la tâche achevée, il avait jeté à la mer son ciseau et ses limes et renoncé à tailler le marbre d'une main alourdie par les années. Maintenant Karitès, nommé agonothète, avait mission, avec des poètes, des artistes et des prêtres, de veiller au normal développement de la beauté humaine dans la cité. Il était le grand conservateur de la vénusté de la race.

On fit silence, quand le vieillard se leva.

— Ainsi que chaque année, nous voici réunis, selon le rite des aïeux, pour offrir la consécration de nos hommages aux deux plus hautes apparitions de la gloire humaine, au Génie et à la Beauté. Patrie réelle, race frissonnante devant le mystère auguste des couleurs et des formes, collectivité exceptionnellement libérée de barbarie, foule d'élection apte à deviner, dans la splendeur mythique des choses et des êtres,

l'âme éparse des dieux, salut! Salut! Aujourd'hui nous t'énoncerons ce que nous avons décidé, en l'introublée sénérité de nos âmes, nous qu'investit de l'unique puissance la conscience de notre supérieure méditation.

Voici le jour où, fidèles à notre loi, nous devons désigner l'homme et la femme dont nous voulons immortaliser les apparences. Nous devons nommer cette jeune fille et ce jeune homme dignes, l'une par sa beauté, l'autre par son génie, que notre grand sculpteur Lysidias fasse émerger du marbre leurs effigies. Quels sont donc ces deux êtres à qui nous élèverons des statues?

Toute l'année, d'un zèle constant, nous, ministres du culte du Beau, nous avons visité les gymnastes, contemplé des œuvres d'art, ouï des hymnes et lu des poèmes. Nous nous sommes réjouis de voir des éphèbes élancés et des vierges gracieuses, de pénétrer de nobles œuvres, fleurs d'âmes suprêmes. Enfin nous avons jugé. Voici:

« Afin que sa forme éphémère laisse son impérissable et tangible souvenir à la terre qu'elle orna, afin que ne soient effacées du monde sensible sa jeunesse et sa grâce comme un charmant rêve fugace, afin que sa gloire soit à jamais sacrée même aux yeux des postérités

barbares, la jeune fille qui, cette année, nous sembla la plus belle sera sculptée par Lysidias. Cette jeune fille, c'est Anthéis, et la voici ! »

Sur un geste de Karitès, deux jeunes femmes élevèrent sur un socle triangulaire, en vue du peuple, une radieuse créature. L'une dénoua la bandelette serpentant sur la tête de la vierge, l'autre fit sauter les deux agrafes légères qui maintenaient sa robe lâche. Les voiles s'abattirent à ses pieds, en même temps qu'une chevelure dorée flua jusqu'à ses reins. Confuse, les bras s'entrelaçant, près de la gorge palpitante, en geste d'une fierté pleine de grâce, Anthéis apparut dans le rayonnement de sa beauté. Vers elle les prêtresses jetaient à pleines mains des roses et des fleurs de troëne, des enfants thuriféraires chassaient une vapeur bleue d'aromates calcinés; et la foule, charmée, cria.

Répercutée par le firmament et la mer, une lumière argentée caressait le jeune corps, comme si les forces naturelles, les dieux inconnus, avaient voulu envelopper de leur mystérieuse tendresse cette œuvre parfaite de la Vie, cette créature définitive, dont l'aspect consolait de tant d'ébauches avortées ; et ce fut une minute triomphale.

Lysidias, le maître sculpteur, contemplait son modèle futur avec des yeux d'extase.

— Voilà, proclama Karitès, cette Anthéis, dont nous souhaitons vouer la forme à l'immortalité. Avons-nous bien jugé ?

Et, promenant ses regards interrogateurs sur le peuple, ilajouta :

— Quelqu'un s'oppose-t-il ?

— Moi ! répondit une voix.

Un jeune homme bondit sur la plate-forme et se planta devant Karitès.

Au son de cette voix, Anthéis, tressaillante, avait sauté à bas du socle et s'était voilée.

— Qui es-tu, jeune homme, demanda Karités au nouveau venu, et sur quelle autorité appuies-tu ta prétention ?

— Je suis le fiancé d'Anthéis. Mon droit, c'est celui de l'amour. Elle est à moi, la beauté de cette enfant, par la force des serments expirés entre les baisers. Ce corps où palpite son âme promise, je ne veux pas qu'il soit perpétuel pour les délices d'hommes inconnus. Vouse tous qui l'avez un instant contemplé, vous n'en possédez plus déjà qu'un brumeux souvenir. Vaine illusion, vision évanouie ! A moi seul, à moi dont la vie est suspendue à ses lèvres, Anthéis a juré d'être le vivant rêve dans le

mystère des soirs nuptiaux. Quoi, tandis qu'elle et moi, couple rapide, nous aurions disparu de ce monde où nous passâmes, tandis que moi, son bien-aimé, son maître, je ne la verrais plus, je ne l'aurais plus, alors des hommes des autres siècles, contemplant l'image radieuse de celle qui fut mon Anthéis, enivreraient leur rêverie de la beauté dont je serais séparé ! Ils la verraient, ceux-là ; peut-être ils lui voueraient la foi de leur amour halluciné ! Non, je ne veux pas ! Je veux qu'Anthéis, dédaigneuse de laisser ce reflet immortel d'elle-même, descende entière, au jour fatal, dans l'une des urnes jumelles qui recevront nos cendres.

Un murmure monta de la foule où l'on discuta les paroles du jeune homme. Sur leurs sièges, les vieillards avaient écouté d'un air indulgent. Karitès échangea d'une voix basse quelques phrases avec son voisin en souriant :

— Enfant, déclara-t-il, la naïveté de ta jalousie n'est pas pour nous déplaire, à nous qui connûmes la fièvre des passions. Ce droit absolu dont tu te vantes, sur la beauté d'une créature, la foi d'Anthéis t'en investit, mais non les dieux. Certes elle a le droit, cette enfant privilégiée, d'enfouir la notion de son charme dans le sein de l'homme entre tous préféré. Certes, elle

peut attribuer à un unique vivant ce don sublime : le souvenir même de sa jeune splendeur. Mais son devoir ineffaçable, c'est de faire, à ceux qui rêvent, cette aumône : une vision de sa beauté. Les dieux, en créant Anthéis telle, n'ont-ils songé qu'à elle, qu'à toi ? Quand nous allumons des lampes, est-ce donc pour elles-mêmes ? Que dirais-tu, jeune homme, du musicien qui, créateur d'une œuvre consolatrice aux nobles âmes meurtries, brûlerait aux pieds d'une femme sa musique irrévélée, — sacrilège hommage ? Nous n'exaucerons pas ta prière, enfant jaloux ! Écoute, un homme va paraître dont la parole enchante les poitrines. Écoute-le, puis tu diras si tu persistes dans l'égoïsme de ta résolution.

Karitès se tourna vers le peuple approbateur :

— Il nous reste à nommer l'homme dont nous désirons glorifier le génie. Car, pour ériger une statue à quelque sublime personnage, nous n'attendons pas que la mort ait aboli sa forme, nous n'attendons pas que les années aient flétri son visage et déshonoré ses membres. La vie est courte : nous laissons aux barbares l'attente des hypothétiques lendemains. Fidèles aux conseils de la nature, nous nous efforçons à cueillir, comme un fruit mûr, l'instant

rapide. Et c'est l'apparence de la jeunesse puissante et féconde que nous voulons fixer dans la matière lente à disparaître. C'est à l'heure où nous le voyons triomphant du développement harmonique de ses forces que nous payons à un homme le tribut de nos admirations.

» Un poète s'est révélé parmi nous, grand et noble. Pour cette éclosion chère, que soit fête dans la cité entière comme dans l'intimité de nos esprits.

» Et c'est pourquoi nous avons décidé que le ciseau de Lysidias exécuterait l'image du poète Mylittès pour que les postérités aient tout connu de l'homme dont les poèmes lui auront donné de belles heures.

» Mylittès nous est inconnu : ses vers nous furent chantés par des lèvres amies. S'il est ici, qu'il vienne à nous ! Nos vierges poseront des couronnes à son front où nos sages appelleront le baiser des étoiles. »

Un jeune homme surgit de la foule et se présenta :

— Je suis celui dont vous avez aimé les vers.

Les veillards se levèrent de leurs sièges et s'inclinèrent respectueux. Une mélancolie calme planait sur son front. Et pieusement les jeunes

filles lui portèrent des fleurs, douces aux âmes tristes.

— Vous m'avez élu, poète solitaire à qui vous voulez élever une statue. Maintenant vous m'avez vu. Cet honneur que m'attribuait votre intention, ce serait pour moi une honte : je suis laid.

Il pleura. Une anxiété passait sur ce peuple silencieux. Une femme baisa le bas de son manteau.

— Maître, dit Karitès, redresse-toi : tu n'as pas droit à la défaillance, génie !

— Hélas ! l'urne est disgracieuse qui renferme le parfum ! La beauté dont je m'extasie, je n'en fus pas doué. J'ai médité, rêveur triste, près des flots sonores, tandis que les autres jeunes hommes, dans les palestres et les gymnases, poursuivaient en souriant l'eurythmique épanouissement de leurs forme fières J'oubliais mon corps alors que s'envolait ma pensée vers l'infini. Et maintenant me voici, homme inharmonique, âme belle dans une forme triste. Les jeunes femmes qui me frôlent accourent vers d'autres bras plus beaux, sans voir la flamme plus ardente de mes yeux. Et si je leur chante mes poèmes d'amour, l'émotion qui s'éveille en leurs cœurs palpite sur le

souvenir de fiancés étrangers. Cependant, je n'eus jamais de haine ni d'envie.

— Que te lamentes-tu ? interrompit Karitès ; ta part est la meilleure. Tu es celui qui dans des existences jette des heures heureuses. O consolateur, le bonheur, c'est de vivre des intensités d'émotions. Et tu donnes ces intensités Laisse-nous t'offrir le témoignage de notre gratitude.

— Eh bien ! qu'un de vous m'accorde une grâce ! Assez longtemps, la durée d'une vie, j'aurais subi le déshonneur de n'être pas beau ! Que du moins la mort me fasse renaître de mes cendres immortellement splendide ! Il est des mensonges nécessaires et sublimes : vous le savez, mes pairs, initiés qui dissimulez les certitudes profond sous le charme cajoleur des mythes. Eh bien, je demande à mentir aux hommes futurs. Écoutez-moi : s'il est un éphèbe dont les yeux ont pleuré sous l'ivresse de mes vers, si celui-là m'aime qu'il vienne ! Il sera le modèle de Lysidias ; et sous la statue créée d'après sa forme, on inscrira mon nom.

Un jeune homme enthousiaste devança tous les autres : il était souverainement beau.

— Maître, demanda-t-il en frémissant à Myllittès, me juges-tu digne d'être le modèle souhaité ?

— Frère, merci ! Tu me fais le plus grand des sacrifices ; tu te dépouilles de la gloire de ta beauté pour m'en parer. Grâce à ton dévouement, les générations successives auront un souvenir resplendissant de mon apparence mortelle.

Une voix inconnue s'éleva de la foule :

— Nul n'a droit de mentir ; nul n'a droit d'usurper ce que lui refusa la nature ! Tu cèdes à ta vanité, Mylittès !

— Qui dit cela? Je pardonne à l'ignorant. Mon devoir, c'est d'enchanter les âmes. Cette duperie lancée aux postérités, je la dois. Je plains celui qui n'en comprit pas la grandeur. Et il ne peut y avoir en cause ici de vanité, — petitesse qu'ignorent ceux qui possèdent l'orgueil sacré. Missionnaire du Verbe, je dois tous mes efforts pour qu'en moi, humble, soient respectés les dieux parlant par mes lèvres !

Anthéis, la vierge de beauté, s'approcha; elle appuya son poignet léger sur l'épaule du poète. Une larme roulait sur la joue de Mylittès : Anthéis la but dans un baiser.

— Couple saint, s'écria Karitès, toi, la Beauté, toi, le Génie, vous incarnez les deux entités les plus proches des dieux. Nous vous décrétons d'immortalité à l'heure de votre jeune

énergie. Allez dans la légitime fierté de votre gloire ! On admirera votre grâce, exprimée par le marbre, la tienne, Anthéis, selon la vérité ; la tienne, Mylittès, en vertu d'un mensonge nécessaire et correcteur d'une erreur de la nature. Et devant ta statue d'homme radieux, poète, les jeunes femmes rêveront du rêveur dont la forme fut si belle, aussi belle que l'âme. Nous qui créons des idéalitée, nous avons le droit et le devoir de recréer les êtres tels qu'ils devraient apparaître. La nature oublia de te donner la beauté passagère. Nous te la donnons immortelle. Notre mensonge est divin.

Il se tut. Au loin les flots chantaient sous la brise aromale, et les cieux avaient un immense sourire de mystère. La nature continuait son mouvement, indifférente peut-être aux deux chefs-d'œuvre qu'elle avait enfantés, et que glorifiaient des hommes. Et Mylittès songea, en une minute aiguë, qu'elle jetait, d'une force constante, des germes insoupçonnés dans la matrice de ses formes... Anthéis sentait une mélancolie voltiger sur son sourire...

Ils se regardaient, inquiets... Ils avaient *conscience de vivre.*



LA MORT DES AMANTS

LA MORT DES AMANTS

A Maxime Maufra

Comme chacune des jeunes femmes présentes avait dit son mot sur la fin fatale de tout amour, mot mélancolique révélant d'anciens souvenirs, Jean Songère, qui jusqu'alors avait écouté en silence, laissa tomber ces paroles:

— Il n'y a pour l'amour qu'un beau dénouement.

— Lequel? demandèrent plusieurs voix.

— Une mort mystérieuse emportant les deux amants enlacés. Le hasard m'a fait témoin ou à peu près, d'une mort ainsi venue sceller un baiser.

Il fut sommé de conter l'aventure et commença :

*
* *

« Daoulas, le peintre des puissants paysages que vous admirez, m'avait emmené en Ecosse,

où il voulait peindre les grandes montagnes smaragdines qui s'entourent de lignes surnaturelles dans la lumière de l'aube et du soir. Et nous avions décidé de passer quelque temps dans un petit port de mer autour duquel Daoulas avait trouvé les sites âpres et sauvages qui conviennent à son art audacieux. Cette côte de hautes falaises bleuâtres, découpée en minutieux zigzags, hérissée de récifs terribles, aussi sinistrement belle par calme que par tempête, l'avait enthousiasmé.

Elle est fort dangereuse, et les perfides roches sous-marines qui en parsèment les abords ne se contentent pas de créer des remous toujours entièrement blancs d'écume; chacune d'elles pourrait dénombrer les bateaux qu'elle a éventrés depuis des siècles.

Nous avions loué un petit bateau de plaisance la *Daisy*, un sloop agile et ardent, construit pour la course avec une telle précision qu'un seul homme pouvait l'avoir en mains comme un écuyer tient un cheval bien confirmé. Dans ce bateau, nous explorions les dentelles en granit bleu de côte, et de temps en temps Daoulas prenait rapidement sur son album, en violents coups de pinceau, les notes nécessaires aux tableaux futurs.

— Si tu veux, dit-il un jour, nous irons demain aux îles de Fer.

Les îles de Fer sont un archipel de rochers, à une vingtaine de milles de la côte.

Le lendemain, nous débarquions à l'île Saint-Patrik, la plus vaste de ces îles, qui a bien deux kilomètres de tour et seule est habitée par une population s'élevant à six personnes. Daoulas avait pris son fusil, et nous explorâmes l'îlot. Nous étions arrivés à une suite de petites grèves enserrées dans des anses. D'un coin de roche, je vis un spectacle qui me fit tourner en arrière pour recommander le silence à mon compagnon marchant derrière moi. Il se préparait à tirer un imprudent courlis, peu habitué à rencontrer des hommes sur son domaine. Vivement je relevai le canon de son arme.

— Pas de bruit, lui dis-je, et regarde !

L'heure était paisiblement belle. A quelques pas, dans l'eau d'azur, si limpide que nous apercevions le pied bleu sombre des roches plongeantes, nageaient de conserve deux belles créatures nues, un jeune homme et une jeune femme.

Du trou de granit où nous nous étions glissés, nous ne pouvions distinguer les traits de leurs visages. Nous admirions leur beauté, d'un

rythme si parfaitement harmonisé avec la splendeur simple du décor.

Le sourire de cette matinée d'été, réjouissant ce farouche coin de nature dont la tempête semblait devoir être le fatal accompagnateur, n'était, eût-on pensé, que pour illustrer la grâce de ces deux êtres, gracieux comme la jeunesse et l'amour.

La tête casquée d'or pâle de la jeune femme s'éloignait, puis se rapprochait de la tête brune de son amant, tels deux alcyons jouant sur l'eau calme. La beauté de la carnation humaine transparaissant sous l'onde glauque, cette beauté qui fait l'un des attraits mystérieux prêtés par la légende aux sirènes, était le complément heureux de la beauté de ce paysage, et ces deux jeunes gens, nus et simples, parmi la mer et les roches, représentaient l'humanité dans toute sa force, en plein amour.

Cependant, le couple de nageurs reprit pied et sortit de l'eau, se rapprochant sans hâte de notre cachette. Leurs formes étaient nobles comme leurs attitudes. Daoulas, émerveillé prenait un croquis de la scène. Nous étions, certes bien dissimulés par la pointe de roc qui nous abritait. Pourtant je crus discerner, après un regard dans notre direction, un soudain

mouvement de gêne chez la blonde baigneuse. Puis la disposition des terrains la déroba, avec son compagnon, à nos yeux encore charmés.

*
* *

L'île Saint-Patrik possédait six habitants. Un ménage de fermiers y cultivait quelques mètres de terre aride, et occupait une maisonnette au toit bas, contre lequel s'appuyait le seul arbre de l'île, un figuier poussé là sous l'haleine tiède d'un courant marin. Leurs enfants employaient leurs journées à jouer avec une vache et deux chèvres.

Les deux autres indigènes étaient aubergistes. Il semble bizarre de trouver une auberge sur ce rocher sauvage. Du couple qui tenait là hôtel, le mari était chargé de surveiller un énorme vivier construit par un mareyeur pour y garder des homards. Souvent les pêcheurs des côtes venaient apporter leur pêche au vivier, ou simplement trouvaient dans cet archipel de rochers un petit hâvre où se réfugier quand ils étaient surpris au large par un gros temps.

Le refuge des hommes était la bonne auberge où, pendant que hurlait la tempête, ils reprenaient, dans un verre d'eau-de-vie, l'énergie joyeuse qui lutte contre la fatigue et le danger.

La patronne de l'auberge, une accorte petite femme rousse, encore jeune, nous fit cuire quelques poissons, et nous nous attablâmes pour déjeuner. Bientôt, le jeune homme et la jeune femme dont nous avions surpris le bain entrèrent dans la salle. En nous voyant, ils eurent le mouvement de contrariété de deux êtres dont on viole l'habituelle solitude. Mais ils firent contre fortune bon cœur, et s'assirent à la petite table qui les attendait.

J'avais cru voir, à notre aspect, une fugitive rougeur envahir les joues de la jeune femme. Maintenant, je la voyais de profil, et je pouvais détailler sa beauté.

Elle donnait une impression de blondeur dorée. Les boucles annelées qui tournoyaient autour de son front, la clarté de sa juvénile carnation semblaient exhaler une lumière blonde autour de son fin et tendre visage, où les yeux pers concentraient la vie. C'était vraiment une créature délicieuse, dont les gestes élancés et vifs révélaient la souplesse et la force.

Son compagnon, en qui je reconnus immédiatement un Français, n'avait pas atteint la trentaine. Ses vêtements n'atténuaient pas le caractère de force que montrait son corps. Il était grave et d'une constante pâleur.

Le couple amoureux, sans faire attention à nous, causait à voix basse. Il me sembla qu'une ombre triste errait sur leur solitaire bonheur.

Quand il fut parti, la loquace aubergiste, se dédommageant du silence forcé auquel la condamnait souvent son séjour dans une île déserte, nous raconta tout ce qu'elle savait de ses deux pensionnaires : La jeune femme était américaine. Je m'en étais douté à son accent et à l'énergie du geste qu'ont les filles de l'Amérique du Nord. Le jeune homme était Français. Ils étaient venus un jour visiter l'îlot en touristes, et, le séjour leur plaisant, ils avaient résolu d'y passer quelque temps.

Depuis trois mois ils vivaient là, loin du monde, dont ils semblaient avoir tout oublié. Ils se donnaient entiers à leur amour, indifférents à toute autre pensée, à tout autre rêve. Ils avaient coutume de faire des promenades sur mer, seuls dans un petit bateau avec lequel ils avaient abordé là. Et les pêcheurs qui les rencontraient à l'aventure de leurs courses suivaient d'un œil indulgent ce gracieux couple irradiant l'amour.

*
* *

Plusieurs fois, nous aussi, dans nos excur-

sions, nous croisâmes le petit côtre où ces deux jeunes gens se tenaient enlacés.

Une nuit, Daoulas et moi, nous étions encore assez loin de notre port. La brise était tombée ; pas un souffle dans la voilure flasque.

— Qui nous force à revenir à terre? dis-je à Daoulas qui prenait les avirons; profitons plutôt de voir longtemps cette nuit admirable.

En effet, le spectacle était féerique. La lune emplissait d'argent clair l'atmosphère légère. Comme souvent après une journée très chaude, la mer était phosphorescente. Notre sloop avançant à peine au gré du courant, dessinait un sillage de diamants, dans le cercle d'eau dont nous étions toujours le centre, le cercle de mer morte par l'immobilité, mais d'un éclat si passionnément vibrant. Un papillottement de perles s'agitait autour de nous; chaque goutte d'eau remuée était une étincelle, et des myriades de lueurs s'égoutelaient à chaque coup d'aviron. Seules, au lointain, les lumières rougeâtres des phares me rappelaient que la terre existait, et la vie, la dure vie des hommes.

— Tiens, s'écria Daoulas, voici les amoureux des îles de Fer.

— Rien ne manquera donc plus à cette nuit, dis-je, car quelque dieu l'a faite pour deux êtres

qui s'aiment. Prenons les avirons le plus doucement possible, et passons près d'eux.

Bientôt, nous nous trouvâmes bord à bord avec le côtre à peu près immobile. Il glissait sous le vent à nous, et, dissimulés par notre voilure, nous pouvions à loisir voir les gracieux amants. Ils étaient enlacés au pied du mât ; leurs silhouettes élégantes se détachaient vigoureusement sur la lumière argentée : la jeune femme avait renversé sa nuque sur le sein de son amant, et le halo doré qu'exalait sa beauté blonde devenait plus intense parmi l'éclat perlide de la nuit.

Le jeune homme avait abandonné la barre et je crus remarquer autour de la taille du beau couple enlacé, un cordage les liant. Pourquoi ?

— Hé ! Monsieur, cria la voix de Daoulas, rompant le charme du silence, reprenez votre barre. Il y a ici des courants perfides qui vous drosseraient vite contre un récif !

Du côtre ne vint nulle réponse, et nous continuâmes notre route. Tenaient-ils en dédain, les hardis amants, les hommes, comme ils tenaient la mort : Longtemps, nous pûmes suivre des yeux la fine silhouette de leur bateau rayant d'une ombre claire la mer nacrée. Quoi donc emportait-il, glissant avec la majesté si-

lencieuse d'un cygne grisâtre : l'amour heureux, l'amour assez fort pour tuer tout souvenir étranger à lui, quelque fût ce souvenir, regret ou remords ? L'amour premier, ingénu et définitif, ou l'amour inquiet d'une menace plus précise que celle ordinaire du destin ?

Peu à peu, le petit côtre chargé de ce beau fardeau passionné s'effaca des clartés assourdies de notre horizon.

*
* *

Quelques jours plus tard, nous apprîmes qu'on avait trouvé à la côte les cadavres des deux jeunes gens, enlacés, liés par un cordage.

Dans la nuit où nous les avions rencontrés, un douanier avait aperçu leur côtre courant en dérive vers un endroit semé de roches. Il avait crié de toutes ses forces, tiré des coups de fusil pour attirer l'attention des imprudents. Rien n'avait bougé dans le bateau qui s'était abîmé sous les yeux du douanier. Les remous avaient englouti cet amour et sauvegardé son mystère.

Ces deux êtres avaient-ils glissé vers la mort inconscients ou volontaires, ou encore *indifférents à l'état de vie ou de mort ?*

On ignora leurs noms. L'aubergiste de l'île

Saint-Patrik ne savait de ses pensionnaires que ce qu'elle nous avait dit.

Quand, en présence des familles de marins pieusement venues, le fossoyeur eût jeté la dernière pelletée de terre sur la bière où reposait le couple inséparable, nous jonchâmes de fleurs des côtes, d'œillets de mer et d'immortelles le sol remué ; et, sur la croix anonyme, j'écrivis ces simples mots : « Passant, si tu as aimé, prie ici pour deux êtres qui moururent en s'aimant ».

INCANTATION
PAR LES DIX NOMS DIVINS

INCANTATION
PAR LES DIX NOMS DIVINS

A Edmond Haraucourt

Ainsoph ! manteau de nuit que nulle prunelle ne contempla, seuil d'ombre où se brisèrent, las d'avoir enfoncé les quarante-neuf portes précédentes, Apollonius et Moïse ! Un jour, éblouissants de gloire, nous pénétrerons en ton abîme avec la confiance d'aborder aux rives de la patrie. Que le vertige de s'acheminer vers toi, par les voies de la peine, attire nos flancs meurtris d'efforts et blessés de flèches ! Essence de toutes choses, qui couronne d'éternité les heures du temps, d'infini les zones de l'espace et les multiplicités du nombre, quelle que soit mon ivresse d'avoir soupçonné ton mystère, je ne blasphèmerai pas jusqu'à projeter ma vaine voix d'homme vers ton silence. Je te sais trop loin de moi, ô modalité primordiale de l'Etre, toi dont la différenciation, source de ma vie et

source du mal universel, ne fut peut-être, — et c'est là les limites de l'épouvante ! — qu'un immémorial accident ! Mais par les dix faisceaux de lumière que projette ton ombre centrale, par les dix conducteurs de tes vibrations, par les dix délégataires de ton Amour, j'appelle les vertus de tes principielles émanations. Organes d'un corps dont tu es le cœur invisible, je veux que chacun d'eux à ma voix tressaille et réponde par une affusion de ses énergies vers mon sein. Ma force leur commande et ma faiblesse les supplie.

I

Eheie ! L'œil n'a jamais vu ta simple majesté trôner dans l'Empyrée, ni dans ton long visage ceint de la couronne d'éclairs, ta bouche qui ordonne aux Animaux Saints les courses vertigineuses au tréfonds du mobile premier, et profère les noms signifiant les choses. Je veux que le Prince aux faces de sérénité introduise devant ta face adombrée la théorie bariolée de mes violents désirs, qui vers toi gravirent, maudits et flagellés, les neufs degrés de l'échelle des cieux.

II

Iah ! Mon imagination de poète, humanisant

le mirage de ton essence, et le nichant en la coque de l'Espace, entrevit le geste de tes mains dans une nuit peuplée d'étoiles, au delà de l'orbe des planètes dont notre soleil est le centre. Les races dont je suis issu crurent voir ton reflet dans les yeux doux d'un homme aux cheveux roux qui, né dans une étable, entre le bœuf et l'âne, fut cloué sur une croix; et des femmes adorèrent autour du front sanglant de ce jeune homme ton reflet pâli. Ton sein vêtu de la Sagesse sort de la semence d'un père. Que tes mains occupées à jongler avec les Roues, avec les sphères symbolisant tes idées, revêtent de lucidité les troubles de mes vœux ! L'esprit humain sombre facilement dans le chaos. Que Raziel, ton génie confident, fasse entendre sa voix dans le buisson ardent qui teinte mes désirs d'un reflet de flamme !

III

Jodhévauhé ! J'ai vu de l'horizon un rayon de soleil illuminer d'une rougeur fauve le ventre blanc de la colombe incrustant sur le ciel, par la perpendicularité de ses ailes éployées, une apparence cruciale. Ainsi tu lustres d'une vibration de ton intelligence la vie manifestée. De ton sein les Anges Grands et Forts vont investir

le vieillard Saturne du pouvoir de commander la création et l'effacement des formes. En chape noire constellée de grenats, le front diadèmé de plomb triste, me voici brûlant la fleur de soufre, afin que tu m'emportes en esprit, ô fumée d'azur, jusqu'aux limites suprêmes du domaine sidéral, au bord du monde empyréen. Tu me guideras, Zaphiel, dans les ténèbres du Mystère où s'engouffre mon audace, et tu m'auréoleras d'immortalité, en dépit du sinistre démon Zazel, qui ricane de bientôt conduire à la décrépitude, puis à la pourriture définitive ma forme et mon sang.

IV

El ! En ta droite le sceptre aux trois branches, et l'index rigide comme un juvénile phallus, c'est toi qu'Orphée distingue sur le sommet Olympe, magnifique et miséricordieux, projetant l'essaim lumineux des Dominations vers la sphère de Jupiter. Le bois d'aloès et la muscade consumés dans les cassolettes ennuagent de leurs fumées mon front cerclé d'étain, mes membres à l'aise sous la robe bleu-clair mouchetée de topazes. Tu m'apportes le sceptre, Zadkiel, le bâton du commandement. Inaccessible aux suggestions d'Hismaël, je ne le bran-

dirai qu'au nom de la justice et de la miséricorde adorable.

V

Elohim Ghibor ! Car les dieux aussi, comme les hommes et les génies planétaires, ont un corps taillé dans la beauté de la matière. En ta chair fauve coule un sang merveilleux, ô dispensateur de la force ! Père des cœurs héroïques, au baiser des Puissances que tu lui délègues, Mars reprend la force pour les luttes. Voici : casqué d'acier, en gonelle ponceau qu'enflamme un scintillement de rubis, les vapeurs de storax dilatent mes narines. Samaël, archange dont on entrevoit le menton robuste aux lueurs brusques de l'épée, sur mes reins ceints de cuir tu verseras l'huile de la force, et tu donneras l'énergie aggressive et la résistance pour le combat perpétuel de vivre, pour la révolte sainte et la juste colère. Et contre Barzabel, le violent démon de la brutalité, de la haine et du ravage, j'étendrai la pointe du glaive consacré.

IV

Eloha ! Tu médites le songe lumineux de la beauté. Sur les ailes des Rois de la Splendeur tes regards arrivent à travers le brasier vital

du soleil jusqu'au front du poète auréolé d'or. Parmi le radial chœur des Apollonides, ô Beauté, j'étais né pour adorer ta face ! Sur mes cheveux, la tiare d'or à triple étage, en chape d'orfroi ocellée d'escarboucles, voici que je jette sur les charbons ardents les larmes du mastic et les fleurs du laurier. Raphaël ou Phoibos, ô prince de gloire, tu rempliras mon sein de la joie d'être au monde. Depuis le sensuel frémissement devant les grâces de la forme et les séductions des couleurs jusqu'à l'extase envolé vers d'inattingibles entéléchies, j'ascends dans ton sillage vers le sommet où resplendit la beauté absolue. Beauté, quelle brute t'a dite périssable? Ton essence immarcessible, comme ton apparence mortelle, la Lumière qui les procréa propage leurs reflets dans la sphère d'éternité. Pour les yeux des Voyants, il n'est pas de splendeur éteinte. Je te conjure, Sorath !

VII

Iodhévauhé Tsebaoth ! C'est par la victoire que tu te manifestes, par la victoire de la vie sur la mort. Ta semence suscite les Elohim vers la sphère sourieuse de Vénus, génitrice de l'amour. En simarre céladon tiquetée d'émeraudes, les

tempes enserrées du tortil de cuivre rouge fleuri de verveines et de roses, enivré par les effluences du musc et du safran, je t'invoque Anaël, à l'heure où ton corps planétaire vient charmer de sa beauté le Taureau du Zodiaque. La violente extase de l'amour emportant l'âme hors de la vie, au bord de la mort, — car posséder un idéal, c'est modifier la forme de sa vie aussi profondément que par la mort, — l'extase de l'amour, tu la peux verser de la coupe que détient ta main charmante. L'amante qui me fut destinée, avant la terre, la moitié perdue de l'androgyne que je fus, tu l'enverras vers mon baiser. Empêche, je t'en supplie, les reines des stryges Lilith et Nahémah de la retenir captive en la nuit inconnue. Mets en la matrice de la femme aimée la vibration d'amour qui va se perpétuant, à travers la moelle des Elohim, jusqu'au cœur même de Dieu ! Et neutralise de ton haleine embaumante les maléfices du démon jaloux des beaux couples heureux, Antéros ou Kédémel !

VIII

Elohim Tsebaoth ! Sur la colonne gauche tu t'ériges dans un nimbe de gloire et de là tes serviteurs les Fils des Dieux s'essorent vers

l'agile planète Mercure. Sur ma nuque repose une couronne d'hydragyre; j'ai revêtu la tunicelle mauve tavelée de cristal, d'où sortent nus mes bras d'ouvrier. Dans une fumée de genièvre et de cannelle, te voici, Michaël, toi qui conseillais Salomon, le roi du Mystère! Par toi je veux la pénétration des ressorts cachés, je veux fabriquer la clé qui viole les serrures de l'Occulte. Tu ne troubleras pas, Taphthartharath, le bon ouvrier penché sur la tâche!

IX

Shadai! Tes pieds s'appuient sur le Fondement, et tes doigts font les signes aux ministres du Feu qui suivent la course de la lune autour de notre terre. J'ai placé dans ma chevelure un croissant d'argent fin; drapé de la blanche dalmatique cannetillée qu'étoilent des argyrolithes et des saphirs, je brûle la myrrhe en proférant les mots qui forcent les vouloirs. Tu te penches vers moi, Gabriel, comme Artémis triforme à l'appel d'Endymion. Ame de la lune, ton regard investit d'un ange gardien chacun des enfants de la femme et verse le feu sombre du génie dans les poitrines prédestinées; ton respir nous fait croître, ton aspir dépérir, et l'odeur de ton haleine attire, à travers l'hor-

reur des torrents aouriques, l'esprit des morts que nous aimons, l'imagination des poètes et des femmes. Miroir qui réfléchis sur nos fronts les rayons venus de tous les plans de l'abîme, choisis avec amour ceux que tu projetteras vers mes flancs. Au frisson de l'incantation, prolongé dans les ondes spirituelles, dépouille, je te l'ordonne, l'indifférence de ta fréquente neutralité, afin que, vivant, mes regards de Voyant s'élancent au delà de ton domaine. Et quand me touchera le baiser de la mort bienvenue, je ne serai pas roulé par les tourmentes astrales, en proie à l'infernale étreinte des servantes d'Hasmodaï, les Lémures et les Larves.

X

Adonaï Melech ! Tu l'as réalisé, le songe insondable du Long Visage que l'œil n'a point vu ! Le lointain Macroprosope couronné, tu l'as établi sur le royaume des formes que harcèle le fouet du perpétuel Devenir. Grand Architecte vénéré des maçons, tu as construit le Temple. Depuis ton œuvre, l'Être peut se mirer dans le symbole qui manifeste ses virtualités. L'ombre a un corps. Le grand Pan est vivant. A ton commandement, les Intelligences de gloire offrent aux Maîtres d'entre les hommes le vin

de la Connaissance, de la Gnose intégrale, que seuls peuvent goûter les forts et les audacieux. Je sais que la saveur en est amère et mortelle. Mais à la coupe je puis poser ma lèvre, car dans le souterrain d'Eleusis j'ai mangé le tambour et bu la cymbale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

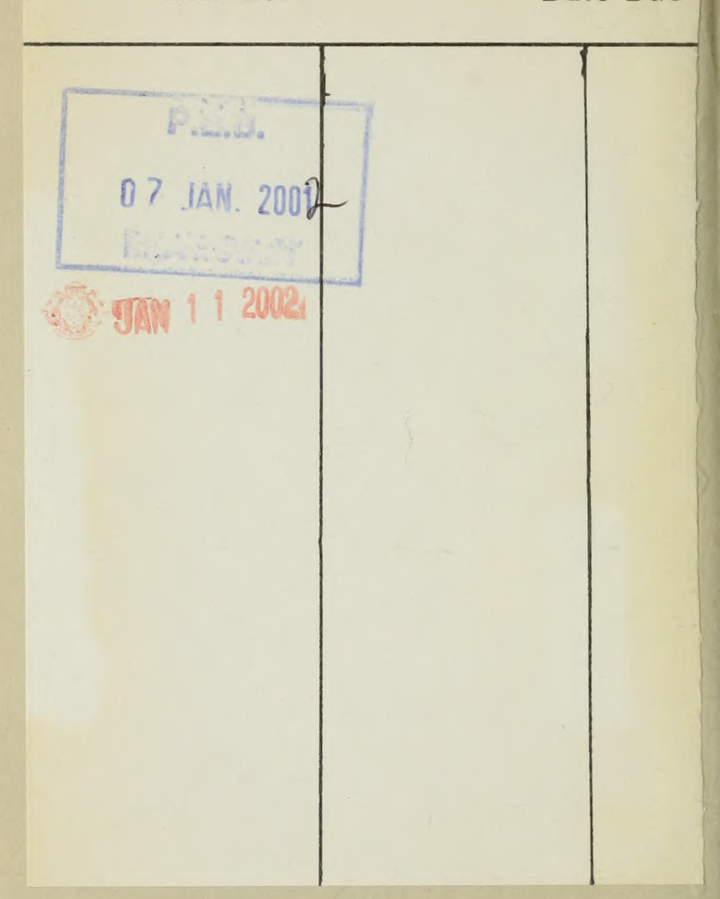
Page	ligne	lisez
11	12	d'érables et de trembles
45	12	et tout a croulé soudain
50	10	je ne doute
194	18	de gemmes

Il a été tiré de cette édition :

3 exemplaires sur		Japon à	15 fr.
5	—	Watman à	10 fr.
15	—	Hollande à	6 fr.

Petite Imprimerie Vendéenne. — La Roche-sur-Yon — 621




07 JAN. 2002
JAN 1 1 2002

